

Le Coffret de Cèdre



Roman historique

par Robert Farelly

Collection «LE PHARE-JUNIOR»



AUTRES OUVRAGES DU MEME AUTEUR :

a) Romans et récits

Jacques
Le solitaire du plateau maudit' (*)
L'autre charpentier (*)
La robe sans couture, 2^{me} édition
De la croix à la croix
Contes de Noël
La croix sur la place
Ils cherchent une patrie
Le prisonnier de la vallée
L'épave
La brèche dans le mur
Contes pour la jeunesse
Chemin Solitaire
Promesse du Roy
Le bout du chemin

b) Ouvrages pour enfants

Histoires pour Jean (*)
Nouvelles histoires pour Jean (*)
Histoires de Noël (*)
Nouvelles histoires de Noël (*)
Jouer un air de flûte (conte de Noël)
Noël à la chandelle (quinze contes de Noël)

c) Pièces pour Fête de Noël

La nuit de Bethléhem (nativité en trois scènes avec choeur)

d) Ouvrages divers

La splendeur de vivre, méditations (*)
Le peuple des béatitudes, méditations
Ames grises, chroniques
Philémon Vincent, biographie (*)
William Carey, biographie

e) En préparation

John Bunyan, biographie, 2^{me} édition

Tous ces ouvrages sont en vente chez l'éditeur de ce livre
à l'exception des livres marqués d'une (*) qui sont épués

Robert FARELLY

LE COFFRET
DE CÈDRE

roman historique

2^{me} édition



COLLECTION « LE PHARE-JUNIOR »

Edition de la

LIBRAIRIE DES ECLAIREURS UNIONISTES

FLAVION (Prov. de Namur) - Belgique

1965

Ont déjà été publié chez le même éditeur :

dans la collection « Le Phare »

- N° 1. LA GRANDE SOIF, par Benjamin Vallotton.
- N° 2. LA BRECHE DANS LE MUR, par Robert Farelly.
- N° 3. CHEMIN SOLITAIRE, par Robert Farelly.
- N° 4. PROMISE DU ROY, par Robert Farelly.
- N° 5. LES AUTRES S'EN FICHENT, par Madame Hély Haluschka-Grilliet.
- N° 6. CONTES ANABAPTISTES, par Jean-Baptiste Muller.
- N° 7. LE BOUT DU CHEMIN, par Robert Farelly.

dans la collection « Le Phare-Junior »

- N° 1. L'EPAVE, par Robert Farelly.
- N° 2. LE PILOTE DU CIEL, par Ralph Connor.
- N° 3. L'ETRANGE ODYSSEE DE DEUX ORPHELINS, par Samuel Hardy.
- N° 4. LE PRISONNIER DU FORT, par Madame Rau Fontayne.
- N° 5. LES CAVALIERS DE LA NUIT, par Mademoiselle Jacqueline Dumesnil.
- N° 6. LE COFFRET DE CEDRE, par Robert Farelly.

Ces ouvrages sont diffusés :

en France :

par les Bons Semeurs, 56, rue Vauvenargues, Paris 18^e
par les Editions Oberlin, 19, rue des Francs Bourgeois
Strasbourg.

en Suisse :

par l'Agence de la Croix Bleue, 15, rue Haldimand, Lausanne.

Le vent semblait s'être calmé vers la tombée de la nuit. Mais on pouvait être sûr, ainsi que l'affirmait Mathieu, vieux roublard de la mer, que ça recommencerait avec la marée montante. Mauprat qui écoutait le bavardage du vieux en tirant sur le soufflet de sa forge, opinait du bonnet.

— Il ne f'ra pas gai au *Cran-aux-Œufs* à la mitan de la nuit.

— Bah, qui sera dehors ? Personne d'ici, sûrement.

— Non, d'Audresselles, non.

— Ni d'Audresselles ni d'ailleurs, aussi vrai que le roi vit à Paris et que Jean Bart est un grand homme. J'ai été mousse sur sa frégate.

Le vieux Mathieu cracha sa chique, par respect pour le grand homme, et souleva son bonnet. C'était l'honneur de toute sa vie de dur labeur d'homme de mer d'avoir jadis été mousse, aux beaux jours où Jean Bart faisait la course aux Anglais. C'était le bon temps ça. Aujourd'hui, il n'y avait plus que des pêcheurs de crevettes !

— Je ne sais pas si d'Audresselles ou d'ailleurs on va prendre la mer ce soir ; en tout cas, je voudrais bien savoir ce que Merlu fait ici. Sa barque a mouillé au Noirdah...

— Pas vrai ?

— Si fait.

— Sale être !

— Vermine de la mer !

— Encore à son sacré métier de contrebandier ?

— Ça nourrit son homme.

— S'il ne faisait que cela ! Va donc voir qui lève tes lignes et coupe tes filets ! Tous les hommes de Wissant sont pareils ! Il n'y a pas de danger que ce Merlu laisse sa viande aux homards de la côte !

— Ça viendra bien un jour, va !

Un long silence suivit cette oraison funèbre anticipée de Merlu. Ce Merlu avait une renommée pitoyable et son nom seul faisait se hérissier de colère les poils rudes des hommes de la côte depuis le Nez jusqu'à Boulogne. A vrai dire, il était devenu quelque peu légendaire. On le chargeait de mille forfaits, voire d'avoir fait un pacte avec le diable. Cela expliquait les filets troués et les barques jetées aux rochers.

Il est vrai que pour les filets détruits ou mi l'opinion du vieux Mathieu et de quelques au Merlu n'avait pas besoin du diable pour accomp de malheur.

Mais depuis quelque temps l'homme ne s'oc pêche. Il avait autre besogne, mystérieuse, e mettait de passer de longues journées à se chau ou à boire du vin dans les meilleures auberg à Calais ! Quelle était-elle ? On n'en parlait g bandier ! Le mot couvrait bien des choses, e choses ! Va pour contrebandier ! Ce Merlu ét fit, un fort méchant homme.

Vieux Mathieu s'était levé et avait jeté. s forgeron. Mauprat était à l'enclume, à marte répondit d'un grognement et continua son trav une chaîne d'ancre. Il lui fallait la livrer le len — Hé Michel, tu es là !

La porte du fond s'ouvrit.

— Vous m'avez appelé, mon père ?

— Mets la soupe sur le feu, mon gars et les é table. J'ai encore pour plusieurs heures de tr coucher. Quand nous aurons mangé, tu iras a

— Oui, père.

— Et plus vite que ça !

Mais déjà le gamin n'était plus là. Sa petit gre de garçon de six ans s'était renfoncée après avoir un instant été vivement éclairée p de la forge.

Point de femme chez Mauprat. La mère d morte depuis cinq ans. Elle n'avait pas été r voisines, à tour de rôle, avaient donné à l'er mières écuelles de soupe au poisson. Puis, il comme il avait pu, cahin-caha, nourri de pa bourrades.

La soupe hâtivement mangée, le rude f retourné à son enclume. Il avait soigneusem porte qui donnait sur la rue — et même sur

La forge était située à l'extrémité du villa, où le chemin de sable s'enfonce brusquemen rebord abrupt de la falaise et descend rapidem

ranima sa braise et bientôt le halètement du soufflet couvrit la plainte monotone venue de la nuit.

Le forgeron d'Audresselles était un rude homme. Il avait d'énormes muscles, et ses lourds marteaux semblaient enfoncer la paille, brandis par ses mains velues. Il était de poil roux et son visage avait, à la flamme dansante du foyer, je ne sais quel air diabolique à faire frissonner d'épouvante un curieux qui serait venu risquer un regard à travers les interstices des planches mal jointes de la porte. Mais qu'un curieux se serait hasardé à pareille aventure, à cette heure de la nuit ?

Curieux il y avait pourtant, en cette heure indue, et ils venaient silencieusement, et marchant contre le vent, avançant avec peine sur le chemin qui descendait vers la grève. Ils s'arrêtèrent près de la forge, attirés par le bruit et par la lumière qui filtrait et traçait des lignes d'or dans la nuit. Un long moment, les deux silhouettes noires — deux hommes à juger, enveloppés dans de lourdes capes — s'immobilisèrent contre les murs de la bicoque, laissant filtrer leurs regards dans la forge éclairée. Enfin, après un conciliabule à voix basse, ils se décidèrent à frapper. Ils durent prendre une pierre et heurter un long moment à coups redoublés pour se faire entendre. Le bruit des vagues sur les brisants et du marteau sur l'enclume faisait un beau tintamarre. Éviter l'attention du forgeron n'était pas facile. La porte s'ouvrit enfin, et la forte carrure de Mauprat s'encadra dans l'ouverture violemment éclairée.

— Eh ben quoi, qu'est-ce qu'il vous faut, vous autres ?

— Pardon, fit le plus grand des deux hommes ; nous devons nous rencontrer ici avec un nommé Merlu. Connaissez-vous l'homme ?

Mauprat ne répondit pas, mais après avoir considéré un instant les deux étrangers, recula dans la forge pour leur laisser entrée.

— Entrez ou restez dehors, fit-il d'une voix bourrue, mais décidez-vous. Avec ce sacré vent du large, il faut fermer la porte. Il enlèverait toute la baraque !

Décidément, avec la marée montante, la violence du vent s'était accrue. L'atelier dont la plus grande partie était faite de fortes planches, était secoué à en assourdir les occupants. Les deux étrangers se hâtèrent de rentrer et Mauprat claqua la grande porte derrière eux.

— Qu'est-ce que vous voulez ? répéta-t-il. Ah oui, Merlu, c't'homme du diable ! Qu'est-ce que vous lui voulez à

son côté, eut le loisir d'examiner les deux hommes tenaient devant lui. Il eut un mouvement de stupeur en rendant compte que le plus petit, et le plus mince, n'était pas une réalité une femme ! Une grande angoisse se lisait sur ses traits. Instinctivement, elle se rapprocha de son compagnon qui l'entoura de son bras gauche. L'homme se redressa. — Cet homme Merlu, dit-il, que nous ne connaissons pas par un intermédiaire, nous a donné rendez-vous ici, près d'ici. Il doit nous emmener dans son bateau.

— Vous emmener ? et où ça ?

— Peu importe. Mais après tout, pourquoi le cacher, dit-il. Il doit nous emmener en Angleterre.

— En Angleterre !

Le forgeron éclata de rire.

— Merlu va vous conduire en Angleterre ! par ce chemin. Mais vous n'entendez pas le vent qu'il fait ?

Bah ! c'est votre affaire, et l'affaire de Merlu ! Vous n'avez pas vu l'homme, mais j'ai vu le bateau. Vous n'avez pas descendre par ce chemin, au bas de la falaise, et à l'ouest. Il ne doit pas être loin. A ce que je vois, vous devez être des fugitifs ?

L'étranger ne répondit d'abord pas. Puis, changeant de sujet de conversation, il reprit :

— Puisque vous êtes forgeron, ne voudriez-vous pas réparer la clef de ce coffre ?

Il avait retiré de dessous sa cape un coffre à forgeron rudes et qui semblait assez lourd. Il le posa sur l'oreiller et tendit au forgeron une petite clef tordue. Maupassant prit le mot dire, prit la clef et l'examina ; il la retourna plusieurs fois entre les doigts et, finalement, l'enserra dans sa main et se mit à travailler.

— Voilà, fit-il un instant après. Mais il vous faudra faire une autre quand vous en aurez le loisir.

Il s'arrêta brusquement de parler et regarda, l'air étonné et arrondi de stupeur, l'un et l'autre de ses étranges visiteurs. La jeune femme s'était assise sur un billot de bois, et elle aussi, tiré de dessous sa cape, un autre coffre à forgeron, non, un petit panier, plutôt, une sorte de boîte en osier, tement serré. C'était un berceau. Sur l'oreiller tout un petit visage d'enfant, les yeux grands ouverts, étonné.

— Bon ! alors vous êtes trois ? fit-il.

L'homme s'était retourné.

— Ah, elle est réparée, cette clef ?

Il la prit des mains du forgeron, et la fit jouer dans la serrure. Mais il n'ouvrit pas le coffre. Le visage de l'étranger s'était penché, curieux.

— C'est lourd, ce machin-là ? Il y a longtemps que vous le portez. Vous devez être rudement fatigué, hein ?

— Oui, c'est assez lourd.

— C'est fait de chêne ?

— Non, c'est un coffret de cèdre.

— Ah !

L'étranger avait remis la clef dans sa ceinture. Il tira d'une sacoche une pièce d'argent qu'il fit sonner sur l'enclume.

— C'est-y votre fortune que vous trimbalez ainsi ? demanda Mauprat, l'œil luisant.

Son interlocuteur le regarda longuement et, pensa l'autre, assez bizarrement.

— En effet, fit-il enfin, c'est mon trésor.

— Ah ! vous êtes donc riche ?

L'homme ne répondit pas. Il s'était tourné vers la jeune femme.

— Est-ce qu'elle s'est rendormie ?

— Oui, fit la jeune femme en souriant.

— Alors, partons. Sans doute que ce Merlu nous attend.

Merci, forgeron. Il est extrêmement important que nous trouvions notre homme et son bateau le plus vite possible. Il faut à tout prix que nous gagnions l'Angleterre, dussions-nous y mettre toute la nuit et toute la journée de demain.

— Quel crime avez-vous donc fait que vous soyez si pressés ? Avez-vous les gens d'armes du roi à vos trousses ?

— Non, l'ami, nous n'avons ni tué ni volé, et nous sommes de fort honnêtes gens.

— Bon ! c'est vos affaires. Bon voyage, mais n'y comptez pas trop. !

Déjà les deux voyageurs avaient repris l'un et l'autre leur précieux fardeau. Ils s'enveloppèrent soigneusement dans leur cape et après une brève salutation, s'enfoncèrent dans la nuit. Mauprat, qui leur avait ouvert la porte, ne put se défendre de frissonner en entendant le hululement du vent qui haussait le ton d'instant à instant.

— Je veux être pendu, se dit-il, si Merlu accepte de mettre à la mer par ce vent-là !

La porte refermée, le forgeron ne reprit pas son lourd marteau. Il avait à réfléchir. Que pouvaient bien être ces fugitifs ? Quelque homme ayant encouru la colère du roi, quelque voleur de haut bord, ou alors un de ces religieux calvinistes, ennemis de l'Eglise et des bonnes mœurs à ce qu'on disait, traîtres à leur pays au surplus puisqu'ils jetaient les yeux sur la côte anglaise, comme vers une Terre Promise ! Amis des Anglais, amis du Diable !

Mauprat prit soudain un parti. Il enfila une lourde vareuse, se mit un bonnet sur la tête et en un instant fut dehors. Il voulait savoir.

Il prit un sentier qui descendait brusquement sur les

rochers de Noirdah, se flattant d'arriver à la voile, les voyageurs nocturnes à la petite crique de sa destination Merlu devait les attendre. Il ne se trouva pas l'apparition fugitive de la lune lui permit d'apercevoir à un
loin de lui les deux silhouettes courbées comme des chiens. Il
déjà il avait discerné à peu de distance de lui le
du pêcheur. Il coupa au court. Le fracas des vagues et des
brisants enlevait tout danger qu'on pût l'entrevoir. Mais
les deux fugitifs eurent rejoint l'homme qui les cherchait
il était déjà à portée de leur voix, caché dans une
anfractuosité de rocher et par la nuit redevenu invisible.
Car la lune ne faisait que de courtes apparitions et disparaissait
des nuages en fuite vers l'est ; elle semblait à la dérive,
dérive, indéfiniment.

Merlu dut crier pour se faire entendre.

— Je suis là, comme je vous l'avais promis. Ne craignez rien, la traversée, c'est une autre affaire. La mer est calme, elle le sera plus encore tout à l'heure. Impossible de revenir à la mer !

— Impossible ? Il nous faut pourtant partir. Pourquoi ?
pourquoi. Ce n'est pas la première fois que vous avez fait
passage à des gens comme nous ! Si nous sommes pris
ici demain, nous sommes pris. Et c'est pour nous, pour
et les galères, jusqu'à la fin de notre vie.

— Je veux bien vous servir. Mais autant vous servir
suite que je ne veux pas risquer mon bateau et ma vie.
des gens que recherche la justice du roi. Vous savez que
huguenots (1), et je veux bien croire, en effet, que le
vôt (2) de Boulogne est alerté et que demain les vaisseaux
battront la côte depuis Boulogne jusqu'à Wissant. Contre
tre la force de la nature, il n'y a rien à tenter.

— Allons ! Je ne suis pas un novice de la mer. Vous
pouvez pas mettre la voile parce que vous n'avez pas le vent.
Ou alors, vous n'êtes qu'une canaille et vous voulez
torquer une somme plus grosse encore que ce que vous m'avez
ai promise.

— Parler haut ne servira à rien, mon maître. Vous n'avez
preuve de bonne volonté en venant jusqu'ici. Vous m'avez
gagné les dix pistoles que j'ai déjà reçues et les autres
les trente promises. Pour le reste, tant pis ! Mais si vous
Puisque vous avez une religion si puissante, priez Dieu
Dieu de faire taire le vent, de rendre les vagues calmes
ces et dociles que des moutons ! Alors, on verra.

— Ecoutez, reprit l'autre, nous n'avons pas le vent.

compagnon et moi. Il faut qu'avant une heure nous soyons loin. Je viens des Charentes, et j'ai manié la barque par des temps aussi durs que celui-ci. Je veux tenter l'aventure. Je vous achète votre barque.

— Elle n'est pas à vendre.

— Voilà cent pistoles ; c'est le prix de deux neuves.

— Dites donc, mes maîtres, vous êtes libres d'aller à la mort de la façon que vous voulez, sans doute. Mais laissez-moi vous dire, foi de Merlu, que c'est folie toute pure.

— C'est notre affaire. A la grâce de Dieu. Mieux vaut ça que les galères et les cachots du roi.

— C'est peut-être vrai ! N'empêche que j'appelle ça un meurtre tout court ! Vous avez là l'argent ?

Mauprat n'avait pas perdu mot de ce colloque tragique. Il ressentit un étrange serrement de cœur. C'était un homme dur que Mauprat. On disait de lui que son cœur était du même métal que son enclume ! Peut-être se trompait-on. En tout cas il chassa cette pitié d'un instant pour ces jeunes fous comme on chasse une pensée importune. Il les jugeait perdus, déjà, et, ce qui pis était, perdus aussi le coffre de cèdre et son contenu ! Devant cette dernière éventualité son cœur se serra davantage. Et si inévitable lui apparut ce dernier désastre qu'il en poussa de profonds soupirs et des grognements d'impatience et qu'il en trépigna furieusement.

— Imbéciles ! fit-il à plusieurs reprises.

Mais le vent emporta ces mots de grande sagesse et de juste colère.

Le marché, cependant, avait été conclu, et Merlu souleva son sac d'écus. L'affaire devait lui apporter pleine satisfaction : car la barque était vieille. Il ne restait plus maintenant qu'à embarquer. Déjà les premières vagues de la marée montante venaient toucher leurs pieds. Le bateau échoué sur le sable commençait à s'ébranler sur sa quille au choc des lames de plus en plus fortes. Les deux voyageurs déposèrent précieusement leurs fardeaux dans l'embarcation et se préparèrent à appareiller.

Merlu, auprès d'eux, et Mauprat, de sa cachette, ne pouvaient qu'admirer les mouvements rapides de l'homme pour qui, évidemment, les travaux de mer n'étaient pas chose nouvelle. La lune, un long moment, se montra complaisante et ce qui lui facilita sa besogne. Il s'agissait de larguer la voile et de fixer fortement les rames afin d'être prêts pour l'assaut des premières fortes lames. Merlu avait soulevé l'ancrage de fer agrippée derrière une roche du rivage et l'avait placée

vacillait fortement à chaque saute furieuse du vent d'étranges lueurs rouges sur les hommes qui s'agitaient. Mauprat remarqua la jeune femme, assise à l'avant de la barque, et qui serrait contre elle le panier d'osier. La lanterne s'éteignit soudain et la lune pour un long moment disparut derrière un nuage opaque. Quand enfin elle reparut, la barque n'était plus à son mouillage. A deux cents pieds du rivage, à grands claquements de voile, elle s'élevait furieusement, tandis que les rames habilement maniées venaient à imposer leur volonté. Puis, la voile générale craqua, le bateau s'engagea résolument vers le nord et le capitaine tenant l'homme était à la barre. Mauprat entendit deux hurlements du vent l'éclat de sa voix clamant à pleine nuit un cri d'espérance. Puis il ne vit plus rien. La lune fut définitivement ensevelie dans la marée des nuages noirs venus d'ouest, qui firent la nuit doublement noire.

Le forgeron se hâta de rentrer. Mais il ne se couvrit pas.

La vie des hommes de la côte est liée par une solidarité à celle des puissances qui les environnent. Les coups de fracas et de leurs violences. L'âme de Mauprat était dans la tempête. Il tournait autour de sa forge comme un furet dans sa cage. Il avait jeté une poignée de brindilles dans le fourneau et la flamme dansante faisait plus sauvage encore son visage roux.

Il prit soudain une résolution.

— Michel, cria-t-il, lève-toi et couvre-toi bien. Tu es malade.

Il ouvrit brutalement la porte du fond.

— Dépêche-toi, gamin !

L'enfant parut bientôt, se frottant les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a qu'il faut te lever et venir avec moi. Pas de retard. D'ailleurs, c'est le matin bientôt ! Nous allons aller chercher les casiers aux homards !

— Mais je n'ai presque pas dormi ! C'est encore le jour.

— Te tairas-tu ? fit le père, en ricanant. Tu rêves. Allons, en route. Porte cette lanterne : je vais chercher la tienne, celle-ci.

Pourquoi Mauprat court-il sur le sentier qui mène à la falaise ? Michel a peine à le suivre et trébuche souvent, mais le père est sourd aux plaintes de l'enfant.

— Allons, plus vite que ça, gamin !

Le vent souffle maintenant avec rage et coupe la tête de l'enfant. La mer monte et les vagues battent violemment à leurs pieds. L'embrun (1) sale leurs vêtements. Plusieurs reprises les lanternes ont failli s'éteindre.

(1) Pluie fine que forment les vagues en se brisant.

Mais déjà la nuit lourde s'allège, le plafond noir se déchiquète et, à travers les haillons des nuages, la lune reparait, immuablement indifférente aux terrifiantes tragédies qui mêlent choses et gens dans l'innommable chaos de la tempête. Le *Cran-aux-Œufs* est tout proche, saillant intrépide que l'écume ourle furieusement et qui hurle de tous ses brisants aux coups désordonnés de la mer démontée. Michel claque de toutes ses dents. De sa main libre il fait le plus qu'il peut des signes de croix, comme le recteur lui a enseigné de faire.

Car c'est l'endroit où l'on retrouve souvent les noyés, à l'aube grise. Michel en a déjà vu plusieurs fois, abandonnés parmi les rochers par la mer lasse de les rouler.

Mauprat fouille le large de son regard perçant. La grande clameur de la mer ne l'émeut pas. Dans le bouillonnement de la cuve formidable, il cherche des yeux le point noir. Il se dit que sans doute la voile maintenant est en lambeaux et que le mât doit être abattu. La barque de Merlu est vieille, sa carcasse doit craquer de toutes parts. Les rames ! Que peuvent les rames contre ces lames d'enfer ?

Mauprat et Michel sont maintenant près des énormes blocs de rochers du *Cran* qui, gigantesques contreforts, ceinturant l'audacieux promontoire, sont assiégés furieusement par les énormes paquets d'eau. L'écume jaillit de toutes parts ; la bourrasque leur en jette au visage, leur en plaque aux vêtements. L'homme a en mains les deux lanternes et se tient immobile sur un énorme roc, face aux vagues furieuses, arc-bouté contre le vent. Michel s'est glissé dans une grosse fente et, abrité au moins contre le vent, grelotte de tous ses membres. Il se demande comment on pourra aller lever les casiers aux homards. Comme le soleil tarde à se lever, ce matin ! Il n'y comprend rien. Si la mer ne faisait pas tant de bruit — il sursaute au fracas de l'eau lancée avec violence dans les trous et les étroits couloirs qui séparent les énormes blocs les uns des autres — si le vent ne hurlait pas comme il le fait, et cela ressemble parfois à une meute de chiens qui aboient à la lune, il s'endormirait. Ah ! qu'il est donc fatigué !

Parfois, il risque la tête hors du trou. Il aperçoit alors son père toujours debout sur l'énorme rocher qui domine les autres. Il le voit qui parfois agite ses lanternes d'un grand mouvement étrange, comme si du trou noir de la mer il appelait quelqu'un. Les paquets de mer viennent s'effondrer à ses pieds, comme domptés par lui, et lèchent le roc qui lui sert de socle. Michel a une grande admiration pour son père. Il a grand-peur de lui, aussi.

Comme sa tête est lourde. Il voudrait dormir. Il ne peut pas. D'abord, son père vient de pousser un grand cri, ce qui l'oblige à sortir de sa cachette, épouvanté. Il crie, lui aussi,

il ne sait pourquoi. Tout hurle, les rochers, la mer, l'homme qui se démène devant lui. Alors il hurle ne peut faire autrement.

Et soudain, il se tait, épouvanté. Il vient de voir, s'étant montrée dans un trou des nuages, chevauchant énorme vague, une barque. Elle n'a plus de voile, mâts, plus d'avirons, et semble voler au-dessus de l'eau au-devant d'eux. A l'arrière — Michel distinguerait leurs visages — il y a deux hommes qui s'étreignent. L'épouvante paralyse l'enfant qui ne peut plus ni marcher, ni crier. Puis la barque disparaît, dans un grand fracas de vague. Derrière elle, une muraille d'eau s'est comme couronnée d'une crête d'argent étrangement lumineuse comme la lune.

Le mur d'eau noire frangée de lumière s'éroule dans un fracas et, de nouveau, bondit la barque sur la cime de la vague plus proche.

Michel claque des dents dans une terreur sans nom. Un cri s'étrangle dans sa gorge. Son père aussi a vu. Il se précipite vers ses lanternes et maintenant il a bondi en avant, a saisi sa gaffe. Il semble à Michel que le bateau est tombé sur sa gaffe, et qu'il pourrait le saisir de ses mains. Alors, il se précipite derrière son rocher. Il s'est imaginé que la vague, en galopade furieuse, va lancer le bateau sur lui, comme un vulgaire morceau de bois brandi par un bras de géant pour l'écraser. Il a eu le temps pourtant d'entendre un grand fracas de planches brisées et un hurlement de son père. Son visage crispé par l'épouvante, il est terré dans son trou, en deux, hoquetant ses sanglots.

De quoi est fait le chant sauvage de la mer ? Faut-il dire l'épouvante-t-il les plus courageux, les plus hardis, les plus endurcis même de ses familiers ? Ils discernent dans le bruit des sanglots, des cris furieux, des clameurs d'angoisse, un grand halètement de souffrance, une grande, une violence qui est comme la détente nécessaire d'une colère.

Beaucoup se disent que la voix de Dieu se manifeste dans ces mystérieuses incantations sauvages, et que souvent c'est une infinie compassion qui chante, sur le ton grave, l'indéfinissable nappée berceuse pour les âmes dolentes qui veillent sur leurs corps sans souffle qui roulent au creux des vagues. Parfois, en un grand fracas épouvantable, c'est son courroux qui passe en ouragan ; et auprès de sa voix qui gronde, le bruit des lames semble n'être que murmure étouffé de petits poissons potis peureux.

Michel claquait des dents dans son trou. Quand son père, il demeura un long moment immobile, paralysé par une terreur dont un moment il ne put être le maître. Puis, par un effort surhumain, il se redressa.

— Michel, Michel ! Où donc es-tu, vaurien ? Ah, te voilà. Prends vite les lanternes. Bon, une s'est éteinte. Approche donc ! Pas besoin d'avoir peur. Ah, oui, elle a bien besoin, la mer ! Tiens, regarde ce qu'elle a fait de cette barque !

A quelque pas de Michel et de son père, gisait le bateau, cassé en deux. L'arrière était serré entre deux rocs comme entre les mâchoires d'un étau et ne bougeait plus, bien que les vagues vinsent encore le battre. Quant à l'avant, il achevait rapidement de se disloquer, tournait sur lui-même, se heurtait aux rochers les plus proches, la proie des tourbillons, des remous d'eau sauvage et du vent.

Sur l'ordre de son père, Michel s'empara de la lanterne tandis que Mauprat armé de sa gaffe, le regard aigu, invoquant la lune et tous les saints de son répertoire, essayait de retenir les morceaux de la barque qui, de plus en plus disloquée, livrait un morceau d'elle-même à chaque assaut de l'eau noire. Enfin, il poussa un grand cri : il avait découvert ce qu'il cherchait. Sous la griffe de sa perche, il avait senti rouler le coffret de cèdre dont les ferrures sonnaient au choc de son outil. Avec un grand cri, il se précipita, insouciant du danger, assailli lui-même par les vagues, furieuses, semblait-il, que quelque chose de leur proie pût leur échapper. A plusieurs reprises, il chancela et faillit être entraîné dans l'étroit couloir d'une crevasse où l'eau s'engouffrait avec une sorte de claquement sauvage. Mais Mauprat résista à toutes ces violences ligüées contre son audace. Michel qui avait perdu de vue son père caché maintenant par le rocher hurlait de peur. Mais il fut vite délivré de sa panique en voyant reparaitre Mauprat, tout ruisselant, et étreignant contre son suroît la boîte étrange retirée de l'épave. Il vint la déposer sur le rocher, aux pieds de Michel qui ne cessait de grelotter.

— Qu'est-ce que c'est, mon père ?

— Ça, gamin, c'est notre pêche. Puisque la barque était perdue, c'était péché de laisser tout à la mer.

— Et les hommes, mon père ?

— Les hommes ? Ah ! quelque part, par là...

Et son bras s'étendit vers le gouffre d'où montaient hargneuses et folles, les vagues qui venaient crever à leurs pieds.

— Noyés ?

Mauprat ne répondit pas et enleva son bonnet. Michel comprit et courba l'échine, craintivement. Lui aussi enleva son bonnet et fit un grand signe de croix.

— Noyés ?

Un grand sanglot l'enserrait à la gorge, plus fort que lui, et l'étranglait lentement. Toutes les terreurs de la nuit s'achevaient dans une terreur plus grande encore, celle de la mort. Les larmes ruisselaient sur ses joues maigres. Il

regarda son père avec un sentiment d'écrasement et de pitié. Et instinctivement, se rappelant des propos de la soirée, à la veillée, il prêta l'oreille au chant de la mélodie pour entendre la mélodie des âmes errantes de la nuit.

— Père, écoute.
S'il avait pu discerner le visage de son père, il l'aurait vu livide et bouleversé, lui aussi, par une sorte de délire irraisonné.

— Tais-toi, fit-il d'une voix rauque.

Et de nouveau ils entendirent l'un et l'autre le cri, suivi de la même plainte. L'inférieur tintamarri tempête ne pouvait l'étouffer.

— Oh, cria soudain Mauprat, délivré de son angoisse stitieuse, c'est le bébé !

Il s'empara de la lanterne et se jeta, trébuchant, sur l'arrière du bateau, demeuré intact, encastré entre deux rochers. Parmi quelques tas de cordages qu'il fouilla vivement, il eut vite fait de découvrir le panier d'osier tressé qui servait de berceau à l'enfant.

C'était miracle que le tout petit ait échappé à cette tragique aventure. Quelques flocons d'écume étaient tombés sur son visage et à ses habits, mais c'était tout, semblait-il, que l'enfant avait reçu de la mer.

Le panier était solidement amarré au banc d'arrière sous l'abri d'un tronçon de voile ; et l'enfant était lui-même dans son berceau par les langes. Mauprat devina la tête de la femme avait dû aider à manœuvrer la voile et à l'empêcher de tomber. Et c'était à cela que le bébé devait d'être encore en vie.

Lorsque Mauprat et son fils rentrèrent à la fin de la nuit, ils étaient exténués. Michel s'était chargé des deux lanternes et son père du coffret et de l'enfant, toujours ficelé dans son panier. Le gamin fut envoyé sans tarder se coucher. Il eut la joie immense, quoique mêlée de crainte, de retrouver son grabat avec la petite fille de la mer. Et bientôt il dormit d'un sommeil pesant où son corps, rompu de fatigue et d'émotions, s'enfonça comme en un gouffre sans fond. Il ne soufflait aucune tempête.

Quant au forgeron, il ne se coucha pas. Il se contenta de s'étendre sur un banc, pour y dormir une ou deux heures. Il lui fallait retourner au *Cran-aux-Œufs*, avant l'aube. Mais il eut soin, dès que Michel se fut endormi, de aller en lieu sûr le coffret de cèdre. Il était inutile que le forgeron apprît qu'il avait fait cette trouvaille ! Demain, il l'aurait

* Le lendemain matin, dès la première heure, les habitants d'Audresselles furent fort étonnés de voir arriver

route de Boulogne plusieurs cavaliers de la garnison de cette ville. Ils questionnèrent les pêcheurs qu'ils rencontrèrent. N'avait-on pas vu un homme et une femme dans le pays, la femme étant habillée en homme ? C'était des huguenots, activement recherchés par ordre du roi pour avoir participé à un complot contre l'État, selon ce qu'on disait.

Une récompense était promise à qui les ferait découvrir.

Mauprat se présenta. Il avait repêché, raconta-t-il, deux corps répondant au signalement qu'on donnait. Et dans les débris d'une barque, échouée elle aussi au *Cran-aux-Œufs*, il avait trouvé un bébé, une petite fille, vivant encore. Puisque les parents étaient morts, il garderait l'enfant.

On amena les deux corps à Audresselles. Le chef du détachement reconnut que c'étaient bien les deux personnes qu'il avait ordre de trouver, mortes ou vives. Sa mission était donc finie. Quant à l'enfant, il n'était pas signalé sur l'ordre écrit qu'il portait. Il n'avait donc pas à s'en occuper. On enterra les deux corps dans la fosse commune, car ils étaient hérétiques, et Mauprat garda l'enfant.

Quant au coffret de cèdre, il l'ouvrit, dès qu'il fut seul et qu'il eut la certitude de ne pas être dérangé. A son grand dépit, il n'y découvrit que quelques papiers qu'il jugea être des papiers de famille bien qu'il ne sût pas lire, et un vieux livre. De colère, il jeta les papiers dans le feu de sa forge, et le vieux livre au fond d'une armoire. Quant au coffret, fait de beau bois, et orné de fortes ferrures artistement ouvrées, il le conserva, jugeant que c'était le seul objet de valeur que lui eût apporté ce naufrage.

Avec Marie-Claire, évidemment. Car il avait décidé que l'enfant s'appellerait Marie-Claire et porterait son nom, Mauprat.

Et le forgeron retourna à sa chaîne inachevée, qu'il lui fallait livrer avant midi.

P R E M I E R E P A R T I E

CHAPITRE PREMIER

MAITRE JOSEPHIN TAILLEBOS, DIT L'HOLLANDAIS,
JETTE L'ANCRE POUR DE BON

Lorsqu'un marin va à cheval, il choisit d'ordinaire une bête fort paisible. Et comme le chemin qui va de Boulogne au Gris-Nez court parmi les dunes et que les lapins aiment la chaleur de midi, il est inutile de presser le pas et d'effaroucher les culs-blancs qui se promènent, la queue dressée telle un mât d'artimon. Et c'est pourquoi Maître Taillebos, dit *l'Hollandais*, prenait son temps. Perché sur sa Rossinante, tanguant et roulant comme sur une mer houleuse, mais bien calé entre deux sacs arrimés à sa selle, un devant et un derrière, il somnolait. Et quand la bête s'arrêtait, il se réveillait.

— Avance un peu, ma belle !

Mais la belle n'avancait qu'au coup de pied. Or, Maître Taillebos, dit *l'Hollandais*, était surtout marin, point cavalier. Il commandait bien, mais sa monture n'avancait pas au commandement.

Maître Taillebos, dit *l'Hollandais* — et vous saurez qu'on l'appelait *l'Hollandais* parce qu'il avait traîné pendant douze ans dans des villes de Hollande prisonnier sur parole — ayant décidé que sa carrière de marin était finie, ses soixante et cinq ans ayant été arrosés comme il convenait à la taverne de la *Truite d'Argent*, s'en regagnait paisiblement son village natal. Village si l'on peut dire ! Audinghen a une douzaine de feux, et ses maisons basses, bâties sur la falaise « face aux Anglais », mais dans un creux du terrain, étaient à peine visibles du reste du pays, qu'on essayât de les voir de la côte, ou d'Audresselles, ou même de la route du Gris-Nez.

— Je vais vivre là en ermite, avait-il déclaré au capitaine de la *Mouette*, son dernier bateau. J'ai assez roulé ! Vive la

maison blanche qui m'a vu naître, un coin de terre, un
de pêcheur, ma pipe — et quelques vieux livres ! C
Hollandais de malheur m'ont forcé à aimer la le
Ainsi j'achèverai ma vie dans le calme, après avoir pr
ma carcasse sous tous les cieux.

Et puis, mon capitaine, avec cette longue vue que
je continuerai à observer l'Anglais. Et si je ne pu
leur envoyer que des mots, par la voie des airs, je le
enverrai particulièrement soignés !

Sous un vieux tricorne de drap noir jadis prése
Maître Taillebos, dit *l'Hollandais*, offrait à tout ven
réconfortant spectacle d'un visage réjouissant. Tou
gai dans cette figure cuite et recuite au soleil et tann
vents durs. Le nez disait la bonne chère, la bouche a
rire facile, la pipe indiquait le philosophe bon enfant
de sûr jugement. Quant aux yeux, extraordinair
vivants, ils étaient tour à tour profonds et rieurs, pe
et légers comme un ciel d'été, graves et malicieux, br
de pensée ou insoucians comme des yeux d'enfant.

Sanglé dans sa redingote verte qui remontait au co
ne laisser paraître sous le menton rasé de frais qu'un f
rouge d'élégance suprême, Maître Taillebos, dit *l'Holl*
avait belle allure. Sa monture marchait dignement,
ciente de l'honneur particulier qui lui était échu ce j
de porter sur son échine l'ami de son maître, patron
Truite d'Argent. Au surplus, elle boitait assez fort,
accentuait le roulis et le tangage et remplissait d'
cavalier dont la philosophie, pour haut juchée qu'
trouvât, ne laissait pourtant pas de soliloquer (1).
— Ainsi va la vie, boitillant, se déhanchant, trébu
Elle arrive toujours à son but. Reste à savoir si nou
verons à Audresselles avant le soir, et à Audinghen
minuit.

Sur ce, le cheval se mit à trotter, ce qui fit dé
les petits culs-blancs et mit de travers le tricorne de
Taillebos, dit *l'Hollandais*, ci-devant médecin dans la
royale.

Traverser Audresselles et ne point donner le bon
ses vieux amis était quelque chose d'inconcevable.
Maître Taillebos fit-il un détour pour s'arrêter à la

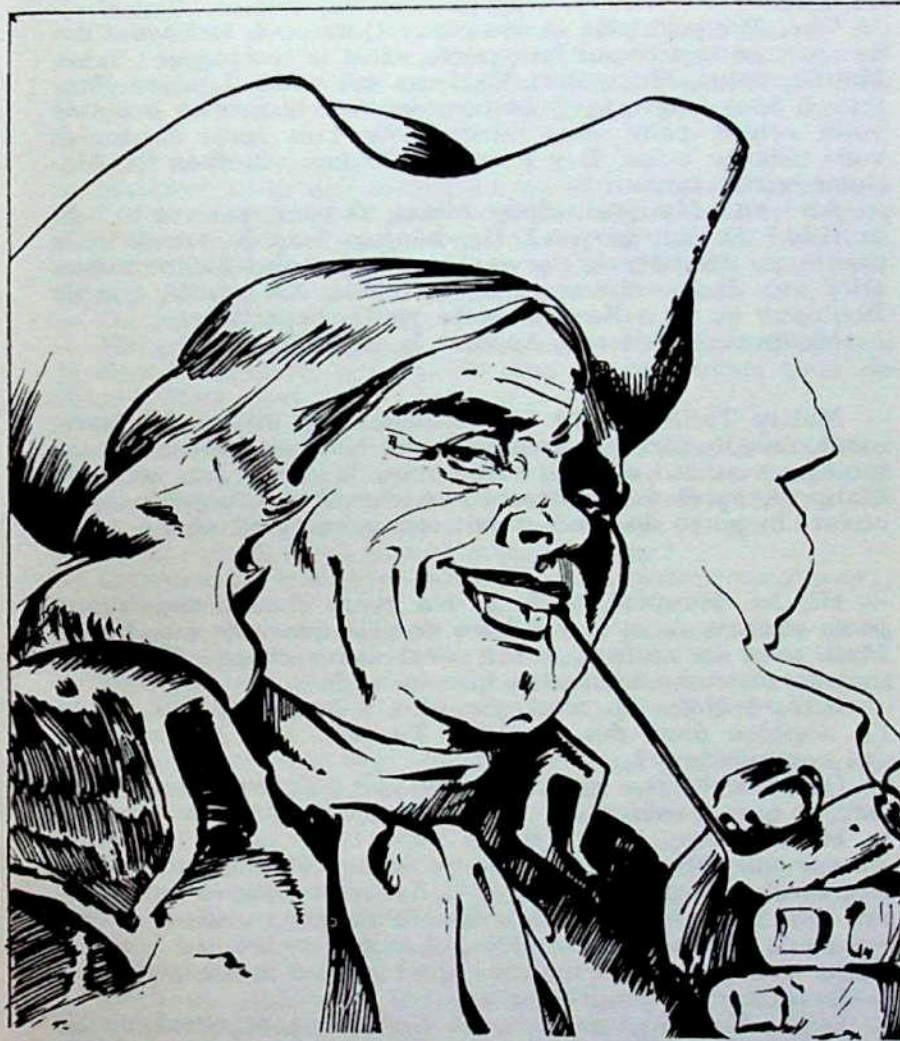
Mauprat le vit venir de loin et redressa sa haute
toujours droite malgré l'âge.

— Eh *l'Hollandais* ! Je veux bien être pendu si ce n'
l'Hollandais qui nous arrive !

Sa voix de stentor atteignit le vieux marin qui
encore qu'à l'autre bout du village.

— Ah, ce Mauprat, toujours bon œil et bonne gue

(1) Discours d'un homme qui s'entretient avec lui-même.



Sous un vieux tricorne de drap noir, jadis présentable, Maître Taillebos, dit l'Hollandais, offrait à tout venant le réconfortant spectacle d'un visage réjouissant.

dit-il. Et se haussant sur sa selle, il agita par trois fois son tricorne.

— Ohé, Mauprat ! Hé là, les gars ! ajouta-t-il, en voyant les hommes se mettre sur leur porte, salut la compagnie ! Maufit, salut, Gringoire. Toujours sur pied, Louise, bonjour à tout l'équipage ! Et comment va la santé ? Bon voilà rentré pour vous purger tous l'un après l'autre, vous saigner aussi. Il y a encore du bon vin chez toi, thieu, vieux farceur !

Ah ! ah ! Mauprat, vieux hibou. Et comment va ta fille ? Et ton garçon ? Hé, bonjour tout le monde, parole, je désespérais de vous revoir jamais ! J'aime aller aux Indes sur une frégate royale, ma parole, à Boulogne au Gris-Nez sur cette vieille bourrique !

Mauprat, il fait soif, apporte la bouteille !

Maitre Taillebos, dit *l'Hollandais*, avait mis pied à terre et avait secoué fort cordialement un bon nombre de personnes tendues vers lui et était entré dans la forge, à la suite de Mauprat, après avoir attaché son cheval. Le forgeron ouvrit la porte du fond et fait entrer son vieil ami.

— Hé, hé, Mauprat, ta forge n'a guère changé depuis que je te connais — et il y a bien de cela quarante ans, Mais pour la maison, dame, c'est autre chose ! C'est une maison de riche bourgeois que tu as là !

— Riche ? Non. On n'est pas sans argent, bien sûr, l'a dépensé dans des meubles. Tu sais, c'est Marie qui commande ici.

— Ça se voit, ma parole, ça se voit ! Et c'est aussi distingué que la cabine du commandant de la *Mouette* ! la Marie-Claire, hein ? Brave vieux ! Tu as de la chance d'avoir une fille. Moi, je suis un vieux célibataire ! Mais trouverai bien un moussaillon là-bas pour balayer ma boutique tous les jours ! J'ai toujours été un vieux rouleur, qui roule n'amasse pas mousse, et moins encore une femme. Tu as une fille, tu as un fils ! Quel âge a-t-il, ton garçon ?

— Il va sur les vingt-cinq ans.

— Déjà ! Le temps passe, nous vieillissons, Mauprat, pipe ! Et où est-il maintenant, ton Michel ? Voyons, Marseille que je l'ai vu la dernière fois, mais il y a cinq ou six ans de cela. C'était à bord de *l'Arthénuse* frégate, *l'Arthénuse*. Les Hollandais ont tâté de ses lèvres.

— Michel est rentré, il est ici.

— Ah bah ! en congé ? Malade, blessé, quoi ?

— Oh, rien de tout cela. Son engagement de dix ans est fini, il est rentré pour prendre ma place. Je vais

soixante-dix, sais-tu ?

— Mais tu es fort comme à quarante !

— Non, mon gars. J'ai tenu le coup jusqu'à ce que le fil rentre, rapport à la Marie-Claire. Mais maintenant c'est lui qui prend le marteau et le soufflet. Louis Mauprat est fini ! Il n'y a plus qu'à attendre la dernière marée qui l'emportera... par là !

Il fit un geste vague.

— Mauprat, tu as une carcasse à durer cent ans. J'approuve que tu te reposes. Mais pour le grand départ... tu en verra bien d'autres lever l'ancre avant que ce soit ton tour ! Crois-moi. Si tu veux un conseil — je te l'ai dit jadis, souviens-t'en — délaisse un peu le rhum, et tout ira bien.

— Du rhum ? je n'en bois plus.

— Mauprat, sur l'honneur, es-tu devenu fou, ou est-ce que je dors ? Mauprat, m'as-tu dit que tu ne buvais plus de rhum ? Mais alors...

— C'est rapport à la Marie-Claire.

— La Marie-Claire ! Il faut que je la connaisse le plus tôt possible, ta Marie-Claire, si elle veut me faire passer, à moi aussi, le goût du rhum. Oh ! je n'en bois guère ; juste assez pour déguster les vers de ma vieille carcasse !

— Et tu voulais m'en priver, vieux farceur !

— Ordonnance médicale, l'ami. Pour toi, point ; pour moi...

— Beaucoup.

— Non, un petit peu, t'ai-je dit. Pour le parfum. Mais alors tout est remis à neuf chez toi, Mauprat ? Maison plus vaste

— Oui, j'ai bâti trois pièces nouvelles dans la cour, depuis qu'on ne s'est vu, c'est-à-dire depuis il y a à peu près dix ans, sauf erreur.

— Oui, à peu près dix ans. Maison plus grande, lumière propre, ordre ! Quel malheur d'avoir une fille. Moi, au moins, je n'ai pas à me gêner ! Ma vareuse reste où je l'accroche !

Et je suppose qu'il a fallu changer encore bien des choses rapport à la Marie-Claire ? ajouta en se claquant les cuisses Maître Taillebos, dit *l'Hollandais*.

— Mais ça n'a pas été trop dur, répondit le forgeron en riant largement, sauf pour le rhum et la chique.

— Mauprat, parle-moi sérieusement : tu ne chiques plus ? Mais c'est un démon que cette fille ! Elle te fait gagner le paradis, dans ce purgatoire sans rhum ni chique !

— Démon ! Hum, fit Mauprat en riant de nouveau. Si tous les démons de l'enfer sont comme elle, il n'y aura plus de volontaires pour le ciel !

— Dis donc, quel âge a-t-elle, maintenant, ton brin de fille

— Elle a dix-neuf ans, ou presque.

— Dix-neuf ans ! L'âge où l'on marie les filles.

— Tais-toi, *l'Hollandais* !

— Comment ?

— Je te dis de te taire ! Ne parle jamais de ça de

— Ah oui, je comprends. Tu ne peux plus vivre
Il faudra pourtant accepter l'inévitable, un jour.

— C'est que je serai mort !

— Tais-toi, vieux farceur.

— Tu ne peux pas comprendre, Taillebos. Tu ne
pas. D'ailleurs, c'est bien simple : je ne la connais
même encore. Je ne la connaîtrai jamais. Personne
connaîtra jamais. Pourtant il n'y a pas de meilleur
qu'elle.

— Je comprends, je comprends, fit Maître Taillebos
ment. Elle n'est pas de toi, elle n'est pas d'ici. Un jour
l'appelle, d'autres lieux...

— Tais-toi, Taillebos, tais-toi, pour l'amour du ciel
as quelque amitié pour moi, tais-toi, je t'en prie.
dis assez, cela, les nuits où je ne dors pas, en gardant
que si tu le dis aussi je vais croire que c'est vrai,
va un jour partir comme elle m'est venue, brusquement
brutalement — me laissant là tout seul, à en crever.

— Mauprat, reprit doucement son compagnon,
des idées.

— Tu crois ? Je te dis que tu ne la connais pas.
si elle reste, vois-tu, si elle reste ici, à la forge, j'ai
ses yeux, je l'entends à ses paroles : on dirait qu'elle
qu'elle s'échappe.

— Rêveuse, comme toutes les jeunes filles !

— C'est autre chose. Elle n'est pas comme les autres.
Elle ne peut demeurer enfermée. Tiens, tu ne la connais

— En effet, je me demandais où elle était.

— Où elle est ? Dans la dune, sur la falaise, qu'on
où il y a de la lumière, du grand ciel, des nuages
rent. Elle est prisonnière ici. Pourtant, elle y est
et reine. Elle commande, j'obéis. Et si je te dis
pays est à ses pieds. Elle va chez tout le monde
sonne ne peut la retenir. C'est toujours la même
C'est comme si quelque chose la tourmentait. Qu'on
saurais dire.

— Ecoute, Mauprat, je vais la soigner, ta fille. Ça
ces états-là. Elle a de la langueur.

— De la langueur, elle ! Tu ne la connais pas ! Elle
elle est rieuse, elle danse, elle est la joie de tout le monde.
Mais il y a pire ! Je te dis qu'elle n'est pas comme les autres.

— Pire ? Quoi donc ?

— Elle s'est mis en tête — je n'y comprends rien
misère, d'apprendre à lire !

Maître Taillebos, dit l'*Hollandais*, éclata d'un rire
qui ébranla toute la maison. Il lui fallut un long moment
pour se reprendre. Mauprat s'impatientait.

— Mon pauvre ami, ta fille est malade de la fièvre d'apprendre, tout simplement. C'est une bonne maladie. Je ne vois pas ce qui t'afflige ?

— Mais tu ne comprends pas — c'est vrai, tu n'es pas d'ici, toi, tu es de partout, tu es de nulle part. Tu ne sais plus qu'ici, il n'y a personne qui sache lire, ni homme, ni femme, que le curé.

— Bon ! Alors nous serons deux !

— Si elle sait lire, elle sera encore plus loin de nous, plus loin de moi. C'est de ça que j'ai peur. Si elle sait lire, elle nous méprisera tous, hommes et femmes de la côte. Et si un jour elle doit se marier, elle épousera le premier porteur de bésicles qui s'égarera par ici, et qui lui aussi lira dans des livres.

— Mauprat, je te comprends, et je te plains, car je te vois malheureux. Mais tu te forges à plaisir des mauvais rêves. Ta fille sera la femme d'un patron de barque, et comme elle saura lire et écrire, elle l'aidera, le guidera, et ils deviendront les plus riches du pays.

— Ce n'est pas encore ça, Taillebos. C'est à cause du livre.

— Quel livre ?

— Je t'ai déjà raconté comment le naufrage qui m'a apporté Marie-Claire avait jeté à la côte, également, une boîte, un coffret de cèdre. Or, il y avait dans ce coffret quelques papiers qui sont perdus, et un livre. J'avais conservé le coffre, à cause des ferrures qui sont magnifiques — c'est mon métier, les ferrures — mais certainement je pensais avoir perdu le livre.

Or, il y a quelques années, Marie-Claire qui furète partout l'a découvert. Depuis longtemps je n'y pensais plus ! Et voilà : elle prétend qu'il fait partie d'un héritage mystérieux qui lui est venu miraculeusement. Elle l'a remis dans le coffret de cèdre, avec ses trésors de jeune fille, quelques bijoux que j'ai pu lui acheter.

Les livres, Taillebos, c'est mystérieux. Ce livre-là ne m'enlèvera pas le cœur de ma Marie-Claire, non ? C'est pour elle que je vis, mon gars ! Il ne faut pas qu'elle me quitte. Si elle apprend à lire...

— Mauprat, je rirais bien volontiers si je ne te voyais si affligé. Mais j'en ai connu des tas de filles et de femmes qui savent lire. C'est tout simplement pour elles une source nouvelle de joie. Laisse ta fille apprendre la lecture, Mauprat, si tu as le souci de son bonheur. Tu en auras ta part, de ce bonheur agrandi et devenu plus profond et plus délicat.

— Taillebos, tu n'es pas pêcheur comme nous, tu as roulé ta bosse (1) partout, tu ne peux pas te mettre à notre place.

(1) Avoir roulé sa bosse : avoir beaucoup voyagé en divers endroits.

moi aussi je dise les miennes. Elle veut que je sois fin prêt pour le Paradis. Mais le Paradis, c'est pas pour des hommes comme moi. Je vais pourtant à la messe, maintenant, et je mets mes doigts dans le bénitier, rapport à la Marie-Claire. Mais pour dire du latin, comme elle, c'est une autre affaire ! Je ne suis pas fait pour ça. D'ailleurs, rien ne pourra nettoyer mon âme de vieilles choses passées, et qui dorment là !

Et Mauprat se donna un coup de poing sur la poitrine. Après un long silence au cours duquel Maître Taillebos observait de son regard perçant le forgeron dont le visage était bouleversé par une émotion profonde, l'ancien médecin de la marine royale reprit :

— Sait-elle qu'elle est fille de huguenots ?

— Elle sait ce qui s'est dit dans le village quand les hommes de la prévôté sont venus. Elle m'a demandé des explications. Mais qu'est-ce que tu veux que je lui dise ? Est-ce que je sais ce que c'est qu'un huguenot, moi ? Elle a demandé au curé. Je ne sais pas ce qu'il lui a dit : elle n'a pas voulu me le rapporter.

— Ah, je comprends !

— Alors, que faire ? Je ne veux pas perdre ma fille, moi !

Mauprat s'était levé, et avait prononcé ces mots d'une voix rauque.

— Votre fille est donc en danger d'être perdue ?

Une voix claire avait prononcé ces mots, soulignés immédiatement d'un franc éclat de rire.

— Bonjour, papa Louis !

Marie-Claire était debout dans l'encadrement de la porte, et s'était arrêtée interdite en remarquant que le visiteur de son père était un inconnu.

— Vous ai-je interrompu dans une conversation grave ? reprit-elle en fermant la porte derrière elle. Il m'a semblé pourtant qu'il s'agissait de moi, fit-elle malicieuse.

Le visage de Mauprat s'était transfiguré quand Marie-Claire était entrée. Il semblait maintenant que ses craintes fussent complètement chassées de son esprit. Il rayonnait. En un instant, Taillebos comprit son ami. Sa fille était maintenant toute sa raison de vivre.

— Marie-Claire, serre la main de mon vieil ami *l'Hollandais*.
— *L'Hollandais* ?

— Joséphin Taillebos, médecin dans la marine royale, mademoiselle, et à partir de ce jour votre voisin, et s'il vous plaît, votre ami, comme je le suis de votre père.

— Et un vieux farceur, Marie-Claire, un vieux farceur, mais un brave camarade, fit Mauprat en se tapant la cuisse. On s'est connu quand on était comme ça, tous les deux, moi le plus âgé, mais lui le plus malin. Puis il a été à l'école,

et moi j'ai tapé sur l'enclume ; il a largu
moi je suis resté empêtré dans ma ferraille
Marie-Claire. Il sait parler, lui, il sait cau
— Il viendra nous voir, papa Louis. Et no
trois, aux longues veillées, n'est-ce pas, mo
— Que ce monsieur Taillebos est céré
Claire ! Voyez ! Moi je vous appelle tout c
nom tout court ! Comme si vous étiez...
dirait ma nièce, pour ne pas dire ma fille
— Votre nièce ! C'est amusant ! J'accepte.
« mon oncle *l'Hollandais* ! » C'est Michel c
— Ah, oui, Michel, où donc est-il ce vauri
— Où donc ? Ah, fit-elle en riant aux éclats
heure qu'il me court après, ce Michel ! M
jambes dans la marine du roi. J'aurais le
Gris-Nez, en sautant de rocher en rocher, a
lui-même au *Cran-aux-Œufs* ! Voilà ce qu
hommes qu'on vous donne, mon oncle *l'Ho*
bes, ou presque !

Dans un moment de pétulance gracieu
les bras autour du cou de son père et lui
baisers claquants sur les joues.

— Mais j'y songe, monsieur le médecin, a

— C'est vrai, dit Mauprat, je ne songea
demander. Il est deux heures. Nous allon
table. Tu en es ?

— Ma foi !

— Bon, cria Marie-Claire en se frappant le
té ! Ce n'est pas tous les jours, et un invité
oncle *l'Hollandais*, médecin dans la mar
voilà Michel. Te voilà, tortue ! Viens, ce
teur qui est là va te couper les jambes
d'autres... Que mangeons-nous ? Voilà : s
Plat : poisson. Dessert : poisson. Ça vous
sieur le médecin ?

CHAPITRE II

OU APPARAISSENT QUELQU
QUI SE DISPOSENT A LEVER I

Michel, le fils de Mauprat, était l'orgueil

tendre. « Né pour être un forgeron ! Ah, quand il était enfant, c'était un gringalet ! Ce que j'ai eu de peine à le mener jusqu'à dix ans ! Mais maintenant, il faut voir ça ! Non, ils ne me l'ont pas trop abimé sur les bateaux du roi, depuis dix ans qu'ils l'ont ! »

Michel, comme tous les jeunes gens de la côte, avait répondu à l'appel des racoleurs de la marine royale. Il était parti dès quinze ans. Que pouvait-il faire chez Mauprat ? Marie-Claire avait neuf ans et c'était déjà une petite femme. Elle suffisait à toute la besogne du ménage, aidée d'ailleurs quand besoin en était par l'une ou l'autre des femmes du village dont elle était pour ainsi dire un peu la fille. N'avaient-elles pas toutes contribué à élever cette pauvre enfant sans mère ?

Pendant ces dix années, il était revenu au pays une seule fois, au bout de cinq ans. Il avait trouvé son père toujours le même, bourru, brusque, toujours rude travailleur, malgré la vieillesse proche, et buveur endiablé comme il l'avait toujours connu. Quant à Marie-Claire, elle était une grande fille timide et sauvage qui avait peur de lui et à qui, pendant les deux mois qu'il avait séjourné à Audresselles, il s'était rendu parfaitement haïssable par ses incessantes et rudes taquineries. Il se moquait de ses gaucheries, de ses peurs, de ses moues délicates. Il aimait faire surgir des terreurs dans ses yeux noirs, en racontant de terribles histoires de galères, de corsaires et de naufrages. Il l'appelait moricaude parce que sa peau était brune comme celle des filles d'Afrique et que ses cheveux étaient d'un noir de geai ! Il en avait dit tant, et tant fait, que pendant les dernières semaines de son séjour elle l'avait fui autant qu'elle avait pu. Puis, il était reparti.

Et maintenant que depuis huit jours il était rentré, il vivait dans un incessant émerveillement. La maison, son père, Marie-Claire !

Sa sœur était devenue une jeune fille de lumineuse beauté. Grande, élancée, et dont chaque mouvement était revêtu d'une grâce et d'un charme qu'on ne pourrait trouver, se disait-il, nulle part sur la côte, depuis Dunkerque jusqu'à Honfleur ! Les grands yeux noirs l'émouvaient étrangement quand ils se posaient sur lui, mystérieusement profonds, tour à tour interrogateurs ou rieurs, ou lointains et rêveurs. C'était une inconnue qu'il venait de retrouver au foyer paternel, simple comme les femmes de pêcheurs, distinguée comme une dame de la ville, prête au jeu, à la course dans les dunes ou sur la falaise, et tout aussitôt supérieure, autoritaire sans le vouloir, par le son de sa voix.

sans résistance, il avait accepté le joug de ce royaume.

Il avait dit son émotion à son père. « Oui, lui celui-ci, bourru, belle fille, bonne fille, un ange ne la connais pas encore. Il y a plus. Il faut causer. Madame la baronne de la Motte qui venait en son château d'Ambletteuse, l'a eue avec elle quelques jours, il y a cinq ans, pour aider dans son ménage. Elle s'était tellement entichée d'elle que depuis cette année, la Marie-Claire est allée passer deux mois à la Motte. La pauvre dame ! elle a trépassé l'hiver dernier, son âme ! La petite a beaucoup pleuré. C'est par là que j'ai appris ce beau parler qui nous laisse tout étonnés. Elle n'en parle jamais, comme pour ne pas nous faire des plaies. Mais quand je l'entends causer, j'ai l'air de rêver tout haut, je me dis que c'est Madame la baronne qui lui a appris ce beau parler qui nous laisse tout étonnés côté d'elle ! Elle en dit des choses, à vous laisser la bouche ouverte et la voix sans son ! Mais crois-moi, elle est que ça à ces gens de la haute. Elle n'est pas fière ! »

Michel avait acquiescé. Il portait maintenant l'orgueil paternel. Il en rougissait de joie simple.

Le dîner se poursuivait gaîment et Maître Tailliebos, ci-devant médecin dans la marine, rayonnait d'aise et de satisfaction. On lui avait dit que son retour à Audinghen serait une manière d'entrer dans un tombeau. Il avoua volontiers que ce n'était pas un sentiment de grande tristesse et avec une peur mêlée d'indifférence, avait dit adieu aux vieux amis de la *Mouette*.

— Oui, contait-il à Mauprat et aux jeunes gens, quelque chose. Dame, jeter l'ancre définitivement sur une mer a roulé sur toutes les mers, ça ressemble un peu à la mort ! C'est presque appeler la mort ! Le plus difficile encore de quitter des amis ! Mais vive la joie de rentrer, je trouve des vieux et de nouveaux amis !

Marie-Claire, ma nièce, si je puis continuer à parler ainsi, vous viendrez me voir de temps en temps, quand votre brave homme de père n'aura pas besoin de vous ?

— Oui, répondit la jeune fille, ses grands yeux sur la face pleine de bonhomie du vieux médecin ; volontiers, monsieur mon oncle.

— Nous causerons.

— M'apprendrez-vous à lire, mon oncle de Hollande ?

— Bon, fit Mauprat en hochant la tête : il faut commencer par la vieille ! Voyons, crois-tu que Taillebos aura la patience t'apprendre tes lettres ? Pourquoi ne pas demander ?

— Non, Monsieur le recteur et moi nous ne sommes pas d'accord sur certaines questions.

— Ah !

— Marie-Claire, dit le vieux médecin en souriant, je veux bien vous apprendre à lire quand vous me rendrez visite.

— Dès demain, mon bon oncle.

— Mais pourquoi désirez-vous ainsi apprendre à lire, Marie-Claire ?

— Et pourquoi, monsieur *l'Hollandais*, avez-vous vous-même appris à lire ? Fallait-il ça à votre bonheur ? Fallait-il ça pour la plus grande utilité de votre vie ? Ou bien l'avez-vous fait parce que c'est la règle écrite dans toute âme de vaincre les premières vagues et de gagner le large ?

— Fatiguée d'Audresselles, ma petite ?

— Point. Mais je préfère un horizon clair et baigné de lumière, un grand ciel ouvert au-dessus de ma tête, à un ciel bas comme un plafond, lourd de nuages noirs et comme fermé contre le soleil — et contre le rêve aussi.

— Parle pas comme ça, fillette, grogna Mauprat. Le ciel, c'est pas un plafond. Parle comme tout le monde !

Joséphin Taillebos éclata de rire en regardant son ami. — Vous avez raison, Marie-Claire, la lecture précède la connaissance, et la connaissance éclaire des horizons nouveaux. Mais elle apporte aussi des inquiétudes et des soucis imprévus.

— Oui, dit Mauprat, la tête devient folle. Il y a un tas de choses nouvelles qui dansent dedans. C'est comme du rhum, ça enivre.

— Et si je disais cela à Monsieur le recteur, papa Louis, que vous le considérez comme un homme pris de vin ? Il vous gronderait, mon père, et ce serait bien fait.

Monsieur mon oncle, regrettez-vous d'avoir appris un tas de choses dans des livres ?

— Non, mon enfant. Et sans doute vais-je faire de la peine à votre père, mais lire dans des livres est certainement mon plus grand plaisir.

Mauprat poussa un gros soupir. Il contemplait le visage animé de sa fille, le voyait transfiguré par une passion mystérieuse. Ses lèvres frémissaient d'impatience, comme si elles ne suffisaient pas aux choses qu'elles avaient besoin de dire.

— Quand on met la barre vers le large, papa Louis, on va au-devant des tempêtes, certainement, mais aussi au-devant des conquêtes.

— Et aussi des naufrages, ajouta Mauprat sourdement.

Marie-Claire tressaillit, et les trois hommes qui l'observaient virent son beau visage un instant se crispé. Mais elle dit :

— C'est la vie. On ne vit pas sans souffrir. Mais qui va de

l'avant sans avoir peur de souffrir, connaît la vie
— Qui t'a appris ça, ma petite ?
— La croix de pierre qui est plantée sur la face
père, dit-elle d'une voix grave.

Ils restèrent un moment silencieux. Le repas
tenant achevé et Marie-Claire s'était levée pour
ser la table. Michel n'avait soufflé mot de tout
ébloui plus que jamais et gêné par la découverte
instant plus déroutante qu'il faisait de sa sœur.
Maître Taillebos avait joui merveilleusement de
l'ayant passé surtout à causer avec sa « nièce »
était demeuré morne et silencieux, et triste. Plus
il voyait Marie-Claire s'échapper de son cercle, et
il, sortir de sa vie.

La jeune fille avait été étincelante d'esprit et
Elle avait trouvé en Maître Taillebos un esprit
répartie vive, et par moments, dans l'éclair d'un
lueur d'une plaisanterie, une pensée intelligente et

Lorsque la table fut propre et que les hommes
mis à fumer, Marie-Claire revint, portant un
Mauprat posa sa pipe et regarda son ami l'Holla
air désespéré, ce qui amusa fort le vieux médecin.
— Maître Taillebos, demanda Marie-Claire qui s'
en face de son nouvel ami, et qui avait posé ses
grands yeux interrogateurs et pénétrants auxquels
pouvait pas mentir — maître Taillebos, mon
dites-moi ce que c'est que ce livre.

Le vieux médecin avait posé sa pipe sur la
table et avait pris en mains le gros livre, avec
évident. Il caressa un moment la reliure de cuir
fine tout ensemble, ouvrit le volume et l'étala sur
— C'est bien ce que je pensais, dit-il, une Bible
belle Bible. J'en ai vu souvent en Hollande, mais
belles que celles-ci.

Il tourna lentement quelques pages et releva
rencontra le regard intense de Marie-Claire.

— C'est une Bible, reprit-il simplement.

— Qu'est-ce que c'est qu'une Bible, maître Tail

— C'est ce qu'on appelle aussi l'Écriture Sainte
la Parole de Dieu. J'ai rencontré des huguenots en
c'est ainsi qu'ils appelaient ce livre.

— Qu'est-ce que c'est que des huguenots, maître

— Ce sont des hommes qui se sont séparés de
qui adorent Dieu et le Seigneur Jésus-Christ :
directions contenues dans ce livre. On les ap
protestants ou de la religion prétendue réformée

— Avez-vous connu des huguenots, maître Tail

— Oui, en Hollande surtout. Il y avait beaucoup
çais parmi eux, chassés par la persécution.

— Par la persécution ? Et pourquoi donc ?

Les questions de la jeune fille se succédaient sans interruption et trouvaient dans le vieil ami du forgeron un auditeur complaisant. Taillebos se rendit vite compte que la jeune fille ne savait rien du mystère qui la préoccupait tant, de ces régions de la foi s'étendant au-delà de la seule Eglise qu'elle connût, auxquelles appartenaient son père et sa mère, et dont elle venait pour ainsi dire de recevoir subitement un appel, par ce livre jeté à la côte, une épave.

Il expliqua, lentement, patiemment, la révolte de consciences droites, contre ce qu'elles appelaient une oppression indue des prêtres et des gouvernements inféodés au pape. Oh, lui, médecin de la marine royale, il n'avait pas à prendre parti dans cette lutte qui dépassait le domaine de ses préoccupations quotidiennes. Tout ce qu'il pouvait dire, c'est que ces évadés de l'Eglise étaient de belles âmes droites, courageuses — qu'il en avait connu quelques-uns d'assez près, en Hollande, au temps de sa captivité — et que ces âmes trouvaient dans la Bible, ce livre présentement ouvert devant eux et qu'ils appelaient la Parole de Dieu, la nourriture spirituelle recherchée par leur piété, l'autorité absolue remplaçant celle du prêtre, la parole et la loi de Dieu lui-même, à quoi ils livraient volontiers leur âme, leur cœur et leur conscience, en obéissance filiale, plus belle encore qu'obéissance d'esclaves.

— Et c'est pour cela, maître Taillebos, qu'on les a jetés en prison, envoyés aux galères, pendus et brûlés, ou exilés ?

— Oui, les hommes sont de pauvres êtres, et les chrétiens, ceux qui se disent tels, de pauvres hommes encore imbus de préjugés, et prisonniers de leurs passions.

— Et c'est pour cela que mon père et ma mère ont fui et ont péri, à la côte, au *Cran-aux-Œufs*, comme papa Louis me l'a raconté ?

— Oui, sans doute.

— Et c'est pour cela que pour fleurir leur tombe je dois aller poser mes fleurs sur la fosse commune, où l'on a mis, il y a trois ans, Jean-Louis qui s'était pendu ?

— Oui, mon enfant, probablement...

— Et c'est pour cela que Messire Bocquillon le recteur, m'a dit l'autre jour qu'il ne fallait plus songer à eux, ni même prier pour eux, parce qu'ils étaient définitivement perdus pour moi, et pour Dieu, et pour l'éternité céleste ?

— S'il a dit cela il a eu tort, mon enfant. Les âmes appartiennent à Dieu ; nul ne sait ce qu'il en fait.

— Taillebos, mon gars, interrompit Mauprat en s'essuyant le front moite de sueur, Taillebos, ne parle pas contre le curé, ça nous portera malheur.

— Maître Taillebos, reprit Marie-Claire la voix tremblante d'émotion, vous m'apprendrez à lire. Je veux lire dans ce



« Oui, mon bon papa Louis, je suis une turbulente. »

qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu »
vieux pécheur ayant goûté aux iniquités de
les continents. J'ai entendu des juréments
langués du monde, et sans doute en ai-je
Vous, mon enfant, où êtes-vous allée, en de
et de ces rochers ? Ambleteuse pas plus qu
sont cités de perdition, si je crois bien ! Qu
et ses six maisons, peut-être en sera-ce une
quand j'y aurai installé mon hamac. Dans
vous d'y venir !

Mais le temps passe, mes amis, il me fa
ricorde ! J'ai oublié de donner à manger à m
— Oh, je ne l'ai pas oublié, moi, dit Miche
jument digère son avoine en parfaite tranq
glé la selle aussi, et mis vos deux paquets
— Tu as pensé à tout, quoi, tandis que m
puisque tu t'y connais, mon garçon, tu vas
loupe en état d'appareiller.

— La chaloupe ?

— Oui, l'animal, quoi.

Marie-Claire avait remis sa Bible dan
rède, et était demeurée, pensive, à la fenê
es trois hommes bavardaient dans la fo
ouverte laissait pénétrer l'intense lumière d
de juin ainsi que la voix sourde des vague
pierre ou se brisant sur les rochers du Noi
assise sur le banc, mais, contre son habit
repris l'interminable dentelle à laquelle el
pensée suivait la ligne de faite de la falai
geant, s'enfuyait au-dessus de l'horizon, au p
L'extrémité de la falaise, ce promontoire
et des lames et où, depuis qu'elle vivait da
Mauprat le forgeron, tant de bateaux avai
récifs — était le reposoir prédestiné de se
ses songes. Là, ses parents, Mauprat le lu
raconté, avaient été rejetés par la mer. Oh, l
horrible, cruelle, et que pourtant elle aim
Là aussi, son papa Louis, comme elle l'app
jours, l'avait arrachée à la mort ! Et là, to
son regard quand son esprit, en proie aux i
térieuses et pourtant douces et bénies de
à résoudre les énigmes troublantes de la vi

De là-bas, avec persistance, année après

celui qui l'avait bercée depuis toujours de son chant viole ou moelleux et tendre. Marie-Claire ne résistait point à l'inquiétude subtile de l'esprit. Quelque chose l'appelait, elle répondait. Elle savait que tout ce monde est sorti de la main de Dieu, et que la mer, et les cieux, et les falaises et les rochers, et les horizons lumineux et les cieux merveilleusement colorés par le couchant, sont autant sacrement de la voix divine et de sa sagesse et de sa loi que les paroles du prêtre et l'autel, et les vêtements sacerdotaux. Et même une irrésistible attirance lui faisait chercher dans le plein air du Bon Dieu la Présence, trop grande pour être contenue dans la petite église pleine d'ombre et de chuchotement.

Aujourd'hui, un appel plus pressant encore la secouait. Les propos de Maître Taillebos et tout un monde de l'esprit évoqué par le hasard d'une conversation ; le livre, qui bientôt allait lui ouvrir d'autres perspectives et d'autres visions de la race inconnue dont étaient ses parents et dont elle se sentait, elle aussi, quoi qu'elle pût faire pour s'en dégager, membre à son tour, bien qu'ignorante de cet héritage... Ah ! elle avait besoin de penser, de prier. Elle avait besoin de ressaisir tout cela, de retourner en sa tête et en son cœur ces pensées neuves !

Elle sourit à cette espérance longtemps caressée et devint soudain une réalité prochaine : bientôt elle saurait lire. Bientôt elle pourrait escalader des cimes nouvelles dont elle peut contempler des horizons élargis et les merveilles inconnues soudain révélées. Bientôt !

Avec un chant sur les lèvres elle se leva de son banc et alla à la table. Toute cette vaisselle à laver ! Allons ! la vie est belle, la vie est bonne, après tout !

Maître Taillebos, cependant, avait réoccupé le dos de sa monture.

— Allons, ma petite, un petit bout de chemin encore et nous jetons l'ancre.

— Ne vous faites pas de souci pour retourner la jument à Boulogne, cria Michel. Je la reconduirai demain.

— Ce n'est pas de refus, mon gars.

— On peut vous faire un brin de conduite, maître Taillebos.

— Viens donc, mon petit, j'aime la compagnie. Et au revoir à Mauprat, mon vieux. Et à demain, la Marie-Claire ! Au revoir, ma chère nièce !

Il ne fallut pas longtemps à Maître Taillebos et à son compagnon pour reprendre la route du cap Gris-Nez. C'était elle qui devait conduire le vieux médecin au point le plus proche d'Audinghen où le digne homme comptait finir

-- Bon ! Tu as la fringale (1) à ton tour ! Toi aussi tu as faim du livre ?

— C'est à cause de la Marie-Claire, maître Taillebos, est censément ma sœur, sans l'être évidemment, vous ne prenez...

— Oui, je comprends ! Tu ne voudrais pas qu'elle soit plus que toi ?

— Pas tout à fait ça, maître Taillebos. Mais je ne veux pas lui être trop inférieur. Elle me mépriserait !

— Mépriserait ! Je ne crois pas, mon petit. Elle n'a rien sur la tête, et encore moins un cœur, je pense, à mépriser quelqu'un — surtout toi !

— Vous croyez ? reprit Michel en hochant la tête.

— Hé, tu ne connais pas ta sœur ?

— Non, maître Taillebos, je ne la connais pas, ou je ne la connais plus, c'est tout comme !

Le cavalier regarda son compagnon au-dessus de sa tête pendant que Michel qui tenait la bride de sa monture regardait Marie-Claire.

« C'est un beau gars que ce Michel, se dit-il, et il a l'air intelligent. En faire un forgeron et rien d'autre... après tout, c'est beau un forgeron. C'est une vocation comme une autre. Mais être un homme comme ça, c'est ça qui compte. Digne de sa sœur ! »

— C'est entendu, mon gars, je t'apprendrai à lire aussi. Bon ! moi qui pensais rentrer pour me reposer, voilà devenu régent, et vais manier l'alphabet et la plume après avoir joué toute une vie de la lancette et du couteau. Voilà bien l'existence !

Marie-Claire était de nouveau assise à la fenêtre, attendant de reprendre le fil de son beau rêve. Elle vit de loin un cavalier qui s'en revenait, tête nue, cheveux à la brise. Il marchait rapidement, d'une allure souple, tout le corps en mouvement. Il chantait, et sa voix profonde venait jusqu'à elle. Elle s'arrêta de penser, pour le regarder venir. « Il est comme son père, se dit-elle. C'est un homme maintenant. »

Quand Michel arriva tout près de la fenêtre, il se baissa, net, et comme intimidé soudain, devant Marie-Claire. Elle lui souriait.

(1) Avoir la fringale : avoir une faim subite et violente.

CHAPITRE III

SI MARIE-CLAIRE A SA TÊTE A ELLE, MICHEL RISQUE DE PERDRE LA SIENNE

Mauprat était au soufflet et Michel à l'enclume quand, à quelques jours de là, Messire Bocquillon, curé d'Audresselles et des quelques hameaux voisins, entra dans la forge.

— Bonjour, mes amis, cria-t-il joyeusement.

— Bonjour, notre curé, répondirent les deux hommes en interrompant leur travail.

— Tout le monde va bien ? Et la Marie-Claire ?

— Ça va, ça va ; elle est sans doute dans sa cuisine.

— Je ne fais que passer. Alors, te voilà au travail, Michel ? Je suis heureux que tu sois rentré au village, et pour de bon. Un homme de plus, et un solide ! Quel beau gars vous avez là, Mauprat ! Un de ces jours il va se marier, et ce sera un foyer de plus.

— S'il n'est pas pressé je ne le suis pas non plus, fit le forgeron. On a des enfants et ils ne sont pas à vous, tout compte fait. Le roi vous les prend pendant dix ans et après, c'est une femme, une étrangère qui s'en empare, et qui le tient bien, soyez-en sûr ! Enfin, on n'est pas maître de ces choses-là. Il fera ce qu'il voudra.

— Et votre Marie-Claire aussi est bientôt en âge de prendre homme.

— C'est vrai, ça !

Une grimace de souffrance crispa le visage du vieux forgeron.

— Hé oui, l'âge est venu. Mais aussi vrai que je m'appelle Mauprat, notre curé, je ne connais pas un homme dans tout le pays qui soit digne d'elle.

— Vous avez peut-être raison, Mauprat. Mais les jeunes de par ici sont tous de braves travailleurs, et de bons chrétiens. D'ailleurs, j'ai remarqué que quelques-uns d'entre eux...

— Qu'est-ce que vous dites, notre curé ?

Le vieux forgeron avait interrompu le prêtre avec vivacité.

— Mon ami, reprit celui-ci en souriant, il est immanquable que cela arrive. Votre Marie-Claire est belle.

— Comme une madone, messire, comme une madone !

— Et chacun sait comment elle tient sa maison. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir comment les enfants du village l'aiment tous, comme une seconde maman...

— Ça, ce n'est pas étonnant. Elle dit qu'elle rend ce qu'elle a reçu. Vous savez aussi bien que moi, notre curé, et notre défunt pasteur Messire Pierre Royat qui était à la cure avant

vous le savait mieux encore, que ma Marie venue à six mois. Et toutes les femmes du village, chacune pour une part, servi de mère.

— C'est là un bel exemple de charité chrétienne.

Mais voilà, elle aime les enfants, et les hommes, le cœur placé comme il faut recherchent un cœur vaillante et qui aime les enfants. Les prétentions queront pas à la Marie-Claire ! Il faut en prendre garde.

— Non ! fit Mauprat bourru, Marie-Claire n'est pas un vieux père tant qu'il est en vie. Ce n'est pas un homme.

— Mais si elle veut se marier ?

— Elle ne pense pas à se marier, allez, et sois tranquille de souci à se faire de ce côté-là !

Les trois hommes s'étaient retournés en arrière eux la voix de la jeune fille. Elle était à la porte du fond, rieuse, les poings sur les hanches.

— Et pourquoi, messire, voulez-vous absolument que je quitte mon vieux père ?

— Mais je ne veux pas, mon enfant ! Cependant, c'est la loi universelle ? Enfin, à la grâce de Dieu, Dieu te montrera le chemin, ma fille !

— C'est cela, notre curé, et en attendant, prends garde à ta chose, et ne mettons pas des regards inquiets sur le dos de papa Louis.

L'abbé Bocquillon était un vieillard aux cheveux blancs et aux yeux couleur de ciel. Il était le père de la population simple et travailleuse de sa paroisse. Il avait fait de la pêcheur lui-même, il était venu à Audresselles d'années auparavant, après avoir passé tout son temps jusqu'à ce jour, parmi les pêcheurs de Boulogne et servait ses pêcheurs avec zèle et un infatigable dévouement. On le lui rendait bien.

Marie-Claire était précieuse au curé d'Audresselles. Elle habitait les pauvres, visitait les malades. Et tous les jours prête, au premier appel, à répondre au curé.

— Marie-Claire, fit Maître Bocquillon en se penchant vers elle, la fille de Mauprat, une petite fille vient de naître à Jeanne Mauduy, là-haut, à Audinghen. L'homme est mort depuis tantôt deux mois.

— Bon, j'irai voir tout à l'heure. Je dois juste aller au hameau cet après-midi.

messire, ce que le cœur me chante, bientôt je saurai.
— Et qui est-ce? J'espère que ce n'est pas cet homme
l'Hollandais, qu'on m'a signalé pour un homme qui se vante
de négliger l'église?

— Taillebos est un vieil ami à moi, depuis toujours, mon
curé, interrompit le forgeron, et bien qu'il ait sa tête à
et parfois près du bonnet, comme on dit, c'est le meilleur
homme du monde, et, je puis l'affirmer, un bon chrétien.

— Je ne dis pas non, Mauprat. Je ne dis pas non. Mais
n'a-t-il pas passé plus de dix ans chez les Hollandais? Les
les Hollandais ont rejeté l'autorité de l'Eglise. C'est un grand
crime, mon ami, un grand crime. Et rien n'est plus contagieux
que cette maladie pire que la peste, l'hérésie! Il faudra
causer avec votre ami Taillebos, Mauprat. Et à ce
cela, je conseille à Marie-Claire de ne pas l'aller voir.

— Ce n'est pas possible, mon père, avec tout le respect
que je dois à vos commandements, fit Marie-Claire d'une voix
nette. Maître Taillebos est notre ami. Il est mon ami.

— Mon enfant, il y a des choses que tu ne comprends pas.
Crois-moi. Cesse ces visites. Qui sait si cet homme n'est
un homme dangereux? Je songe à ton âme, ma fille.

Marie-Claire avait pincé les lèvres, mais ne répondit rien.
Elle regarda les trois hommes l'un après l'autre. Mauprat
et Michel avaient l'air prodigieusement gênés, et considéraient
successivement l'abbé et Marie-Claire. La voix de
Messire Bocquillon s'était faite dure tout à coup, et de
tranchant.

Brusquement, Marie-Claire se dirigea vers la porte
fond. Le curé l'arrêta d'un geste.

— Tout bien considéré, je pense, mon enfant, que je
me suis moi-même à Audinghen chez Jeanne Mauduy. Il ne
me paraît pas nécessaire que tu te déranges.

— Comme vous voudrez, mon père.

— Alors, c'est entendu, plus de visites à ce Taillebos.
Je regrette d'avoir à le défendre mais c'est pour ton bien.
Les médecins qui ont roulé partout et ont lu des tas de livres.
S'ils ne sont pas hérétiques, ils ne croient plus à rien.
C'est tout comme.

Je t'apprendrai à lire, Marie-Claire, et en latin aussi.
— Non, notre curé, je vous remercie. Mais je veux ne
pas vous cacher. J'ai demandé à notre ami Maître Taillebos
de m'apprendre à lire, et je ne puis, quelque peine que je
cause par ma désobéissance, cesser d'aller le voir, car je
n'ai aucune raison pour cela. Vous ne m'en voudrez pas
pour cette mauvaise tête, ajouta-t-elle avec son sourire
radieux. Il n'est pas possible de rompre des amitiés.

Messire Bocquillon se tourna vers les deux hommes, les traits marquaient la plus vive anxiété. Il tremblait, l'émotion compréhensible, et ne cachait pas son agitation.

Le brave homme, pour dire le vrai, était suffoqué. C'était bien la première fois qu'une de ses chères et fidèles faisait si ouvertement acte de rébellion. D'ordinaire, désobéissance il y avait, elle demeurait cachée aussi longtemps que possible. On ne la lui annonçait jamais à l'aveugle, avec tant de désinvolture, ni avec tant de sourires !

— Notre curé, fit Mauprat après beaucoup d'hésitation, ne faut pas trop lui en vouloir. C'est une bonne fille, le savez bien ; mais dame, ce n'est plus une enfant, sa tête à elle.

— Mon ami, fit le prêtre sèchement, croyez-moi, fille catholique elle est, hérétique elle deviendra si nous n'y prenons garde. J'y perdrai une fille.

Et vous aussi, Mauprat, ajouta-t-il brutalement.

Et il sortit sans ajouter un mot, laissant le forgeron accablé et Michel interloqué.

Marie-Claire était contente d'elle-même bien qu'elle sentait le sentiment qu'elle venait de trancher une amarre. Elle se sentait poussée par l'âpre vent d'une aventure merveilleuse. Non, elle ne pouvait plus revenir sur ce qu'elle avait fait de faire. Et depuis cinq jours qu'elle allait chez son oncle, l'*Hollandais*, il lui semblait que déjà son monde s'était effondré. Le vieux bonhomme s'était révélé le bavard le plus agaçant du monde, et quand il le voulait, un puits de pensées profondes, sérieuses, qui lui faisait du bien à l'âme. Il lui avait dit, la veille : « Ma nièce, avant l'an nouveau, vous lirez aussi bien que moi ! » Ce qui l'avait remplie d'une joie débordante.

Mais voilà qu'un obstacle inattendu se dressait devant elle ! Elle avait résolu de braver tous les obstacles. A présent, elle en avait et le droit et le devoir. Il s'agissait de sa vie, à elle. Le brave et bon père abbé n'avait pas le droit de plaindre d'elle. Nulle n'était plus ponctuelle à ses devoirs de religion que Marie-Claire Mauprat, la fille du forgeron. Et que faisait-elle, de son propre mouvement, à l'insu du prêtre lui-même, pour satisfaire à son besoin de donner de la charité généreuse et discrète ? Non, assurément, ni à Dieu ni le Seigneur Jésus-Christ, ni Notre-Dame ne pouvaient lui reprocher de ne les point aimer assez ni de ne point servir de son mieux !

Elle se tourna vers la petite statuette de la Vierge en bois sculpté que son père lui avait un jour rapportée de Boulogne et à laquelle elle avait fait un socle en coquille. Elle lui sourit avec un air de tendresse et de reconnaissance.

comme si elle était sa confidente précieuse. Puis, elle mit son large chapeau de soleil et ouvrit la porte.

— Et où vas-tu, la Marie-Claire ?

— Prendre un air de soleil, mon père, si vous n'avez pas pas besoin de moi. Oh ! n'avez pas peur ! Je vois à vos yeux que vous êtes l'âme pleine d'angoisse à mon sujet ! Je n'irai chez mon oncle *l'Hollandais* que cet après-midi. Et je ne vais pas, maintenant, plus loin que le Noirdah.

— Fais comme tu veux, ma fille.

Michel la regarda un long moment, alors qu'elle descendait en dansant, le chemin qui va aux rochers et, plus loin, à la plage de sable roux. Il demeura accoudé au montant de la porte jusqu'à ce que la jeune fille eût disparu derrière un pan de la falaise. Il se tourna alors vers son père.

— Vous vous souvenez, mon père, de la nuit où nous l'avons trouvée, dans son panier d'osier, au *Cran-aux-Œufs* ?

Le vieillard tressaillit.

— Tu te souviens de cela ?

— Oh, je ne vois pas tout. Mais je me souviens de ma folle terreur, et de vous, debout dans la tempête, sans peur, et la barque qui venait droit sur nous, avec ses deux passagers, puis vide.

Et ensuite la voix du bébé dans la nuit, et le retour. Je me souviens de tout cela comme si c'était d'hier, et pourtant, il y a bientôt vingt ans que c'est arrivé !

Mauprat regardait fixement son fils, mais ne répondait rien.

— Et maintenant, la voilà grande et belle fille. Mon père, il me semble parfois que je n'ose plus lui parler. Elle me fait peur.

Mauprat haussa les épaules. Puis son fer étant rouge, il empoigna son marteau, et bientôt on n'entendit plus que le martèlement sur l'enclume et le halètement du grand corps qui peinait dans l'effort.

Marie-Claire était depuis une heure étalée sur le sable chaud. La marée était retirée, la mer calme, son bruit à peine sensible. Dans l'immense silence qui reposait l'âme sur le lointain murmure, Marie-Claire se laissait bercer l'âme dans une paix merveilleuse. Soudain, elle tressaillit et brusquement s'assit sur son séant. Et d'un éclat de rire, elle accueillit Michel qui s'approchait avec des efforts comiques pour ne point faire de bruit.

— Hola, Michel, le vilain !

— Et pourquoi vilain ? Je pensais que tu dormais.

— Et tu voulais me réveiller tout d'un coup, comme ça,

avec un grand bruit, ajouta-t-elle en riant.

— Non, Marie-Claire, je n'aurais pas osé.

— Tu n'aurais pas osé ! En voilà une histoire !

Michel ne répondit pas, et la jeune fille le regarda curieusement, en souriant.

— Et alors, Michel ?

— Alors, je pense que le père commence à avoir faim, j'ai pensé que peut-être je ferais bien de venir te chercher.

— Mais il n'est pas encore l'heure, voyons.

— Bon. Alors, attendons. Je ne suis pas encore réveillé au courant de la maison.

— Ça viendra, mon grand.

— Sans doute. Dis donc, Marie-Claire, le curé, à cette heure... tu n'as pas peur ?

— Peur de quoi, Michel ?

— Mais, de lui ?

— Michel, mon frère, ce n'est que de Dieu qu'il faut avoir peur, et du mal. Peur de déplaire à Dieu, peur du mal. Peur de ne pas être ce qu'on doit être.

— Oui, mais le prêtre !

— Messire Bocquillon ne peut pas m'en vouloir, Michel. Je ne suis plus une enfant. Le moment vient bien un jour où chacun doit pouvoir juger avec sa conscience et penser à sa tête. Je crois ça, moi.

— Mais, Marie-Claire, le prêtre...

— L'essentiel, mon grand, c'est d'obéir à Dieu. Sais-tu que lorsqu'on se plonge dans le grand silence, et qu'on se laisse environner tout simplement par l'immensité du ciel, de la mer et de l'immobilité de la falaise et de la dune, vide d'un tas de choses inutiles ? Les pensées absurdes s'en vont, les désirs ridicules se fondent et disparaissent comme ce petit nuage là-bas qui vient sur le soleil et dont il faut faire qu'une bouchée ! Le silence pénètre dans l'âme, Michel. Et alors, il vient comme des choses neuves au-dessus de nous, délicates, et belles, et qu'on n'entend nulle part ailleurs. Et ces voix viennent de Dieu. Michel, ces choses ne s'entendent qu'ici.

— Mais, Marie-Claire, c'est peut-être défendu, tout ça. Le prêtre...

— Et alors, Michel, quand l'esprit est saisi ainsi par une voix profonde, il semble que tout le reste n'existe plus. On voudrait être toujours là. Oh, j'aime cette église-ci, où il n'y a point de piliers, ni de bas-côtés pleins d'ombre. L'essentiel est la table d'autel, pure de toute souillure. Tu sais, je sais, et tu sais comme moi, fit-elle la voix tremblante d'émotion, il y a les victimes, il y a les hosties — Michel, toutes ces vies sacrifiées !

— Tais-toi, Marie-Claire ! si on t'entendait ! L'hostie, ça n'est autre chose ! Si le prêtre...

— Ne crois-tu pas que Notre Seigneur Jésus-Christ est le compagnon de ceux qui travaillent sur la vague, et qui y souffrent, et qui y meurent ? Nous vivons tous de ceux que tu vois là-bas, dans leur barque, et nous vivons aussi de ceux que la mer a repris, dans ses colères. Quelque chose me dit, mon grand, que le Seigneur Jésus n'est pas absent de ces vies et de ces morts. Et son sacrifice, plus grand que celui de la messe, se célèbre ici tous les jours, tous les matins, tous les soirs, toutes les nuits.

— Tu dis des choses, Marie-Claire, que le prêtre reprendrait sûrement.

— Vraiment ? Je ne sais. Peut-être bien que oui, après tout. Mais qu'importe ? Peur, non je n'ai pas peur. Au-dessus de moi et au-dessus de notre curé, il y a Dieu. Et puis, Michel, il y a la Parole. Bientôt, je saurai lire. Alors, tous les jours je lirai dans le livre. Et toi aussi, Michel.

— Moi ? Je n'oserai pas. Le prêtre...

— Le prêtre, toujours le prêtre ! Au-dessus du prêtre il y a Dieu, il y a Jésus-Christ, il y a la Parole. Le prêtre s'incline devant eux. Il ne peut que répéter ce qu'il a entendu, ou ce qu'il a lu, ou ce qu'on lui a dit. Ne peut-on pas entendre et lire comme lui, et sans lui ? Il y a la prière, ici, dans les champs, dans sa chambre, partout où on est seul ! — et la Bible.

— Alors, autant se passer du prêtre.

— Je ne dis pas cela, Michel, fit-elle lentement. Mais je crois que c'est possible. Les huguenots...

— Bon, je savais que tu allais en parler.

— C'est vrai, mon grand ?

Elle sourit.

— Maître Taillebos m'en a parlé encore hier.

— En somme, Marie-Claire, notre curé a raison de dire que c'est dangereux pour toi d'aller chez *l'Hollandais*.

— Tu trouves, toi aussi ? Michel, pourquoi as-tu peur ? Tu as toujours ce mot-là sur les lèvres, toi un homme, qui es fort comme un colosse, et qui, je suis sûre, ne crains ni la vague ni le vent, ni le dur travail, ni le sacrifice, ni la mort ! Toi, un homme comme il y en a peu sur la côte et qui feras l'orgueil d'une jeune fille un jour et le dépit de toutes les autres, tu as peur !

— Ce n'est pas la même chose, Marie-Claire.

— Et pourquoi ? Au-dessus des choses de la terre, il y a celles de l'esprit, mais c'est toujours la même vie, celle sur laquelle Dieu règne. Tu as confiance dans le bateau, et dans l'eau qui le porte, et dans le vent qui le pousse, dans la barre qui le tient cap au port ; et après tu n'as plus confiance ! Mon grand, tends ton âme du côté de Dieu comme une voile, il la gonflera, et où il veut te pousser, laisse-toi aller !

— Marie-Claire, pourquoi es-tu si différente des filles de la côte ? Elles ne parlent pas comme ça !

— Suis-je vraiment si différente ? J'ai plus de loisirs que peut-être...

— Non, ce n'est pas cela. Pendant les dix ans que j'ai été matelot, j'ai eu des loisirs. Quand on est des mois en mer sur l'eau, on ne remplit pas toutes ses heures de travail. On rêve. Moi je n'ai jamais rêvé qu'à des choses très simples ou très bêtes.

— Cela m'étonne de toi, Michel. Les choses bêtes et simples, tu devez pas vous entendre, fit-elle en riant. Et qu'elles sont ces choses bêtes ?

— Oh, des choses absurdes, comme de devenir un roi ou un grand conquérant de continents nouveaux, où il y a des richesses inouïes, ou un homme de guerre glorieux comme Jean Bart ; j'ai passé des jours et des semaines entières à bâtir ainsi des rêves insensés ! Je me voyais assis sur un trône, gouvernant une princesse lointaine et gouvernant son empire.

— Ah ! ah !

— Et puis voilà, je retombe Michel comme devant, simple forgeron et qui forgera toute sa vie durant.

— Et qui épousera une fille de pêcheur ! Mais c'est un destin magnifique, mon grand. Et n'ai-je pas fait moi-même des rêves bêtes comme les tiens ? Et je me retrouve moi-même, Marie-Claire, fille d'un forgeron, qui épousera, sans doute un fils de la côte, fils de pêcheur.

— Toi, Marie-Claire.

— Et pourquoi pas ? Quel prince viendra me chercher sur mes rochers ? demanda-t-elle en riant. Mais vois-tu, ces rêves bêtes comme tu dis, ne le sont pas. Ils sont comme l'habit de carnaval — pour un jour — d'un rêve plus profond — du vrai. Il y a au fond de toi, comme de moi, un appel à une vie plus haute, plus grande, plus belle que celle dans laquelle on vit. C'est Dieu qui travaille à grandir nous, Michel, parce qu'il veut nous grandir. Chut ! Ne parle pas encore du prêtre, mon frère. Mais moi je sais que c'est comme ça. C'est parce que nous ne savons pas ce qui vient et où ça va, ce que ça veut dire, que nous mettons ces visions des fausses couleurs ! J'ai entendu une fois, Madame la baronne de la Motte, un prêtre qui expliquait cela. Je ne l'ai jamais oublié !

— Je n'ai jamais pensé à tout cela, c'est certain !

— Dieu ne te commande pas d'être autre chose qu'un forgeron, Michel, ni à moi d'être autre chose qu'une fille de la côte. C'est bien ainsi. Il faut des forgerons pour qu'aille la vie, et les hommes de la mer ont besoin d'une femme à la maison. C'est la volonté de Dieu.

Mais c'est par l'esprit qu'on grandit, c'est par l'âme

se hausse. Et, plus on se rapproche de Dieu, plus on vit en lui et avec lui, plus on grandit !

C'est cela, partir, Michel, tout en restant là ! C'est cela quitter le port tout en demeurant sur le rivage. C'est cela, quitter les vieilles habitudes de religion insuffisantes et qui sont presque une prison, tout en demeurant en Dieu, tout en se rapprochant encore de Dieu ! Et parfois — n'aie pas peur Michel ! — passer au-delà des limites tracées par le prêtre pour vivre plus près de Jésus-Christ.

Tu ne dis plus rien, mon grand ?

— Je pense, Marie-Claire, que tu dois avoir raison, car il me semble bien que quoi que tu dises, tu ne peux avoir tort. Et je sens qu'il y a du vrai dans tout ce que tu viens de me dire. Mais voilà ! Il faut être comme toi pour devenir ce que tu dis, et non pas être comme moi !

— Mon frère, si tu n'étais pas mon frère en vérité, et de ça plus haut que moi et de cinq ans plus vieux et plus sage, je te dirais d'affreuses sottises. Je te dirais par exemple, que tu es un grand poltron devant la vie. Largue tes voiles, mon gars, et mets le cap vers la vie.

— C'est facile à dire.

— Vers Dieu, Michel. C'est facile à faire. Et c'est Dieu qui te portera, qui t'entraînera et qui te guidera.

La voix de la jeune fille était devenue grave. Michel ne répondit pas. Un long moment, il contempla le visage de Marie-Claire qui vibrait d'une lumière étrange. Elle regardait l'horizon lointain, et ses grands yeux noirs semblaient vouloir en absorber toute la clarté. Elle s'était levée et, haussée sur la pointe des pieds, les bras tendus en arrière, elle semblait, après l'animation de ses paroles, vouloir offrir tout son corps au souffle qui venait du large, pour se laisser envelopper et emporter par lui. Les boucles noires flottaient autour de son visage. Michel, assis à ses pieds, la regardait avec une émotion profonde qui le bouleversait. Il ne se demandait pas ce que cela voulait dire. Il subissait l'enchantement.

— Marie-Claire, fit-il tout bas.

Elle sourit au jeune homme dont le visage frémissant était tendu vers elle dans une sorte d'attente ardente.

— Marie-Claire... et sa voix s'étrangla un instant dans sa gorge... Marie-Claire, il faudra m'aider !

Elle se pencha vers lui et mit ses deux mains sur ses épaules.

— Oui, mon gars, je t'aiderai, et tu m'aideras. On est plus fort à deux que tout seul, pas vrai ? C'est un pacte. Nous aurons un secret à nous, fit-elle en riant. Ce sera amusant. N'est-ce pas, mon grand frère ?

Et se baissant brusquement vers ce front tourné vers

elle, elle y mit un baiser rapide et se redressa en ri
— Et maintenant, attrape-moi si tu peux !

Mauprat se demanda quelques instants plus tard
deux enfants avaient trouvé cette joie qui illuminai
traits. Lui, il retournait toujours dans sa tête l'ad
prêtre : « Et vous aussi, Mauprat, vous perdrez votre
Et il en était affreusement malheureux.

CHAPITRE IV

PREMIERES VAGUES DU GRAND LARGE

C'est deux jours plus tard que Maître Taillebos,
sur le seuil de sa petite maison blanche, accueillit
Claire avec un large sourire. Du plus loin qu'il la vit
cheminant sur l'étroit sentier qui court au bord de la
il brandit vers elle sa pipe et son chapeau, en m
de salutation enthousiaste.

— Holà, ma nièce, fit-il lorsque enfin elle fut à por
sa voix, j'ai une fameuse nouvelle à vous apprendre

— Ah, vraiment, fit-elle en riant. Qu'y a-t-il ? Vous
trouvé un mari ? Vous avez fait un héritage ? Vou
coulé un Anglais avec votre longue-vue ?

— Non, pis que ça. J'ai reçu la visite de Messire Boc
en personne qui m'a fort pompeusement autorisé à
donner des leçons de lecture.

— Comme ça, sans bataille ?

— Oh, il y eut quelques bordées de pièces de huit. c
et d'autre, abordage et corps à corps !

— Il va falloir me raconter tout cela, mon bon oncle

— Après la leçon, ma nièce, après la leçon. Ave
apporté la Bible ? Pourquoi n'avoir pas demandé à
de s'en charger ? Ce doit être affreusement lourd ?

— Lourd ? Non. Ce livre-là ne peut être lourd, parce
le porte avec mes bras et avec mon âme.

— En effet, c'est le bon moyen, fit-il en riant. Et
faisait cela pour tout, la vie serait légère, légère !

— N'est-ce pas, mon oncle ? C'est ce que j'ai essayé
plier à mon grand frère.

— Mais il n'a pas compris, n'est-ce pas ?

— Si, si, il a bien compris. Michel est très intellig
n'y a pas beaucoup de garçons comme lui sur la côte

tre Taillebos. Et il sera quelqu'un, vous verrez, et je serai fière de lui.

— Si c'est vous qui êtes son guide, Marie-Claire, il ne pourra en être autrement.

— Je ferai pour lui tout ce que je pourrai. Ce ne sera que lui repasser ce que vous aurez fait pour moi !

Le vieux médecin ne répondit pas mais regarda attentivement la jeune fille qui lui ouvrait si clairement son âme, sans s'en rendre compte. Mais non, il avait cru voir des choses qui ne s'y trouvaient pas. Marie-Claire était une jeune fille plus vieille que son âge et qui tout simplement et tout naturellement se faisait maternelle pour ce grand garçon de frère qui n'avait jamais eu de mère.

Maître Taillebos s'était pris d'une amitié enthousiaste pour Marie-Claire.

Elle venait le voir chaque jour, au début de l'après-midi, et c'était le moment le plus délicieux de sa journée. Elle était, lui semblait-il, extraordinairement intelligente ; mais surtout avait cette qualité précieuse de l'intuition. Elle fixait sur lui ses yeux noirs et profonds, lourds de questions point formulées ; et c'était comme si toute son âme pesait sur lui dans la pointe du regard. Puis, son visage s'éclairait subitement, ses dents se découvraient dans son irrésistible sourire, et elle parlait. Elle avait deviné, elle savait. Il en demeurait confondu, et désorienté. Et subitement il avait peur de se tromper, d'être un mauvais guide pour cette âme en appétit de connaissance, de risquer de l'égarer. Qu'allait-il lui apprendre ? A lire ? Sans doute. Mais déjà, il se sentait lui-même à son école. Ses questions le déconcertaient, et avant qu'il ait pu hasarder une réponse, elle y répondait elle-même dans d'ingénieuses suppositions ou des affirmations hardies, auxquelles il souscrivait d'enthousiasme, oubliant qu'il avait une vie pleine d'expérience et une tête remplie de connaissances. Il s'inclinait devant la jeune royauté de l'âme pure et droite de cette fille de la côte, qui en savait sur la vie de l'âme et les mystères de Dieu plus que tous les hommes qu'il avait rencontrés.

Et c'était à lui qu'incombait la tâche d'ouvrir devant cette âme affamée, les premières pages de la Bible ? Il en avait peur maintenant, mais il lui avait dit : « Mon enfant je vous expliquerai les mots, vous, vous m'expliquerez l'esprit. Ce sera mon salaire ».

— Mais, que sais-je ? avait-elle dit, en souriant.

— Je l'ignore, avait-il répondu. Infiniment plus que moi c'est ce dont je suis sûr !

— Donc, ma chère nièce, nous avons depuis huit jours étudié ensemble les mystères de l'alphabet. Nous allons, aujourd'hui

d'hui, essayer notre science dans le livre.

— Et c'est comme si, mon oncle de Hollande, vous m'niez à nager dans la grande mer.

— Tout au bord, mon enfant, tout au bord. Puis, b vous partirez toute seule ! Les grands courants vous enneront, et les grands souffles du large vous accueilleront adieu pour la merveilleuse aventure ! Ce livre, c'est l'océan. Le souffle du large enivre ceux qui s'y risquent, je n'ai fait qu'errer sur ces plages. Mais vous, ma fille,

Vous aurez pitié de votre pauvre oncle qui ne sait pas nager dans les mares !

Le vieux médecin avait ouvert le livre à la première page, bientôt les deux têtes furent penchées sur le millénaire : « Au commencement, Dieu... »

La leçon dura une heure, deux heures, trois. Et maître Taillebos ferma le livre. Tous deux avaient les regards éblouis d'avoir touché tant de mots de lumière. Il avait découvert les syllabes, pour elle. Elle avait ouvert les mots pour déceler les merveilles secrètes, pour lui.

Puis, le livre fermé, elle se tourna vers lui :

— Comme c'est beau, maître Taillebos.

— C'est vrai, ma chère enfant. Et j'ai lu souvent cette histoire, mais jamais comme aujourd'hui.

— Est-ce donc vrai, maître Taillebos, que l'Eglise interdit la lecture de ce livre ?

— Dans la pratique, oui, bien qu'elle s'en défende.

— Et pourquoi donc ?

— Sans doute parce que ceux qui ont goûté à cette science délaissent les autres puits.

— Et que vous a donc dit tout à l'heure notre bon Messire Bôcquillon ?

— Il m'a dit... — je pense que le cher vieil homme souffrait d'inquiétude.

— Peur de vous ?

— Oh non ! Mais peur du loup à cause de sa chère mère. Il m'a dit que le bruit courait que je ne croyais plus en Dieu ni à diable ! Ce à quoi je lui fis serment que rien n'était, et que j'essayais, en bon chrétien que j'étais, de me conformer avec les saintes lois de l'Évangile. Et comme il me faisait remarquer qu'il ne m'avait pas encore vu à la messe, je lui dis qu'il ne m'y verrait sans doute pas si bien que j'eusse grand respect pour les offices et pour le ministère. Je lui fis remarquer que toute mon existence s'était déroulée loin des sanctuaires bâtis de pierre, non pas, à ce que je croyais, loin de Dieu pour cela, mais que je fusse, comme tout homme né de la femme, et de péché et en besoin de grâce. Et je ne fis en tout ce que je disais à votre chère enfant, que lui dire la plus exacte et la plus simple vérité. Car malgré mon air de philosophe dés



La leçon dura une heure, deux heures, trois.

croyez-moi bien, je crois en Jésus-Christ et en sa mort qui me sauve !

Mais vous dirai-je que c'est une vieille Hollandaise qui m'a appris cela ? Je pense qu'elle fit plus pour moi que les prêtres de la terre lorsqu'un jour, le doigt sur un verset de la Bible, elle m'appela vieux païen et idolâtre, et me parla des simples vérités de l'Écriture.

Mais tout ceci est une autre histoire. Donc votre abbé en arriva à l'objet principal de sa visite, et me demanda de lui révéler quel dessein j'avais en tête de vous apporter à lire. « Non seulement à la Marie-Claire, lui répondit-elle, mais aussi à Michel, son frère, Dieu les bénisse tous deux ! »

Mais je vis bien vite que le bon père faisait voler sa chaloupe autour du bâtiment sans oser l'aborder. Et moi, j'eus garde de ne l'y point aider. Il s'agissait évidemment de savoir si je n'importais point de chez les Hollandais un livre dont la lecture est grandement coupable, et qu'elle enfle les esprits d'un orgueil démesuré qui les porte sur-le-champ à mépriser l'Église et son autorité !

Je n'eus pas de peine à le convaincre qu'en ce qui me concernait, je pouvais avoir quelques livres en mon cabinet, étant médecin et grand voyageur devant l'Éternel, mais que je n'avais pas celui dont il me parlait — ce que je regrettais de lui ai-je dit, car sans doute avais-je urgent besoin de la science divine. Il me répondit que si vraiment j'étais tourmenté à ce point d'en savoir plus sur ce chapitre, je lui dirais le catéchisme que sans doute j'avais oublié, de son temps ! Je l'en remerciai vivement ainsi que vous avez pu deviner. Mais je me gardai bien de lui faire connaître que l'ennemi était déjà dans la place et que la Marie-Claire l'avait, depuis belles années, en son coffret de cèdre. — Oh, interrompit la jeune fille, je le lui dirai un jour, ne faudra-t-il pas que je lui confesse ce péché-là, à elle et à d'autres ?

— Quels autres, ma nièce ? Vous avez des péchés à confesser ?

— Hélas, mon bon oncle, hélas !

— Oh, ne me les dites pas. Je ne suis pas père confesseur. D'ailleurs, je suis comme les huguenots qui n'acceptent la confession que celle qui est faite à Dieu, ou, en toute conscience, à l'un ou l'autre de leurs frères. De Dieu seul vient le pardon des péchés !

— Les huguenots ne se confessent point ?

Maître Taillebos ne répondit pas à la question de Marie-Claire et continua son récit.

— Peut-être ferez-vous bien de dire à votre confesseur que vous lisez la Bible ; si c'était moi, je vous le dis franchement, je ne le ferais point. Car je suis persuadé que

père que vous aimez beaucoup, m'apparaît-il, et qui semble vous aimer beaucoup aussi, n'aura de repos qu'il n'ait détruit le livre.

— Et comment le savez-vous ?

— De la façon la plus simple du monde, et aussi la plus normale. Je le lui ai demandé. « Messire, lui ai-je dit, je n'ai point ce livre, ni en son entier ni en partie, en ma petite bibliothèque ; mais j'avoue ingénûment que si ce livre me venait entre les mains, je ne trouverais point péché à le lire. Car, ajoutai-je, n'en lisez-vous pas des portions à vos ouailles le dimanche à l'Évangile ? Et n'en racontez-vous pas les belles histoires aux enfants, quand vous leur apprenez l'histoire sainte ? » Mais ce que je dis là sembla l'émouvoir considérablement. « Ce livre, dit-il, ne fait point de mal, quand c'est l'Église qui en dispense le contenu, comme une mère prudente qui nourrit ses enfants. Elle ne donnera pas de la viande au nouveau-né, de la nourriture trop riche aux malades ! Mais à lire ce livre hors de la direction de l'Église, on en perd tout respect pour elle. On retire la Vierge de l'autel...

— La Vierge, maître Taillebos ? Que voulez-vous dire ?

— Oui, il faisait allusion au fait que les Réformés n'adorent pas la Vierge Marie. « On rejette, reprit-il, l'autorité du pape, des évêques et du prêtre, on se rit de la tradition de notre sainte Mère l'Église, et que sais-je ! Tout, au nom de la Bible, au nom de la conscience et du Saint-Esprit ! Si tous avaient la Bible, on n'aurait plus besoin de prêtres ! » Et comme j'acquiesçais à cet aveu sincère et touchant, il s'emporta de plus belle. « Si tel est, reprit-il, l'usage qu'on fait de ce livre que Dieu a donné pour être l'instrument de l'Église, si on en fait une autorité que l'on met au-dessus de l'Église, et naturellement, pour l'amoindrir, il devient par là un instrument de mal et fait l'œuvre de Satan. Il est préférable alors de le détruire ! Et si par malheur j'apprenais que Marie-Claire ou quelque autre de mes chers enfants possédait ce livre, je l'irais prendre de mes propres mains et le jetterais au feu ! »

— Vous voyez bien, maître Taillebos, qu'il me faudra aller dire au bon père que j'ai la Bible !

— Ah ! je ne comprends pas, je vous avoue, mon enfant.

— Mais n'est-ce pas lui mentir que de le laisser croire que je ne l'ai point ? Je ne saurais plus regarder le bon père en face si je ne lui avouais pas mon crime !

Mais j'attendrai encore un peu, mon cher oncle, j'attendrai de pouvoir lui dire que je l'ai lu ! Je serai plus forte alors pour défendre mon trésor. Car vous devez bien vous convaincre que ce livre ne doit pas être détruit, et qu'il ne le sera pas, je vous en donne l'assurance. Car ce jour-là on me verra devenir lionne ! Et l'on dit que les lions, c'est

méchant parfois, maître Taillebos !

— Oui. Et j'avoue que je vous vois très bien en lion

Et souriant tout en tirant sur sa pipe qu'il venait de rallumer, le vieux médecin regarda avec bonhomie le visage de la jeune fille où les grands yeux noirs étincelaient dans le sourire duquel brillaient les dents éclatantes de blancheur et dont quelques-unes devaient être pointues.

— Donc, nous en étions là de notre discussion à votre sujet lorsque le digne abbé me dit à brûle-pourpoint : « Mais vous demandais, maître Taillebos, de ne plus donner de leçons de lecture à cette jeune fille, que feriez-vous ? Ah, lui répondis-je, l'affaire ne dépend pas de moi. Elle va à Marie-Claire, comme fait son digne père, et comme vous faites aussi vraisemblablement, » ai-je ajouté. Ce à quoi il n'a pu que dire *amen*, car depuis tantôt huit jours que je vous connais, jeune fille, je sais que personne ne peut venir à votre *oui* ni à votre *non*. Et Messire Bocquillon me paraît être un fort brave homme, ne peut être fait de bois différent du reste des humains. Et je soupçonne que s'il commande avec sa grosse voix et son doigt levé, il fait comme mon brave ami qui commande le *Mouette* et qui, en un jour de gros temps, après avoir inutilement essayé de redresser son bateau pour suivre la bordure, ordonna fort bravement dans le porte-voix de mettre à lument le cap dans le sens où la tempête voulait le conduire. Ainsi fut-il maître, jusqu'au bout, de son bateau, et se déclara satisfait.

« Puisqu'il en est ainsi, dit notre abbé en se levant, comme il semble que Marie-Claire est résolue de continuer son dessein d'apprendre à lire, je l'autorise à venir chez moi, et autant qu'il le sera nécessaire pour apprendre ses leçons, et ensuite, je poursuivrai son éducation s'il y a lieu !

— Le brave cher homme, dit Marie-Claire pensivement, tant peur de me perdre.

Et papa Louis aussi ! Pourquoi avoir peur ? Pourquoi donc peut me détacher de ceux que j'aime, de Marie-Claire, de Taillebos ? A suivre la voie que Dieu ouvre, peut-être, n'est-ce pas une autre chose qu'aimer davantage ?

— Il faut les comprendre, mon enfant. Car vous le savez bien, l'Eglise de l'abbé Bocquillon n'est pas l'Eglise de vos parents. Et papa Louis que vous aimez chèrement n'est pas votre père, en définitive. Ils se disent qu'une autre religion peut vous réclamer un jour, et une autre famille, au lieu de vous.

— Maître Taillebos, il n'y a qu'une voix qui puisse vous réclamer au foyer dans lequel je vis et l'Eglise dans laquelle je suis née : c'est la voix de Dieu. Je ne pense pas que Dieu puisse me déraciner d'ici !

— Qui sait ? Qui peut prédire ce que sera demain ?

— C'est vrai, mon bon ami, qui sait ?

Marie-Claire ne rentra que le soir à la forge. Son frère était allé au-devant d'elle, et les deux jeunes gens s'étaient attardés dans les rochers. La mer était basse. Au loin se distinguaient parmi les rochers qui n'étaient découverts qu'aux grandes marées, hommes et femmes courbés à la recherche de crabes et des poulpes dont on amorcerait les lignes, la nuit prochaine.

Marie-Claire portait son panier sur le dos à l'aide d'une corde qui emprisonnait ses deux épaules. C'est ainsi que les pêcheurs de la côte et leurs femmes portent leur charge de varech, ou de poissons ou de filets et de corde. Dans son panier elle avait placé le Livre, enveloppé dans un sac de toile blanche. Elle n'avait pas voulu que Michel portât son fardeau.

Mauprat, du seuil de sa forge, les vit de loin qui marchaient lentement. Il ne pouvait deviner ce qu'ils se disaient, mais pour la première fois en les voyant s'approcher si près l'un de l'autre, la pensée lui vint irrésistiblement, que ces deux jeunes gens qui n'étaient frère et sœur que de nom, et qui s'aimaient comme frère et sœur, pourraient bien devenir l'un pour l'autre, autre chose que frère et sœur. Lui avait vingt-cinq ans, elle en avait dix-neuf. Ils étaient tous deux arrivés à l'âge où invinciblement la vie impose sa loi, la même pour tout ce qui est vivant, celle de l'amour! Et ils étaient merveilleusement faits l'un pour l'autre. Le premier mouvement du vieillard fut un mouvement de recul et de défensive. Non, pas possible! — Mais pourquoi n'était-ce pas possible?

Il alla s'asseoir sur le bord de la falaise, à quelques dizaines de pas de sa forge et hardiment, il fouilla le problème nouveau.

Pourquoi pas? Si la Marie-Claire épousait Michel, le danger serait écarté de cette dérive affreuse dont il rêvait et le jour et la nuit, cette dérive de la vie qui arracherait sa fille à son étreinte, et l'entraînerait vers l'autre famille! Elle serait attachée définitivement à la forge. Il ne la perdrait pas, il ne serait pas abandonné à l'extrême bord de la vieillesse!

Et cet autre danger dont il avait peur, la venue d'une étrangère à la forge, serait lui aussi écarté! Mais ce mariage souhaitable, soudain surgi dans son imagination, pouvait-il le réaliser? Il connaissait Marie-Claire. Il ne pouvait plus commander à la jeune fille; pouvait-il user de son autorité en cette affaire si délicate? Non, assurément. Il était inutile d'y penser.

Mauprat ne songeait qu'à Marie-Claire. Elle était devenue la passion unique de sa vie. Il sentait que la perdre serait sa mort. Il tournait à l'intérieur de cette idée comme un fauve en sa cage, sans arrêt, et du fond de son âme

montait une plainte angoissée toujours la même, mo
comme celle de la mer. Il ne voulait pas, il ne pouv
perdre Marie Claire.

Les deux jeunes gens approchaient lentement, ne s
tant pas qu'à travers les hautes herbes, le visage tou
du forgeron était tendu vers eux en douloureuse esp
Maintenant que l'idée nouvelle avait éclos en son
elle se mettait à vivre avec une extraordinaire vigu
la subissait. Des visions d'avenir se succédaient rapid
devant son regard perdu dans le lointain. Il les conte
avec une faim dévorante. Son cœur lui faisait mal,
espoir subit qui maintenant le tenaillait, le harcel
pressait.

Il se redressa de sa haute taille. Les jeunes gens le
et, de loin, lui firent un signe. Il souleva son bon
l'agita longuement. Il lui semblait qu'un coup de ven
venait de pénétrer dans son âme, signe de retour
marée.

Ainsi va la vie. Il n'est pas de découragement ou d
tesse sourde qui ne puisse soudain, au moment venu
surgir au-dessus de ses impasses et de ses impuissan
plus accablantes, l'inattendu et l'inespéré, revêtu
lumière d'aurore.

Les jours qui venaient de s'écouler avaient été des
nées sombres. Des vagues amères avaient déferlé sur
âme, lourdes de craintes irraisonnées, accompagnées
goisses inexplicables. Son passé tourmenté et ses
obscurcs projetaient leur ombre sur les heures proch
malaise l'avait étreint contre lequel il avait lutté s
ment, rageusement. Il avait vu venir, inéluctable d
ment, le lent départ de sa Marie-Claire, le lent des
ment des étreintes filiales, la lente désagrégation du
si tard venu et pourtant si riche en joies inconnues j
là. Déjà il avait courbé l'échine sous la fatalité doulou

Puis, soudain, ce jeune couple s'avancant dans la lu
ignorant du rêve tout à coup cristallisé autour de leur
silhouettes encore lointaines !

Il fallait que ce mariage se fit !

Mauprat étira son grand corps que l'âge semblait
épargné. Il se préparait à la suprême aventure de s
Egoïstement, il envisageait de protéger son propre bo
d'abord. Et pourtant, il voyait aussi leur bonheur
deux, en même temps.

Eux venaient, devisant gaîment, plaisantant et ria
étaient jeunes. Ils vivaient à pleins bords. La vie était
devant eux, accueillante, ensoleillée. Et en eux réso
vibrant d'étranges et nouvelles sonorités, le chant gra
l'esprit. Devant cette grande nouveauté, éblouissante,
sentaient de nouveau petits enfants, d'une jeunesse

velée, plus vibrante, sensible à la jeunesse éternelle qui est au cœur de l'amour, même de l'amour qui s'ignore. La grande clarté du mot Dieu inondait leurs propos, et c'était chose toute naturelle puisque c'était Marie-Claire qui le prononçait.

Ils s'approchaient lentement. Ils ne savaient pas qu'ils étaient entrés dans une étape nouvelle de leur vie. Une marée nouvelle les entraînait vers la pleine mer, à deux. Un pacte les liait, secret, auquel ils faisaient allusion de temps à autre avec un petit air entendu...

D E U X I E M E P A R T I E

CHAPITRE PREMIER

LE PASSE N'EST JAMAIS LE PASSE QU'AUTANT QU'ON VEUT BIEN L'OUBLIER

Maitre Chabanut se disposait à mettre les volets aux fenêtres de sa boutique. Il ne laissait jamais ce soin à Antoine, son commis, qu'il savait écervelé et distrait. Les rues de Calais n'étaient pas sûres, la nuit tombée. Etroite et tortueuse, la rue des Poissonniers était un véritable coupe-gorge, et il fallait à un marchand de drap, étoffes et dentelles, un réel courage pour établir son comptoir et son étal en ce lieu. Mais le courage incontestable de Maître Chabanut se doublait d'une prudence à toute épreuve. Nul ne se fût risqué à mettre à sac sa boutique. Outre qu'on le savait homme à se défendre, on n'ignorait pas qu'il était l'ami des hommes de tout ce quartier de pêcheurs, et qu'à son appel tout le secours désirable serait à l'instant à sa porte.

Ce digne marchand était installé dans le pays depuis une trentaine d'années. On ignorait d'où il venait, mais cela n'avait aucune importance pour le petit peuple de la vieille ville. Dans un port de mer, il y a des gens d'un peu partout. Tout étranger y est plus ou moins chez lui, sauf, il va sans dire, l'Anglais et le Hollandais, l'Anglais surtout.

C'était un homme fort paisible que le drapier et telle était également Dame Elisabeth dont on disait qu'il n'y avait point de fierté en elle, malgré sa belle vaisselle et ses meubles reluisants, et que toute femme de pêcheur en peine pouvait toujours espérer trouver auprès d'elle des conseils sages et un bout d'étoffe pour faire une chemise au dernier-né.

Le commerce n'était pas des plus florissants. Les drapiers ne choisissent d'ordinaire point des rues comme celles des Poissonniers pour y installer boutique. Mais il faut bien que les hommes de la mer, leurs femmes et leurs enfants se fassent eux aussi des habits. On ne peut aller nu, et les

marchands de la rue des Drapiers vendaient cher l'aune de drap.

Maître Chabanut, d'ailleurs, semblait avoir d'autres pensées en tête que de s'arrondir une fortune avec l'argent du pauvre peuple. Sa maison, certes, n'était pas une auberge, mais il n'avait pas caché à ses nombreux amis, dans le voisinage, qu'il n'avait pas de plus grand plaisir que de recevoir chez lui des amis venus de son lointain pays, au delà de Paris, et de leur offrir l'hospitalité. Sa maison était suffisamment vaste pour cela, bien qu'il n'y pût aller guère. Et certes, on voyait parfois se présenter à sa porte des hommes et des femmes qui montraient sur leur visage et leurs habits qu'ils n'étaient pas du pays et qu'au surplus ils venaient de loin.

Donc en ce soir humide de novembre, alors que déjà la lanterne suspendue au-dessus de la rue était allumée, et que la chaîne était tendue au travers de la chaussée, contre toute intrusion fâcheuse, Maître Chabanut fut soudain tiré de sa besogne routinière par un bruit rapide de pas sur les boîtes du pavé. Ce ne pouvait être un homme du quartier car les pêcheurs vont pieds nus. Il se retourna donc et essaya de percer du regard la demi-obscurité qui avait envahi le passage. Une haute silhouette noire attira bientôt son attention. L'homme semblait indécis sur la direction qu'il devait prendre, et se donnait beaucoup de peine pour découvrir au-dessus des portes une enseigne qui pût le guider.

Les deux hommes s'aperçurent l'un l'autre au même instant.

— Je cherche, fit l'inconnu, une boutique à l'enseigne *Drap d'Or*. Pouvez-vous me renseigner ?

— Vous y êtes, messire, et vous voyez devant vous celui qui y tient demeure.

— Ah ! Vous êtes...

— Maître Chabanut, pour vous servir.

— Peut-on causer ?

— Entrez, entrez, messire. Vous êtes le bienvenu.

Les deux hommes entrèrent dans la boutique et, après avoir solidement verrouillé la porte, le digne drapier conduisit son visiteur par une porte qui s'ouvrait sur le fond derrière les balles de drap. L'étranger fut alors tout étonné de se trouver dans une grande salle spacieuse, fort agréablement meublée. Dame Elisabeth souriante sous ses yeux gris lui fit une courbette gracieuse.

Le voyageur qui venait de pénétrer dans la maison. Maître Chabanut avait enlevé son chapeau de voyage et montrait au regard de ses hôtes un visage jeune qu'enroulaient de délicats cheveux bouclés. Une grande éner-

(1) Ancienne mesure de longueur équivalant à 1 m 188.

lisait sur ses traits, en même temps qu'une grande beauté. Le drapier et sa femme se regardèrent. Ils n'étaient pas accoutumés à rencontrer à Calais, dans leur quartier surtout, des hommes de cette distinction. Lentement, leur visiteur détachait les agrafes de son ample manteau de voyage.

— Je m'appelle, dit-il, Charles de Cassagnac, et je viens d'Anvers.

— de Cassagnac, de La Rochelle ?

— Oui.

— Mettez-vous à votre aise, messire, et dites-vous que vous êtes ici en parfaite sécurité.

— Je n'ai aucune crainte, maître Chabanut. On m'a assuré que vous étiez la providence de tous nos pauvres exilés qui passent par ici, et je vois que vous êtes installé en un endroit particulièrement favorable.

— Très favorable, messire. La maison est vaste bien que de dehors on ne le sache guère, et, ce que personne sans doute ne sait, la maison a deux autres issues dans des ruelles discrètes. Cela m'a été utile bien souvent, surtout quand la ville était étroitement surveillée. Que de fois nos amis ne sont-ils pas sortis habillés en pêcheurs, par une autre poterne alors qu'on surveillait l'entrée de la boutique avec grande diligence ! D'ailleurs, on a fouillé à plusieurs reprises la maison, et toujours en vain. N'ayez donc aucune crainte. Antoine, notre commis, est sûr ; quant à Mariette notre vieille servante, elle est aussi du pays. Considérez-vous en aussi grande sécurité que chez vous ! Ceci est votre maison pour autant que vous voudrez y demeurer.

— Je vous remercie, maître Chabanut. Lorsque mon père m'a fait ses adieux, quand je me suis mis en route, il y a deux jours, il ne m'a pas trompé en m'annonçant quelle sorte d'accueil je recevrais chez vous.

— Vous devez avoir une faim de loup, monsieur de Cassagnac, intervint Dame Elisabeth. Mettez-vous à table ; je vais donner mes ordres à Mariette pour votre chambre.

Le drapier avait aidé son hôte à se débarrasser de son lourd manteau, ainsi que de ses armes, car le jeune homme s'était muni de pistolets pour son voyage, les routes de Flandre étant peu sûres en ce moment, ainsi qu'il expliqua. Puis il s'installa près de lâtre où la bûche flambait gaiement.

— Vous devez vous demander, mon cher ami, fit le jeune homme, quel motif m'amène à Calais ?

— Si je puis vous rendre service, messire, j'en serais heureux. J'ai déjà essayé autrefois d'être utile à un membre de votre famille.

— Oui, mon oncle Pierre, le frère de mon père. C'est précisément à cause d'eux, de lui et de sa femme, que je suis ici. Vous savez certainement que nous les avons tout à fait perdus de vue ? Il y a dix-huit ans exactement.

— Je sais, je me souviens.

— Que sont-ils devenus ? Plus de nouvelles d'eux de qu'ils nous ont quittés à Amiens. Notre famille est allée en partie vers la Hollande, eux vers l'Angleterre où ma tante avait des amis. Et depuis, dix-huit ans de silence.

C'est bien vous, n'est-ce pas, qui leur avez procuré le bateau ? En tout cas, c'était leur intention de vous

— Ils ne m'ont pas vu, ils m'ont envoyé un messenger domestique je pense.

— C'est cela.

— Et j'ai arrangé un rendez-vous, à la falaise d'Audouville, entre votre oncle et un pêcheur que j'emploie souvent, un certain Merlu, de Wissant.

— Et alors ? Ont-ils réussi à embarquer ? Ont-ils allé en Angleterre ? Nous ne savons rien. Il nous semble incroyable qu'ils n'aient jamais donné de leurs nouvelles.

— Ne dites rien. Savez-vous quelque chose ? Une occasion le temps attendue s'est enfin présentée de faire le voyage en Calais. Mon père m'a envoyé. Je dois vous dire, pour que mon père est allé plusieurs fois en Angleterre et n'a rien épargné pour retrouver leurs traces. Nous craignons bien qu'ils n'aient tous trois trouvé la mort d'une façon ou de l'autre — ou l'emprisonnement — au moment d'embarquer.

— Ils étaient trois, dites-vous ?

— Oui ; ne saviez-vous pas qu'ils avaient avec eux un enfant de cinq mois ? Une petite Idelette.

— Je l'ignorais absolument.

— Et que savez-vous de plus que nous, maître Chabard ?

— Ce que je sais est ce que vous pressentiez, messire. Votre oncle et votre tante se sont embarqués, avec l'enfant, sans doute, puisque vous dites qu'il y avait un bébé. J'ai vu Merlu deux jours après. Il m'a dit : ils ont pris la mer, sans moi. C'était fou. La mer était impossible. Ce qui devait arriver est arrivé. Je le leur avais dit. La barque a été jetée à la côte un peu plus bas que le Gris-Nez, ainsi que les deux corps !

Voilà l'histoire toute simple, et terrible dans sa simplicité, monsieur de Cassagnac. Peut-être Dieu leur a-t-il épargné d'autres souffrances.

Le jeune homme demeura un long moment silencieux, absorbé dans ses pensées tristes. Il poussa un long soupir.

— Nous nous en doutions, assurément, dit-il enfin. Mais ce n'est pas sans une grande peine que j'en reçois la nouvelle officielle, vous comprenez.

— Assurément, mon ami, et je vous assure de notre sympathie. Il est des événements que nous n'arrivons pas à comprendre. Nous sommes tellement petits ! Mais ma

tout, notre foi reste en la bonté de Dieu, et en sa grâce qui nous sauve.

— Et l'enfant ?

— J'ignorais qu'il y eût un enfant, messire. Merlu ne m'a pas raconté qu'on ait trouvé un enfant dans la barque échouée.

— Il vit encore, ce Merlu ?

— Oui, je le vois encore parfois. Il ne navigue plus. Comme beaucoup des vieux de la côte, il finit ses jours en buvant tout le rhum et le whisky qu'il peut trouver, et en racontant aux jeunes les exploits d'autrefois. Je pense qu'il y en a quelques-uns de sinistres, à son actif. Je ne l'employais qu'à cause de sa grande expérience de marin et de son mépris du danger. Pour le reste, l'homme n'était guère recommandable.

— Est-ce qu'on peut le voir ?

— Sans doute. Je doute fort qu'il puisse vous en raconter plus que ce que je vous ai dit. En tout cas il pourra le confirmer.

— Et peut-être pourra-t-il aussi me conduire à l'endroit du naufrage ?

— Incontestablement. C'est je pense à une ou deux lieues de son village.

Je puis, demain, lui envoyer un messenger, à moins que vous ne préférerez y aller directement. Mais je pense qu'il faut éviter d'éveiller des soupçons. Les huguenots sont moins pourchassés qu'il y a quelques années, mais certaines ordonnances sont toujours en vigueur. Il est préférable de ne pas trop se risquer.

— Pourtant, maître Chabanut, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je voudrais sans tarder visiter ces lieux de tristesse. Je n'ai pas peur du danger, mon ami. Il ne peut y avoir de gens de police parmi ces paisibles populations de pêcheurs.

— Le pays ne manque pas de soldats. Nous sommes près des Anglais, et à Ambleteuse, à une demi-lieue d'Audreselles, où vous aurez à aller, il y a un fort, bâti sur la plage même, à l'embouchure de la rivière.

— Qu'à cela ne tienne, j'irai dès demain en ces endroits ! Si vraiment tout est fini, ce qui pour moi est incontestable, je repartirai aussitôt après, pour rendre compte à mon père de mon pèlerinage.

— Comme vous voudrez, mon cher ami. Dans ce cas, voici ce que nous allons faire. Comme les abords de Calais sont toujours peuplés de soldats, je vais vous confier à un pêcheur de mes amis qui va pêcher au large du Gris-Nez. Je le prierai d'aborder à Wissant où il vous laissera. Il vous aidera bien à trouver la bicoque de ce Merlu, et vous vous arrangerez avec lui pour le retour.

— Entendu, maître Chabanut, votre plan me semble veilleux. Je suis bien désolé de vous causer tout ce dégoût.

— Comme si vraiment il y avait du dérangement !

Charles de Cassagnac était de tempérament taciturne, ce qui lui donnait un certain air de hauteur dédaigneuse qui pourtant était absolument étranger à son caractère. Religieux, qu'il pratiquait avec un zèle austère bien qu'il n'avait que vingt-six ans — à cet âge, d'ordinaire, on s'occupe davantage des joies de ce monde que de celles de l'autre — celui de l'esprit — faisait de lui un homme vivant surtout avec ses pensées. Il semblait être toujours détaché de son milieu.

Dame Elisabeth et son mari mirent ses longs silences à cette soirée de son arrivée, sur le compte de la fatigue de son voyage et des mauvaises nouvelles qu'il avait reçues. Ils ne le retinrent-ils point ; dès que le repas fut fini, ils le conduisirent dans la chambre qui lui était réservée. Cette chambre, lui expliqua le drapier, est située de telle sorte que sa présence ne peut être soupçonnée d'un étranger venant dans la maison. Une autre porte donne sur un jardin sage secret, puis sur une ruelle obscure qui conduit au port.

— Mais vous n'aurez pas besoin de ce chemin d'événement cette nuit, fit-il en riant. Il a pourtant été bien utile à d'autres !

Le jeune homme répondit par un sourire, et bientôt il se trouva seul dans la chambre lambrissée de chêne et qui était véritablement, par son ameublement et ses dispositions, une chambre d'honneur. Sur la table se trouvait une Bible ; sur une étagère quelques autres livres.

Charles de Cassagnac était fils unique. Son père, riche négociant à La Rochelle, avait quitté la France pour un audacieux voyage à travers tout le pays, avec sa femme et son jeune garçon. Il s'était alors installé en Hollande à Amsterdam.

Le jeune homme avait fait de solides études et travaillait maintenant dans la maison de son père, dont il était le droit. Mais il était toujours enclin à l'étude et à la méditation, et bien que jamais il ne lui fût venu à l'esprit de consacrer au ministère pastoral, il avait lu les ouvrages des théologiens de Genève et de Strasbourg, et aussi les livres de Martin Luther.

Il était de grande piété, ce qui faisait la joie de sa

et le bonheur de bien des âmes avides de connaissance et qui volontiers venaient à lui pour trouver réconfort et encouragement spirituel.

Il portait dans sa vie la marque des souffrances de ses coreligionnaires de France. Il vibrait de toute son âme, en un écho douloureux, à la seule pensée des persécutions qui s'étaient pendant si longtemps déroulées en France contre les protestants et qui, maintenant encore, bien que tempérées dans une certaine mesure, causaient mille souffrances cachées, et lentement, détruisaient les racines de cette moisson qui devait être selon les apparences, si merveilleusement abondante et riche.

Ah, la grande pitié de l'Eglise de la Vérité ! Partout l'erreux triomphe, parce qu'elle a la force des armes pour la seconder. Toute la grande machine de la justice est à ses ordres, et l'immense superstition populaire savamment entretenue, est plus efficace encore pour étouffer la vérité. Dans les Flandres, ce fut la soldatesque de l'infâme duc d'Albe, enfin chassé ! Dans la France même, les dragons du roi très chrétien !

Mais le silencieux Charles de Cassagnac était, malgré les apparences, un homme ardent et bouillant. Il se tenait prêt pour l'élan prochain, pour l'essor qui ne pouvait manquer, disait-il, de surgir bientôt au sein des énergies aujourd'hui défaillantes, des épaves d'Eglises, des débris de troupes, pour rebâtir soudain l'Eglise de la vérité, celle de la Parole. Il faudrait pour ce temps-là des hommes ayant conservé intacte la flamme vivante de l'esprit. Il voulait être de ceux-là. Il était de ceux-là. Il était prêt. Sa vie était toute entière imprégnée de la Vérité, son esprit s'était façonné à la forge de l'Ecriture, au feu prophétique, dans l'embrasement de l'Evangile, et à la dure école de la persécution. Il s'était mis avec enthousiasme sous le joug du Christ, acceptant sa souveraineté à la fois écrasante et exaltante, tenant son corps durement en mains, mais trouvant en retour les joies fécondes de l'esprit qui, libre, actif, vigoureux dans la prière, connaissait quotidiennement la satisfaction profonde de savoir davantage et d'être plus fort dans le combat de la sainteté.

Ce soir-là, le jeune voyageur, bien qu'écrasé de fatigue, pria longuement, ayant dans la pensée, côte à côte avec le Christ crucifié, les martyrs de la foi au rang desquels il mettait l'oncle dont il se rappelait à peine les traits, et sa jeune tante. Il trouva dans la prière un apaisement béni qui lui procura, plus encore que le lit, pourtant soigneusement bassiné par Dame Elisabeth, un repos bienfaisant.

Le lendemain matin, Maître Chabanut annonça au jeune voyageur que la mer était bonne, bien que cette époque de l'année fût fertile en gros temps ; et que s'il était toujours disposé à poursuivre le projet ébauché la veille, un arrangement avait été fait par lui avec un pêcheur du voisinage qui le conduirait dès le matin à Wissant pour l'y reprendre le soir.

Cet arrangement convenait parfaitement au jeune homme qui se hâta de manger l'abondant repas préparé par l'aimable hôtesse, et fut vite aux ordres de Maître Chabanut qui se révélait certes l'ami le plus précieux, et de son pêcheur.

— Je vous attends pour ce soir, lui dit en souriant Dame Elisabeth. Et, bien que vous nous ayez avertis que sans doute vous repartiriez dès demain pour Anvers, j'espère que vous accepterez d'user plus longuement de notre hospitalité. Certes, Calais doit n'être qu'un village auprès du grand port des Pays-Bas. Mais nous trouvons du bonheur à y vivre.

— Et je sais pourquoi, répondit le jeune homme ému. Vous y vivez une vie de dévouement caché. Je conçois que vous devez être là la source du vrai bonheur et je vous envie.

— Ne dites pas cela, mon jeune ami. Nous avons tous notre rôle à tenir sur la terre, notre tâche particulière à remplir. Ici est notre place, la vôtre là où vous êtes. L'essentiel est que Dieu nous donne la force de faire ce que nous avons à faire, et d'être ce que nous avons à être.

Charles de Cassagnac ne répondit pas, mais il était profondément ému lorsqu'il s'inclina devant Dame Elisabeth et lui baisa la main. Ce à quoi celle-ci se récria, disant qu'elle n'était que simple vendeuse de drap et point digne de recevoir de tels hommages.

Ce en quoi elle se trompait. La seule noblesse qui est celle que confèrent la hauteur de l'âme et la puissance glorieuse de l'esprit.

Il fallut une heure au jeune huguenot et à ses compagnons pêcheurs pour atteindre la plage de Wissant qui s'étend entre le haut promontoire du Blanc-Nez et les éboulements sombres du Gris-Nez. Il aimait passionnément la mer qui était associée à ses premières impressions de fiancée, et qu'il avait connue toute sa vie, dans les Pays-Bas. Toutefois, il n'avait jamais connu de côtes que celles des sables, et qu'il fallait fortifier de digues, dans son pays d'adoption. Aussi contemplait-il avec une curiosité avide les falaises et les énormes éboulis de rochers que venait battre les vagues puissantes. Les pêcheurs complaisants dirent l'histoire de la côte, autant qu'ils la connaissaient, ce n'étaient que récits de désastres, de naufrages, de no-

ramenés à la terre et d'aubaines parfois inespérées dont se réjouissaient les gens de la côte, lorsqu'un naufrage leur livrait une épave à riche cargaison.

— Ce Gris-Nez est sinistre, se dit-il à plusieurs reprises, alors que les masses sombres se détachaient d'une brume qui pesait sur toute la mer.

Et il ne put se défendre de frissonner, à plusieurs reprises, en évoquant les nuits de tempêtes dans ce voisinage. Le vent d'ouest lui apportait le grondement sourd des lames se déchirant sur les brisants. Et tout naturellement, il associa dans ses pensées funèbres, les marins dont la vie est une lutte sans fin contre le vent, la mer, la faim, et ces fugitifs, chassés par l'intolérance, le préjugé, le mensonge et les haines, et qui avaient à se livrer à la miséricorde des flots pour échapper à la violence des hommes.

Eperdument, sa pensée montait au-devant du Christ des tempêtes, de celui qui dit aux vents : paix, et à la mer : tais-toi. Ah, pourrait-Il aussi amener la paix sur l'océan des passions humaines ! Permettre à l'Eglise de reprendre sa course vers l'horizon de gloire qui lui a été promis, enfin à l'abri des tempêtes et des désastres !

Ainsi songeait Charles de Cassagnac, mêlant insensiblement la prière au rêve. La barque approchait du bord. La voile fut baissée, et les rames menèrent le bateau assez près de la grève pour qu'il s'ensablât. Le patron, un solide gaillard qui avait le rire facile, sauta dans l'eau et pria le voyageur de lui monter sur le dos. Il était inutile qu'il se mouillât les bottes. Puis, il lui indiqua une petite maison de planches à l'aspect misérable, qui semblait à moitié ensevelie dans le sable de la dune.

— Tenez ! Vous trouverez là-bas Merlu, s'il n'a pas depuis hier rendu son âme au diable à qui il appartient. Et vous pourrez à votre aise parcourir le pays. Nous vous reprendrons ici ce soir, au même endroit, à marée haute.

Le jeune homme remercia ses compagnons, s'attarda un moment à regarder les évolutions de la barque qui avait vite regagné le large, puis lentement, se dirigea vers la mesure de Merlu.

Il devinait, à l'avance, le récit qui devait lui être fait. Mais peu lui importait, après tout, le récit. Il désirait pouvoir raconter qu'il avait vu les témoins du drame, ou tout au moins ceux qui, les derniers, avaient parlé aux malheureux disparus.

CHAPITRE II

IL N'EST NŒUDS DÉFAITS QUI TOT OU TARD NE SE RENOUENT.

Lorsque Charles de Cassagnac courba sa haute tête pour pénétrer dans la bicoque de Merlu, il eut la sensation de descendre brusquement dans une zone inférieure de la vie. L'intérieur de l'unique chambre était un amoncellement de guenilles sales, de bouts de cordage, de lambeaux de filets, d'ustensiles de cuisine, et d'un tas d'objets hétéroclites planés au cours d'une longue vie de pêcheur. Là-dessus planait une indéfinissable odeur de marée, de rhum et de tabac. Près de l'unique fenêtre, affalé sur la table enroulée d'une gourde et d'un gobelet, le visiteur découvrit Merlu et sa figure sale et hirsute.

L'homme le salua d'un grognement.

— Vous êtes bien celui qu'on appelle Merlu ?

— Oui-da. Qu'est-ce qu'il vous faut ?

L'homme était bourru, l'accueil assez fâcheux, et l'odeur était telle que le jeune homme eut peur de défaillir.

— Venez dehors, j'ai à vous parler, dit-il à Merlu.

Et il sortit précipitamment.

Au bruit que fit l'homme en se remuant, Charles de Cassagnac qu'il le suivait. Il l'attendit dehors, enfin délivré de la fœtode odeur qui l'avait chassé du taudis du vieux. La calotte qu'il avait sous les yeux était aussi misérable qu'on ne peut l'imaginer. Faite de planches, vraisemblablement de bois pris aux épaves, elle craquait au moindre souffle de vent. Dans une sorte de soupenette adossée à la bicoque, de vieux filets achevaient de pourrir.

Le jeune homme regarda un long moment le vieillard appuyé au montant de la porte et qui le regardait en tirant sur sa pipe, les mains perdues dans les poches de son pantalon de grosse toile.

— Je viens, dit-il enfin, de la part de maître Chabanut, marchand drapier à Calais. Vous vous souvenez de lui certainement, bien que, si je ne me trompe, vous n'avez plus eu affaire avec lui depuis quelques années.

L'homme acquiesça, tout en continuant à tirer sur sa pipe.

— Vous souvenez-vous, continua le jeune homme, qu'il y a dix-huit ans à pareille époque, vous avez fait affaire avec un homme et sa femme, par l'intermédiaire de M. Chabanut, pour les conduire dans votre barque en Arctique ?



Le visiteur découvre Merlu, et sa figure sale et hirsute.

— J'en ai traversé quelques-uns, fit Merlu de sa voix nante. Desquels que vous parlez ?

— De ceux qui sont partis sans vous, dans votre barque et qui ont été jetés à la côte la même nuit, et retrouvés noyés.

— Ah, bon ! Je me souviens. Deux fous qui, s'ils m'avaient écouté, seraient sans doute encore en vie.

— Peut-être. Sans doute mon oncle avait-il des raisons particulières pour partir malgré tout.

— Il n'y a pas de raisons particulières qui comptent contre la mer.

— Ainsi que je vous l'ai dit, je suis le neveu de ces deux noyés. Je viens vous demander un service. D'abord, de me raconter ce que vous savez. Ensuite de me conduire à l'endroit où a eu lieu le désastre. Puis aussi de me dire si vous pensez que c'est inutile de vous le demander, mais enfin je le fais quand même — si vous savez ce qu'est devenu l'enfant qu'ils avaient avec eux.

— Il y avait un enfant ?

— Oui. Et il devait y avoir aussi quelque bagage. Tout a-t-il été perdu ?

— Ecoutez, je vais vous dire tout ce que je sais, et ce n'est pas grand'chose. C'est Mauprat, le forgeron d'Audresseville qui a trouvé les deux corps et aussi la barque. C'est tout ce que je sais. On ne s'entend pas entre nous, ceux de l'arrière-pensée et ceux d'ici. Nous, on est pour Calais, eux sont pour Boulogne. C'est rapport à la pêche.

— Vous ne savez pas ce que ce Mauprat a recueilli de l'épave ?

— Pas grand'chose du bateau, bien sûr. Il était prêt à brûler pour le feu. Pour le reste, j'sais rien. J'ai pas été du côté-là pendant quatre ou cinq ans après cette affaire. Vous pensez bien que je n'ai pas été interroger Mauprat. Pourquoi que ça m'intéressait ! Il y avait longtemps, pour dire vrai, que j'avais oublié l'histoire. J'avais racheté une autre barque.

— Vous n'étiez pas resté sur la falaise pendant cette nuit ?

— Pour quoi faire ? Il ne faisait pas chaud, vous pouvez être sûr.

— Ce forgeron vit toujours ?

— Oui. Il ne vient pas souvent par ici. Mais je connais sa fille. Il a un fils aussi qui travaille avec lui. Ils sont connus sur la côte. De rudes travailleurs. Mais on ne s'entend pas, Mauprat et moi. C'est vieux c't'histoire. C'est tout ce qu'on portait qu'on voulait épouser la même fille.

— Ah, c'est lui qui l'a épousée ?

— Non. Elle en a pris un autre. Mais on ne s'est pas raccommodé pour cela. On ne se parle pas.

— Je voudrais bien pourtant que vous me conduisiez chez lui.

— Moi ? Je vous montrerai la maison si vous voulez, mais je n'irai pas plus loin.

— Bon. J'irai seul. En tout cas, vous venez avec moi maintenant. Je veux me rendre à l'endroit du naufrage.

— J'veux bien, si ça vous amuse, du moment que vous me payez un flacon de rhum !

Charles eut un mouvement de dégoût. Il promit un écu et déclara au vieux qu'il désirait partir tout de suite. Merlu donna son assentiment d'autant plus volontiers que la proposition devait lui rapporter quelque chose.

Les deux hommes partirent. Ils escaladèrent les dunes, puis atteignirent la falaise du Gris-Nez. Arrivés là, ils cheminèrent au long de sa bordure sinueuse.

Le jeune homme était silencieux, suivant son habitude. Merlu était loquace. Sa mémoire était fidèle, et il semblait que pour lui chaque anfractuosité dans la falaise et chaque roc, eussent une histoire. Ici une barque s'était brisée dix ans auparavant, un peu plus loin un voilier anglais, peu de temps après. Au dernier « cran » avait eu lieu un drame particulièrement atroce. Par une nuit de tempête, un bateau avait été attiré à la côte par des pilleurs d'épaves venus nul ne savait d'où.

— Et comment cela fut-il possible ?

— Le bateau était en difficulté. C'était une goëlette. Elle cherchait visiblement une plage où elle pût s'échouer, faute de port. Alors ces bandits, il faut bien dire le mot, avaient allumé des feux sur les rochers et agité des torches et des lanternes. Les autres, assurés qu'on voulait leur venir en aide, avaient mis le cap droit sur les rochers, pour s'y écraser, naturellement.

— Mais c'est horrible ce que vous racontez-là, fit le jeune homme en frissonnant. Et comment est-ce possible que des êtres humains... Et d'où venaient ces bandits de pilleurs d'épaves ?

— Ah, on ne sait pas, du côté de Boulogne, sans doute.

Instinctivement Charles s'écarta du vieux pêcheur. Il avait le pressentiment que les naufrageurs devaient être tout simplement des hommes de cette côte, et que lui, Merlu, devait en être. Décidément, il ressentait pour son compagnon une répulsion de plus en plus vive.

Mais ils étaient arrivés au terme de leur course. Il avait fallu une heure à peine aux deux hommes pour atteindre le promontoire au pied duquel la barque des deux fugitifs s'était écrasée en cette nuit terrible que Charles de Cassagnac essayait de se représenter.

Comme la marée était basse, d'énormes rochers étaient à découvert. Leur amoncellement formait une sorte de poin-

te tournée vers la mer. A l'extrémité se distinguaient vestiges d'une épave.

— C'est un Hollandais, fit Merlu laconiquement. Ça a de deux ans déjà. Aucun homme n'a été sauvé.

— Ce n'était pas un coup de vos pilleurs d'épaves ?
Merlu haussa les épaules.

— Ça s'est produit en pleine heure de midi, mais par un brouillard du diable.

Et maintenant, si vous voulez des renseignements en ce qui concerne de ce que je vous ai dit, allez interroger Mauprat. Je vous dirai bien qu'on peut voir d'ici sa maison. Vous voyez cette falaise qui avance à une demi-lieue d'ici, vers le sud ? Le jour est clair. On aperçoit quelques maisons. Vous remarquez celle qui est peinte en blanc ? C'est là.

Et maintenant, vous connaissez le chemin : je ne vais plus loin !

Le vieux pêcheur reçut avec un grognement la pièce d'argent que lui donna son compagnon, et bientôt celui-ci se trouva seul avec ses pensées, face à face avec l'immensité devant la mer lourde de mystères et dont le grondement incessant l'émouvait étrangement, en cette heure de silence venant.

Charles, avons-nous dit, avait grand amour pour la mer. Dès son enfance il avait pris l'habitude de longues heures contemplatives devant les horizons vides de tout sauf lumière vivante et du grand halètement qui ne cesse jamais. Alors, des dialogues mystérieux se déroulaient entre l'océan et son âme, autre immensité. Solitaire en ce moment par les rocs du *Cran-aux-Œufs*, il retombait naturellement dans la vieille habitude. Tout le reste était oublié. Il était pris dans le rythme éternel et sa pensée se dilatait, portée par les essors mystérieux de l'esprit.

Ainsi se passèrent deux longues heures d'oubli et de paix. Après quoi il eut faim.

Dame Elisabeth avait songé à cette triste nécessité, laquelle sont soumises même les natures les moins matérielles. Les grandes poches du manteau de Charles étaient bourrées de pain et de viande froide. Il se hâta de faire honneur aux victuailles de son hôtesse. Le vent de midi l'avait creusé ; le soleil de midi, chaud bien qu'il fût en novembre, mettait de sa gaîté dans ce repas solitaire.

Il avait fini son repas, et se disposait à se lever pour aller mettre enfin en route pour Audresselles quand il entendit soudain un bruit de pas sur les galets, en même temps qu'une voix fraîche soulignée d'un éclat de rire, le fit se retourner et sauter.

— Eh bien, mon oncle, on rêve aux mouettes ?

Il se leva précipitamment et se retourna. Sa surprise fut extrême de se trouver en présence d'une jeune fille de grande beauté, une fille de pêcheur apparemment, car elle en portait l'habit et avait les pieds nus sur les galets. Comme les femmes de la côte aussi, elle portait sur le dos, à l'aide d'une corde emprisonnant les épaules, un panier d'osier, vide selon toute apparence.

S'il fut surpris, il sembla bien que la jeune fille le fut davantage, de se trouver soudain en présence d'un étranger, de découvrir en lui un jeune homme, lorsqu'il enleva son chapeau pour lui faire la plus courtoise révérence. Marie-Claire se sentit rougir de confusion et de dépit.

— Je vous demande pardon, dit-elle, je vous ai pris pour mon oncle. Oui, ajouta-t-elle en riant, car elle avait retrouvé son sang-froid et sa gaieté naturelle, mon oncle *l'Hollandais* qui demeure là-haut !

Elle désigna de la main le sommet de la falaise qui se dressait derrière eux, en muraille abrupte.

— Ah, vous avez un oncle hollandais ?

— C'est-à-dire, pour vous expliquer, qu'il n'est pas mon oncle et qu'il n'est pas Hollandais non plus ; c'est Maître Taillebos.

Le visage du jeune homme revêtit un tel air d'ahurissement qu'elle éclata de rire. Il ne put faire autrement que de rire à son tour. Rien n'est plus contagieux que la jeunesse et la gaieté.

— Je crois que vous n'avez pas très bien compris, messire. Maître Taillebos est un ami très cher, un vieux coureur de la mer, ancien médecin dans la marine royale. On l'appelle *l'Hollandais* parce qu'il a vécu longtemps en Hollande, ayant été fait prisonnier dans un combat sur mer, du côté des Indes.

— A ce compte-là, je pourrais, moi aussi, m'appeler Hollandais, car bien que Français j'ai vécu presque toute ma vie en Hollande.

Elle le regarda un long moment, frémissante de curiosité. — Est-ce que, messire, dit-elle enfin, vous seriez un de ces Français chassés de ce pays parce qu'ils sont huguenots ?

Charles de Cassagnac demeura un long moment sans répondre, prodigieusement surpris, interloqué même qu'une fille de pêcheur, probablement ignorante comme elles le sont toutes, fût au courant du triste destin des huguenots de France. Ce pays de la côte, il le savait, était profondément catholique. Il est vrai que parfois des fugitifs, comme son propre oncle et sa tante, avaient dû faire une apparition rapide dans ces hameaux pratiquement séparés du reste du monde, puisqu'ils appartenaient à la mer.

— Oui, dit-il enfin, je suis un de ces huguenots qui ont dû quitter le pays pour leur foi.

Une violente émotion avait saisi Marie-Claire et battre son cœur à coups précipités. Ainsi, devant tenait un homme de sa race, de cette grande famille l'esprit à laquelle elle se sentait liée par d'indétroussables liens, vers laquelle une puissante et mystérieuse contrainte la poussait, bénie et douloureuse à la fois, impatient et cruelle.

Une joie immense la remplissait maintenant. Elle en savait davantage sur ce royaume lointain de foi et de piété sur lequel Maître Taillebos, elle le sentait, lui avait volontairement donné peu de lumière, peu soucieux de doute de déraciner entièrement la jeune fille de son monde. A moins qu'en réalité il n'eût lui-même que fort peu de connaissances sur ce sujet, ce qui étonnait fort Marie-Claire qui croyait en la science illimitée de son vieil ami.

Quel mystérieux hasard avait amené vers elle cet étranger à la figure grave ? Hasard ? Dieu, plutôt, qui intervient étrangement dans la trame de nos existences.

— Alors, dit-elle, en réponse à la déclaration du huguenot et après un long silence, si vous êtes ce que vous dites, connaissez ceci ?

D'un geste prompt, elle s'était penchée sur son paquet et en avait retiré le petit sac blanc dont elle enveloppait le Livre chaque fois qu'elle sortait. Elle en sortit sa Bible et la présenta à son interlocuteur.

— Une Bible ! s'écria celui-ci, au comble de l'étonnement. Madame, êtes-vous donc protestante ?

— Oh, répondit-elle en souriant, je ne sais. Je lis dans ce livre tous les jours que Dieu me donne, depuis que Maître Taillebos m'a appris à lire. Il n'y a pas bien longtemps cela, fit-elle en s'animant. Je ne lis encore que lentement en épelant. Mais j'ai déjà lu toute la Genèse, et un peu de Matthieu.

Ses grands yeux brillaient d'une joie grave.

— Comme c'est beau !

Mais mon église est là-bas, derrière ce pan de mur dont le nez nous cache la moitié du village. L'abbé Boudin est notre curé. Mais il ne sait pas encore que je lis la Bible. Un jour je le lui dirai ; bientôt, car il ne faut pas vivre dans l'hypocrisie, n'est-ce pas, messire ? Et Maître Taillebos, mon frère, lit avec moi également. C'est Maître Taillebos qui lui apprend aussi.

La jeune fille parlait avec un enthousiasme pétillant tellement spontané et frais, que Charles s'en trouvait ému. Son cœur faisait écho à cette joie si sincère. La Bible, c'était son livre, à lui. Il ne pouvait vivre sans elle. Il l'avait lue et relue, inlassablement. Et voici qu'une jeune fille venait d'entrer en contact avec le livre divin, et déjà son ravissement, bien que n'ayant pourtant bu que que

gorgées du fleuve d'eau vive dont les flots viennent de la source cachée qui est en Dieu ! Il partageait cet enthousiasme d'enfant. De sa voix profonde que parfois une émotion puissante rendait plus grave encore, il se mit à lui parler des joies qu'étaient les siennes depuis longtemps déjà, et qui se renouvelaient chaque jour plus profondes, incessamment renouvelées, toujours les mêmes et pourtant toujours neuves, des joies dispensées par Dieu lui-même, prodigalement !

Si par hasard Maître Taillebos s'était aventuré jusqu'au bord de la falaise, impatient de ne point voir arriver sa chère nièce à l'heure habituelle, il eût été fort étonné de la voir assise sur un rocher à côté d'un étranger, et causant avec lui en grande animation. Et si, poussant la curiosité à l'extrême, il avait tendu l'oreille pour surprendre les propos des deux jeunes gens, il se fût rendu compte que ce n'était point de ces propos qui s'échangent d'ordinaire entre jeunes gens de leur âge, car il s'agissait de la gloire de Dieu et de la Rédemption, du mystère de la grâce divine par laquelle nos âmes sont sauvées de la perdition méritée.

— Dès que l'homme commence à lire dans l'Écriture sainte, disait Charles de Cassagnac à sa compagne, c'en est fait de lui. Peut-être avait-il cru prendre un livre dans sa bibliothèque : mais c'est le livre qui se saisit de lui, qui le tient prisonnier, qui le domine, le contraint, le conquiert.

— Je sais ! c'est comme une forte marée, les plus fortes de nos marées. Celui qui se laisse surprendre par les vagues puissantes est jeté à plat sur le sable. Il ne peut plus se relever, quoi qu'il fasse. Puis bientôt, il se croit délivré de la puissance qui l'a plaqué au fond. Mais déjà il est entraîné par le courant. Il n'a plus pied. S'il n'est pas fort nageur il est perdu. Nombreux sont ceux qui sont emportés vers le large et qui ne reviennent jamais !

Oh ! moi je sens que déjà j'appartiens à l'Océan qui est là entre ces deux couvertures de cuir, et que Dieu m'emporte. Que de choses j'ignorais, moi qui étais la meilleure élève de notre curé !

— Et ce sera toujours ainsi ! Et nos anciens qui ont vécu toute leur vie durant avec la Bible, nos vieux et nos vieilles à cheveux blancs, qui ont souffert pour leur amour de la Bible, qui tous les jours lisent et méditent dans le Saint Livre, nous disent qu'au seuil même de la mort, après une longue vie d'étude, ils sont encore comme des petits enfants qui apprennent chaque jour quelque chose de nouveau.

Tel est Dieu, merveilleux nourricier de l'âme !

— Oh, comme je voudrais connaître de ces vieillards qui ont toujours vécu avec la Parole ! Moi, je fais mes premiers pas dans la Vérité presque toute seule. Il y a bien des choses que je ne comprends pas, que je comprends mal.

— Je me mets à votre place. Je voudrais que ma mère non moi-même, fût assise auprès de vous. C'est elle qui est guidé dans la foi. Si vous la voyiez, ses cheveux tout blancs sous le bonnet de dentelle noire, dans son fauteuil, la Bible ouverte sur ses genoux ! Il fait bon de s'asseoir sur ses pieds, de l'écouter lire, de l'écouter expliquer et prier.

— Je n'ai pas connu cela, dit Marie-Claire pensivement. J'aurais sans doute connu si...

Mais elle n'acheva pas sa phrase, et demeura quelques instants les yeux perdus dans le lointain des vains regrets.

— Et si vous connaissiez mon père ! A le voir, on le croirait froid, rude, sévère, rigide et abrupt comme les pilier de cette falaise. Mais qui le connaît de près sait toute la richesse de son cœur, l'inflexible droiture de sa conscience, l'élévation de son esprit ! Lui aussi est un fils de la Parole. Et je n'ai qu'une ambition : devenir comme lui.

— Cela, non plus, je ne l'ai pas connu, interrompit Marie-Claire.

— Oui, Dieu m'a béni particulièrement, reprit le jeune homme avec enthousiasme, ignorant quelle intense nos paroles éveillaient dans le cœur de la jeune fille. Il m'a donné un père et une mère qui m'ont appris à lire dans la Bible. Le Livre et en ont fait mon pain quotidien. C'est au culte de la famille que j'ai appris à prier et que j'ai pris l'habitude de consacrer à Dieu une partie de ma journée. Aucun jour ne commence à la maison sans que tous, les domestiques compris, nous ne nous réunissions dans la grande salle pour entendre mon père nous lire la loi de Dieu et quelques paroles de Jésus-Christ ; et jamais nous n'allons nous coucher sans encore nous réunir pour nous agenouiller ensemble devant Dieu. Ainsi s'encadre notre journée de travail par la lecture de la Parole et la prière. Et il n'est aucun de nous qui ne sente ainsi Dieu participer à son existence, infailliblement, apportant par sa présence et le secours de sa grâce invisible, la force nécessaire pour la tâche la plus dure. C'est dans ce foyer dont la Bible est le centre — comme chez moi.

— Je comprends cela. Hélas, je n'ai pas connu cela, dit Marie-Claire plus, moi.

— Mais vous avez la Bible pourtant, et bientôt vous en connaîtrez mieux. Ces joies et ces victoires profondes de l'âme sur le doute, sur les incertitudes et les ignorances, vous les connaîtrez aussi, en abondance.

Ah, que je voudrais aussi que vous puissiez assister à nos cultes. Plus d'images, plus d'inventions humaines, rien de ce qui s'interpose entre l'âme et Dieu, plus de prières qui attire sur lui les regards qui ne sont dûs qu'au Seigneur, ni la Vierge qui reçoit le culte dû à Dieu seul.

Mais, uniquement, la Parole, dans sa simplicité, dans

nudité, dans sa puissance issue directement de Dieu, absolue, rigoureuse, totale. La gloire de Dieu seule importe, non point celle de l'Eglise ou du prêtre ! La gloire seule de Dieu ! et que l'homme disparaisse !

Vous ne pouvez pas savoir ce que l'âme reçoit de ces cultes en esprit et en vérité, où elle s'annihile devant Dieu seul et son fils bien-aimé que nous présente la Parole. Nos ministres sont formés dans l'étude de l'Ecriture et la prière, et j'ai souvent entendu notre pasteur nous dire avec quelle terreur il montait chaque dimanche dans la chaire de vérité, pour nous interpréter la Parole reçue d'En Haut ! Terreur de faillir dans sa mission et d'être insuffisant ! J'ai senti dans nos temples passer le souffle de l'Esprit qui laisse l'âme écrasée et grandie, épuisée et en même temps haussée et vêtue de puissance.

— Cela non plus, je ne l'ai pas connu, dit Marie-Claire tout bas, lorsque son compagnon se fut un instant arrêté.

— Je vous demande pardon de vous faire de la peine, répondit le jeune homme subitement frappé par le ton de tristesse qu'il découvrait dans les mots prononcés par la jeune fille, et par le long regard d'envie qu'il discernait dans ses yeux. Je sais que vous n'avez pas connu cela. Ma prière est que vous entriez un jour dans ce monde de l'esprit qu'est celui auquel nous participons grâce à la Parole de Dieu, à la vérité retrouvée et aussi sans doute, à la persécution sanglante qui nous a appris à nous détacher des choses de la terre. Elle nous a unis et nous a forcés à prendre conscience de notre race ! Car nous sommes une race, une race à part, une race élue, marquée du sceau de Dieu pour faire régner la vérité sur la terre. Qui lui appartient ne peut s'en retirer : Dieu le poursuivra. Nul ne peut échapper à son destin voulu de Dieu. Nous avons été désignés dans sa pensée éternelle pour être témoins de sa Parole : nous ne pouvons être autre chose. A lui seul la gloire !

Un jour, la vérité prévaudra. Christ règnera. Heureux ceux qui auront lutté dans l'obscurité pour sa gloire. Nous sommes son Eglise sous la Croix, sa race choisie, environnée d'ennemis, mais qui ne peut périr pourtant, parce qu'elle est voulue de Dieu !

Marie-Claire était profondément bouleversée en écoutant son compagnon. Son cœur battait éperdument, à l'unisson de cet enthousiasme grave. Elle était aussi de cette race, bien qu'elle n'en fit pas l'aveu. Et elle n'en disait rien, parce qu'elle se sentait ignorante. Un jour, quand elle saurait tout ce qu'il fallait qu'elle sût, elle proclamerait partout ce qu'elle était ! En attendant, elle se faisait toute petite : elle apprenait. Elle posait des questions, il répondait. Son étonnement allait sans cesse grandissant à voir cette fille de l'Eglise romaine, l'âme si merveilleusement éveillée aux

choses de la Vérité, au cœur si bien disposé aux exigences de la vie intérieure. Chacune de ses paroles, il le sentait pénétrer dans ce sol, tout prêt pour les semences de l'avenir. Aussi parlait-il sans se lasser, avec éloquence, avec passion. Son visage, frémissant de fougue juvénile et d'ardeur combattive, la subjuguait.

Ainsi passèrent les heures dans une sorte d'enchantement. Marie-Claire chantait de joie, intérieurement. Depuis longtemps, elle attendait cette heure d'essor et, elle le sentait, de délivrance. Elle avançait vers le large, et le vent qui la poussait, elle n'en doutait pas, était un souffle de Dieu.

CHAPITRE III

QUELQUES AUTRES AMARRES CASSENT

— Hé, la Marie-Claire, tu n'entends pas le père qui te hèle ?

Les deux jeunes gens sursautèrent. Derrière eux arrivait Mathilde, une jeune femme d'Audresselles qui, son pied sur l'échine, se disposait à gravir la falaise pour se rendre à Audinghen.

Marie-Claire se leva précipitamment. Non, elle ne pouvait pas entendre la voix de son père, c'était trop lointain. Mais Mathilde lui dit que depuis une bonne heure son père était sur le seuil de sa porte, à regarder de loin sa fille. Le châtea rouge était visible à au moins une lieue de distance. Il s'impatientait, parce que le soir tombait ! C'était ce qu'elle avait promis à son père de rentrer plus tôt ce soir-là. Elle remercia Mathilde et se disposa à rentrer.

Charles de Cassagnac s'était levé lui aussi et se tenait à l'écart. C'est avec grande surprise qu'il s'était rendu compte que les heures s'étaient écoulées si vite. Le soir tombait rapidement, la mer montait. Comment pouvait-il encore aller à Audresselles sa promenade projetée, pour se rencontrer avec Mauprat le forgeron, quand il lui fallait être au rendez-vous de ses amis pêcheurs, sur la plage de Wissant, à la pointe haute ? Le soir tombait. Le ciel couvert de lourds nuages faisait le jour plus court encore. Il lui fallait se hâter de retourner. Il reviendrait le lendemain.

Marie-Claire lui tendit la main.

— Messire, je vous remercie pour tout ce que vous m'avez dit. Certainement, j'ignorais beaucoup de tout cela ! Je vais repasser tout dans mon esprit, et Dieu m'aidera pour le reste ! Qui sait, d'ailleurs, si je ne vous rencontrerai encore ! Vous êtes un savant dans toutes ces choses.

ajouta-t-elle avec pétulance. Je vous entendrais encore à longueur de journée !

— Je ne sais si nous nous reverrons, répondit Charles. Mais je vous assure, Madame, que j'ai rarement passé d'heures aussi agréables que celles-ci, en votre compagnie.

Et maintenant, je dois me hâter de retourner à Wissant si je ne veux pas manquer ma barque à marée haute. Je ne serais pas étonné que les pêcheurs qui doivent m'emmener soient déjà au rendez-vous.

— Vous allez à Wissant ? Par la falaise ? M'est avis que vous devriez prendre un autre chemin. La nuit sera vite tombée et le sentier de la falaise est traître. Vous vous rompriez le cou et les membres si vous tombiez sur les rochers.

Montez plutôt ici, messire. Vous allez vous trouver immédiatement dans le petit hameau d'Audinghen. Vous continuerez tout droit devant vous, ce qui vous mènera sur la route du Gris-Nez. Mais vous n'irez pas jusqu'au bout. Un autre chemin que vous trouvez un peu plus loin sur votre droite vous conduira directement sur Tardinghen, un autre hameau, et aussitôt après vous serez à Wissant.

Adieu, messire, et que Dieu vous tienne en sa garde !

Elle lui fit une gracieuse révérence et se mit en route d'un pas décidé vers Audresselles.

Le jeune huguenot demeura un long moment immobile, la tête découverte, regardant s'éloigner parmi les rochers le châte rouge de Marie-Claire. Il était interdit encore de cette étrange aventure, et demeurait sous le charme de la rencontre.

Il se trouva gêné en se retournant, de voir que Mathilde, la femme du pêcheur, le regardait avec curiosité. Il se secoua et se mit résolument en route. Il eut vite fait d'escalader la falaise par le petit sentier abrupt. Déjà les quelques maisons d'Audinghen étaient devant lui.

Marie-Claire fut accueillie dans la forge par son père et Michel qui lui posèrent en même temps la même question : « Avec qui donc te trouvais-tu sur la plage ? »

Elle se mit à rire.

— Vous m'avez donc vue, indiscrets ?

— Et cette longue vue ? fit Mauprat bourru.

— Oh le méchant père, répondit-elle en le menaçant du doigt. Pour sa peine il n'aura pas de baiser ! D'ailleurs, il a aussi trop de noir sur la figure.

Devinez qui c'était ? Mais vous ne le devinerez jamais. C'est trop merveilleux. Que je suis heureuse. Un huguenot, papa Louis. Un vrai huguenot !

Mauprat tressaillit violemment, comme s'il avait reçu

un coup droit sur le visage. Il demeura un moment regardant sa fille, sans mot dire. Puis il se courba devant elle et reprit son travail.

Ce fut Michel qui interrogea Marie-Claire.

— Et que faisait-il là, c't'huguenot ? C'est pas un pé tout de même, et ce n'est pas encore le mois où des gens de la ville viennent jeter un coup d'œil sur nos falaises vagues. Qu'est-ce qu'il vient espionner ?

— Oh, Michel, comme tu es vilain ! C'est un homme de ta famille.

— De ta famille ?

Mauprat avait jeté ce cri ; sa voix était rauque et son visage hagard.

— Mon père, qu'avez-vous donc ? Nous sommes tous de la même famille, nous huguenots, tous de la même race, même foi, si ce n'est pas du même sang. Mais qu'importe le sang ? Il me l'a dit tout à l'heure : tous les huguenots sont des frères ! Rien ne peut les séparer les uns des autres, puisqu'une même foi les associe. Et seule la foi compte.

— Mais d'où vient-il, cet homme-là ? Tu sais son nom ? Qu'est-ce qu'il vient faire ?

— Que de questions ! Mais je ne sais rien, moi ! Je ne sais que qu'il est de Hollande, mais il vient de Calais où il doit avoir des amis. Il m'a parlé de son Eglise, de son père, de sa mère. Je lui ai montré ma Bible, et c'est surtout de ce livre que nous avons causé. Car la Bible, c'est toute notre religion.

— Votre religion ?

— Oui, à nous, huguenots.

— Mais, Marie-Claire, n'es-tu pas comme nous ? Et M. Bocquillon n'est-il pas notre curé, et est-ce que nous n'allons pas à la messe, avec toi ?

— Si, Michel. Et pourtant, je me sens d'un autre pays, de celui-ci, plus vaste, plus éclairé. Ici, je me trouve mal à l'aise, tant de plus en plus à l'étroit. Je ne sais pas comment expliquer cela. Il faut que j'y réfléchisse.

Les deux hommes se regardèrent un instant sans rien dire, tandis que Marie-Claire disparaissait par la porte en bas.

Mauprat ne dit rien, mais il était fortement troublé. Il ne comprenait pas Marie-Claire, ou plutôt un sûr instinct lui avait averti qu'une nouvelle épreuve était proche qui lui donnerait plus encore la jeune fille de leur monde de rêves et de formules simples. En rafale, sa vieille angoisse s'était rentrée dans son âme, et il ne se donnait pas la peine de la cacher. D'un geste brusque il jeta son marteau dans un coin de la forge et s'assit sur un banc, les coudes aux genoux. Michel qui était au soufflet s'arrêta aussi ; et comme il ne bougeait pas, il alla s'asseoir sur l'enclume.

Un long moment, il regarda son père, puis, songeur,

Marie-Claire, il se mit à sourire. En un instant, les trois derniers mois se déroulèrent devant son esprit, trois mois où il avait appris à connaître sa sœur. Non, son père ne pouvait pas savoir ce qu'il savait lui, Michel. Le vieillard était demeuré en dehors de ces conversations interminables, de ces lectures ensemble, de ces courses dans la falaise, aux rares heures d'échappée. Mauprat appartenait à sa forge, aux chaînes à réparer, aux ancrés à façonner, aux chevaux à ferrer. Il n'avait pas d'autre horizon que celui que lui imposait son travail. Comment pouvait-il comprendre Marie-Claire ? Lui, Michel, peu à peu l'avait suivie. Le pacte tenait. Marie-Claire et lui, la main dans la main, avançaient ensemble vers la lumière.

Quelle sœur merveilleuse il avait découverte en Marie-Claire. Toujours gaie, enjouée, femme par son instinct de ménagère toujours sur le qui-vive, toujours au travail à quelque casserole ou à quelque chiffon ; et pourtant plus forte que lui, l'aîné. Il sentait en elle la mère qu'il n'avait pas eue, et par un étrange miracle, se retrouvant tout enfant, il s'abandonnait à sa tendre sollicitude. Il se laissait conduire.

— Mon père, dit-il brusquement, vous vous faites trop de souci pour Marie-Claire et ses idées sur la religion. Elle n'est pas comme nous, c'est vrai. Elle me dit tout ce qu'elle pense. Vous avez toujours peur qu'elle nous quitte. Elle s'élève par l'esprit. Mais quelque chose me convainc que plus elle s'élève dans la pensée, et plus elle resserre les liens de son cœur pour ce foyer où vous vivez et moi aussi. Elle semble s'enfuir, s'échapper, comme vous dites souvent ; mais vous n'entendez pas tout ce qu'elle dit, vous ne devinez pas tout ce qu'elle pense ; elle n'a de projets que de vous entourer de plus d'affection encore, et elle veut faire de moi, m'a-t-elle dit souvent, un homme dont elle sera fière.

— Et comment ne se détacherait-elle pas de nous, quand elle n'a de pensée que pour son autre famille ?

— Son autre famille ? Oui, elle en rêve le jour et la nuit. Mais c'est comme je vous dis, c'est de la religion, de la Parole qu'elle parle, et de ceux qui la suivent.

— Cet homme qu'elle a rencontré cet après-midi ?

— Elle vous l'a dit elle-même : c'est un frère en la foi.

— Et moi je dis que ceux de sa race nous la reprendront un jour et qu'elle sera perdue et pour toi et pour moi.

— Il m'est difficile de m'imaginer comment je pourrais maintenant vivre sans elle. Elle est entrée dans ma vie de telle sorte que si elle en partait, brusquement, j'en resterais comme une épave.

Mauprat regarda son fils fixement, comme s'il attendait de sa bouche une sorte d'aveu.

— C'est drôle, reprit Michel en riant, mais il y a des mo-

ments où je l'appellerais presque maman.

Mauprat eut un geste de dépit.

— Elle pourrait se marier, fit-il brutalement. Elle pour toi comme perdue.

— Croyez-vous vraiment, mon père ?

Le forgeron se leva, énérvé. Depuis trois mois, il vécu avec cette idée qu'il verrait un jour Marie-Claire Michel se marier. Mais par une sorte de pudeur extraordinaire, jamais, il n'avait rien laissé transparaître de son secret. Il n'aurait pas osé en parler à Marie-Claire ; et quoiqu'il lui en eût dit, elle ne l'aurait pas cru. Cette chose le retenait d'en parler à son fils. Il laissait les deux jeunes gens ensemble le plus possible. Lorsqu'ils étaient assis à table, le soir venu, avec la Bible ouverte entre les deux, il se contentait d'achever quelque travail dans la forge, ou allait au village bavarder avec les hommes. Il envoyait Marie-Claire au-devant de Marie-Claire quand elle s'en revenait de chez Maître Taillebos, l'*Hollandais*. Jour après jour, il avait vu l'amitié des deux jeunes gens s'approfondir, leur intimité s'accroître. Ils avaient entre eux des petits signes d'intelligence, des sourires échangés qui avaient l'air de se cacher. Il y trouvait une source de satisfaction mais quand Marie-Claire parlait de Michel, c'était toujours son frère qui venait en grand. Et ce nigaud de Michel qui n'avait plus d'yeux pour Marie-Claire ne s'imaginait-il pas trouver en elle qu'une sœur : une sorte de maman !

Mauprat s'impatientait. Il ne voyait plus de succès pour leur bonheur à eux tous, que dans le mariage de ces deux jeunes gens. Pourquoi n'en parlerait-il pas au père ? Il saurait dire les paroles utiles, sans risquer de faire allusion à des sentiments délicats. Michel importait peu, Marie-Claire ! Elle était la maîtresse en ce logis, la souveraine devant qui il trouvait sa joie à s'incliner. Non, il ne pouvait rien dicter à ce cœur qui le dominait de son indépendance et de sa pureté, et d'une inexplicable et irrésistible autorité.

A ce moment, Marie-Claire entra dans la forge et s'approcha vivement de son père qui, debout près de la fenêtre, la regardait venir avec inquiétude.

« Pauvre père, se dit-elle, je le tourmente et je l'inquiète et ce n'est pas fini ! »

Elle tenait dans sa main la petite statue de la Vierge délicatement sculptée dans le bois. Sa couronne était toute d'or, ainsi que la bordure de sa robe.

— Papa Louis, lui dit-elle, je vous ai fait souvent de la peine et je vous en demande pardon ; et je vais encore en faire, et je vous demande encore pardon. Vous m'avez donné, il y a quelques années, cette mignonne statue de la Vierge, et vous savez bien que jamais un présent de vous ne m'a fait autant plaisir. Seulement, voilà, nous huguenots nous ne pouvons pas adorer la Vierge. Maintenant,

sais. J'ai été longtemps dans l'erreur, mais, n'est-ce pas, papa Louis, Dieu ne m'en voudra pas parce que je ne savais pas. Je ne pouvais pas savoir. Personne ne me l'avait dit. Maître Taillebos aurait dû me le dire, car il doit savoir ça. Voyez-vous, mon père, il faut toujours suivre la vérité dès qu'on la voit. Elle ne se laisse pas toujours découvrir très vite. Mais Dieu y veille, pourtant. J'ai appris beaucoup de choses aujourd'hui, mon père, et c'est une grâce de Dieu.

Mauprat regarda sa fille sans mot dire. Il ne trouvait jamais de raisons à opposer à celles de sa fille. Il en avait depuis longtemps pris son parti. Il ne s'en plaignait d'ailleurs pas. Mais en ce moment particulier, c'était la stupeur qui l'empêchait de parler. Marie-Claire fut frappée de l'air hagard avec lequel il la regardait. Elle en fut profondément émue, d'autant plus que c'était un réel sacrifice pour elle-même qu'en ce moment elle accomplissait. Elle aimait beaucoup sa statuette. Elle sentit une sorte de sanglot l'êtreindre à la gorge. Elle se secoua.

— Nous, huguenots... reprit-elle.

— Vous, huguenots..., fit Mauprat en écho, dans un murmure.

— Oui, nous huguenots, nous honorons la Vierge, la mère de Jésus. Mais nous ne l'adorons pas. Notre adoration va à Dieu seul.

Mon père, j'aurais détruit ceci dans le feu, si elle n'avait été un don de votre amour. Tout ce qui vient de vous m'est précieux, car je suis votre fille, n'est-ce pas.

— Oui, tu es ma fille, fit Mauprat, la voix altérée.

— Alors je vous demande de ne pas vous affliger si j'enlève cette vierge de l'étagère où jusqu'ici elle se trouvait, à la place d'honneur. Je vais la conserver, par amour pour vous, mais je vais l'envelopper dans ce linge, et l'ensevelir dans le coffret de cèdre, où je mets tous les trésors que vous m'avez donnés.

Et puis voici un tas de choses dont je n'ai plus besoin. Inutile de les conserver !

Et elle prit dans son tablier une poignée de papiers et d'images qu'elle jeta dans le foyer de la forge où ils flâmbèrent. A un mouvement des deux hommes, elle se tourna vers eux, en souriant.

— Ce sont les images de saints que j'avais fixées aux murs. Nous huguenots, ne pouvons pas adresser des prières aux saints. Elles sont dues à Dieu seul.

— Vous, huguenots ! Tu dis toujours cela, dit Mauprat d'une voix sourde. Et que va dire le prêtre ?

— Je ne sais pas, mon père, répondit-elle en souriant.

Mauprat soudain se redressa, saisi par une idée subite. Il s'approcha de Marie-Claire.

— Et si j'allais le chercher, notre curé ?

La jeune fille tressaillit.

— C'est cela, papa Louis, allons chercher Messire Boulon. Il faudra qu'il sache, tôt ou tard. Nous, huguenots, la destinée de notre race de rendre témoignage à la vérité. Il n'y a de vérité que celle qui est dans la Parole de Dieu. N'est-ce pas, Michel ?

— Oui, Marie-Claire, balbutia le jeune homme précipitamment, et qui se demandait avec anxiété comment finir cette journée si fertile déjà en incidents.

— Je suis prête, mon père, reprit Marie-Claire avec calme.

Mais quels efforts ne faisait-elle pas pour masquer son
tremblement de sa voix !

— Non, fit Mauprat avec accablement et en s'asseyant sur
l'enclume, je ne puis pas aller chercher notre curé. J'ai
peur de ce qui se passerait !

— Que peut-il se passer, papa Louis ?

— Il te chasserait de l'Eglise !

— Peut-être, en effet. Mais je suis prête à être chassée.
C'est le destin de notre race, à nous huguenots, de souffrir
pour la vérité, pour Dieu ; je ne veux pas échapper à ce
destin qui est le nôtre par décret de Dieu, souverain de
et de la terre, et de tout ce qui s'y trouve. Nous souffrons
sous la croix, comme le Seigneur Jésus-Christ. Il n'y a
de honte à cela, mais un sujet de gloire ! N'est-ce pas,
Michel ?

Le jeune homme qui ne quittait pas Marie-Claire
regard, sursauta encore.

— Tout ce que tu dis est toujours vrai, Marie-Claire,
lorsque je ne comprends pas !

— Non, fit Mauprat en secouant la tête, je n'irai pas
chercher notre curé. Si, comme tu dis, il doit l'apprendre
tard, il vaut mieux que ce soit tard que tôt, puisque tu
en souffriras.

— Alors, ce sera moi qui irai le trouver. J'irai lui dire
nous, huguenots, nous n'admettons pas la confession. Il
dra bien que je le lui dise, puisqu'il ne me verra pas
confesse.

— Tu n'iras plus te confesser, Marie-Claire ? Mais
attirer un tas de malheurs sur ta tête !

— Lesquels, papa Louis ?

— Je ne sais pas ! Mais toutes ces choses-là c'est
religion. C'est de l'Eglise.

— Mais est-ce dans la Parole de Dieu ?

— Mais alors, tu quittes tout ! Et si l'Eglise qui est
n'est plus rien pour toi, alors que pourtant tu y as
toute ta vie, alors que Dieu y est maître, et Notre-Dame
mère de Dieu et notre Seigneur Jésus-Christ ! Si
crains pas leur colère, si tu quittes tout, si tu brises

que sera pour toi, mon enfant, ce foyer que j'ai construit à ton intention ? Que suis-je pour te retenir, pour te lier afin que tu ne partes pas d'ici, encore ? Rien, moins que rien ! Un pauvre homme de forgeron ignorant ! Et je ne suis même pas ton père ! Et Michel que tu appelles ton frère, n'est même pas ton frère ! Tu as une autre famille, tu es d'une autre race ! Ne le dis-tu pas toi-même ? Les amarres cassent l'une après l'autre. Tu dis que cela n'est pas, mais moi, je le vois de mes deux yeux. Et je voudrais te retenir ! Mais que puis-je, que suis-je ! Un pauvre homme qui bientôt sera pour toi un étranger !

Pardonne-moi, mon enfant, mes paroles violentes. Elles te font de la peine peut-être, mais toi, tu ne vois pas que le livre, leur livre, te reprend à nous ; et que leurs croyances, que leur Eglise, comme tu dis, leur race, cette grande famille, comme tu dis encore, t'enveloppent de plus en plus, t'entourent, t'emprisonnent. Bientôt tu ne seras plus assez forte. Tu ne parleras plus comme aujourd'hui. Tu seras vaincue toi-même. La marée t'emportera. Tu seras perdue pour nous.

— Mon père...

— Laisse-moi dire. Il faut me laisser dire. Je ne puis rien contre ce que tu veux ; c'est plus fort que moi, c'est même plus fort que toi. Ce sont eux qui parlent par ta bouche. Laisse-moi parler, et ensuite tu feras ce que tu voudras. Je ne puis rien pour t'empêcher, je ne veux rien faire pour t'empêcher. Tu es ma fille et tu es leur fille aussi, je le sais bien. Ce qui doit se faire se fera. Mais je resterai là, sur mon rocher, brisé. Cela, je le sais aussi.

Non, laisse-moi parler, je ne t'en voudrai pas, mon enfant, ma Marie-Claire. Car quel droit ai-je sur toi ? Mon amour pour toi ? C'est une réparation.

— Une réparation ?

— Oui, fit-il avec un effort, j'ai voulu que ma vie se terminât un peu mieux qu'elle n'avait commencé. J'ai été heureux, ces dernières années, parce que tu m'as permis d'être pour toi une sorte de père.

— Un vrai père !

— Non, une sorte de père, et un père égoïste, parce que je trouvais de la joie à t'entourer d'un tas de choses, à t'aimer, quoi. Et ça a été pour moi une sorte de sauvetage que de t'aimer, ma petite fille. Quand tu es venue à moi, j'étais un homme fini. Puis, la vie a recommencé. J'ai vécu deux vies, comme on pourrait dire. La première finie en ce soir terrible dont je me souviens ; la seconde, qui est près de s'achever. Le vieux bateau rentre au port pour la dernière fois. Demain, on le jettera avec d'autres épaves, sur un grand tas.

— Mon père...

Marie-Claire n'avait jamais entendu son père lui tenir

un pareil langage. Le forgeron avait parlé avec véhémence avec violence même. Puis le ton s'était abaissé, la voix s'était altérée. Et dans l'obscurité qui lentement avait envahi la forge, à peine allégée par les lueurs rouges fugitives qui par moments s'échappaient du foyer presque éteint, deux jeunes gens avaient vu la haute stature de leur père un peu à peu se courber, et parfois se secouer comme sous le poids par un sanglot.

Michel était atterré, la jeune fille avait le visage rayonnant de larmes.

— Chut, fit Mauprat en interrompant sa fille. Ne parle pas. Pardonne ce que j'ai dit. Ça a été plus fort que moi. Mais je sais bien que ça sorte quelquefois, ces choses-là. Ne parlons plus de tout cela. Ce qui doit arriver arrivera, et tout sera fini. Va, mon enfant. Fais comme tu dis. Détruis tout ce que tu veux, arrange-toi comme tu l'entendras. Va, je pense que le temps est bientôt temps que tu prépares notre souper !

Il avait ajouté cette dernière phrase gaiement. Mais il avait saisi le soufflet de la forge. En un clin d'œil, la flamme du foyer fut ravivée. Lentement, Marie-Claire se dirigea vers la porte du fond. Arrivée au seuil, elle se retourna.

— Mon père, dit-elle d'une voix forte, me permettez-vous de vous dire quelque chose ?

— Qu'est-ce qu'il y a, mon enfant ?

— Ceci tout simplement, papa Louis. C'est que quoi qu'il arrive, je vous en fais serment devant Dieu, je ne quitterai jamais !

Avant que le vieillard ait pu répondre, elle était rentrée dans la maison.

Le repas fut silencieux, chacun s'absorbant dans ses pensées. La nuit était définitivement venue. Le vent soufflait avec force, et sifflait lugubrement.

— Encore une mauvaise nuit qui se prépare, fit Michel.
— Je plains ceux qui prendront la mer cette nuit, dit Marie-Claire. Il n'y a pas de lune, sauf de temps en temps, juste pour voir la hauteur des vagues, et les rochers noirs dans l'écume. Il faut prier Dieu pour les marins qui sont en mer.

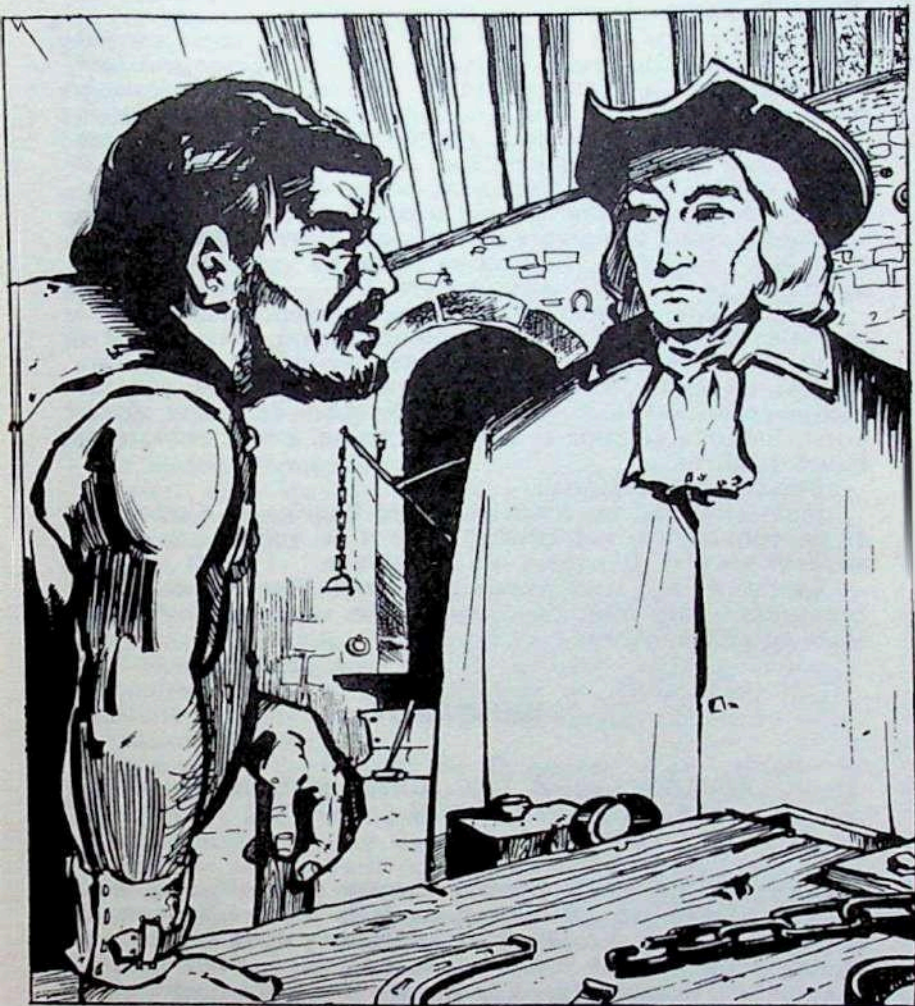
Mauprat tressaillit. Il se souvenait de la nuit du naufrage dix-huit ans plus tôt. Il se leva.

— J'ai un travail à finir à la forge.

— Laissez, j'irai le faire, dit Michel. Reposez-vous, mon père.

— Non, mon gars, reprit-il en souriant. Marie-Claire a besoin de vous avez votre livre à lire. Je vous laisse. D'ailleurs, il est déjà l'heure.

Il sortit, laissant les deux jeunes gens dans la chambre.



Devant Mauprat, stupéfait et devenu livide, un homme se tenait, comme dix-huit ans auparavant, vêtu du même manteau noir à ample cape.

qu'éclairait le grand candélabre en fer forgé qu'il façonné pour elle, et qui portait cinq grosses bougies s'enferma alors dans sa forge. Bientôt, les jeunes gens dirent le halètement du soufflet.

Il était repris par la routine de son métier et ne se rendait pas. La rafale de tout à l'heure avait soufflé sur son feu avec violence, le bouleversant et le laissant brisé. Mais la paix était revenue en lui, un calme étrange qu'il sentait.

Maintenant son fer était rouge. Il le retira de la forge et le plaça sur l'enclume. C'était l'anneau d'une ancre qui fallait refaire. Près de l'enclume, sur un billot, il avait allumé une grosse bougie, plantée sur une pointe de fer.

Tout à coup, la flamme de la bougie s'agita avec violence et faillit s'éteindre. Mauprat se retourna avec un gémissement. La porte s'était donc ouverte ?

Elle s'était ouverte et refermée. Le forgeron occu à marteler son fer n'avait pas entendu qu'on avait frappé la porte. Devant Mauprat, stupéfait et devenu livide, un homme se tenait, comme dix-huit ans auparavant, vêtu du même grand manteau noir à ample cape, de même visage aussi, inoubliable pour le forgeron, jeune, grave, entouré de boucles noires.

Charles de Cassagnac.

Mais Mauprat ne connaissait pas Charles de Cassagnac. Il ne connaissait que l'autre, et crut le voir là, en soudain revenu. Il poussa un cri rauque.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Vous venez reprendre ! Elle n'est pas à vous, elle est à moi ! A moi ! Vous entendez ! A moi !

CHAPITRE IV

MARIE-CLAIRE DECOUVRE SON NOM ET MAUPRAT SON MALHEUR

Lorsque Charles de Cassagnac avait quitté Marie-Claire, il s'était dirigé, sur les indications de la jeune fille, vers quelques maisons d'Audinghen, le hameau de la falaise. Maître Taillebos dit *l'Hollandais* habitait. Il était inquiet, remarquable qu'il passât devant la maison du vieux médecin comme le jour n'était pas encore tout à fait éteint, Maître Taillebos aimait fumer sa pipe sur le seuil de sa petite maison blanche avant d'allumer les chandelles et de tirer de dessus l'étagère un de ses livres favoris, chose inévitable qu'il aperçût le voyageur dès le moment qu'il émergea du rebord de la falaise. Le vieux médecin

attendu vainement sa chère nièce tout l'après-midi, puis, philosophiquement, avait pris son parti de se passer de sa joie journalière. Il était rare que Marie-Claire manquât au rendez-vous, et Maître Taillebos se demandait ce qui avait pu retenir la jeune fille.

Plusieurs fois, le vieux médecin avait raconté à Marie-Claire comment, pendant son séjour de douze années en Hollande, comme prisonnier de guerre, il avait été appelé, comme médecin, à donner son concours dans des périodes d'épidémies. Et il était tout naturel qu'il se mêlât alors à la population huguenote qui formait une sorte de colonie française dans les villes de Rotterdam, de La Haye et d'ailleurs. A vrai dire, il était peu de familles qu'il n'eût connues d'assez près. Aussi quel ne fut pas son étonnement lorsque, dans sa retraite perdue d'Audinghen, le seul endroit du monde, disait-il parfois, où il ne se passât rien, il se trouva tout à coup en présence de Charles de Cassagnac !

Ils se reconnurent sur-le-champ.

— Je veux être pendu à la première vergue, s'écria Maître Taillebos, si je n'ai pas devant moi Monsieur de Cassagnac, le fils !

— Le médecin français ! s'écria le jeune homme.

C'était ainsi qu'était appelé Maître Taillebos dans la famille huguenote qu'il avait plusieurs fois visitée au cours d'une maladie qui avait tenu Charles de longues semaines dans son lit.

Les deux hommes s'étreignirent cordialement.

— J'ai été souvent chez vous, monsieur de Cassagnac ; ferez-vous à Joséphin Taillebos l'honneur d'entrer sous son toit ? Pendant cinquante ans ou presque, messire, j'ai été un homme sans toit. J'ai bénéficié de l'hospitalité d'une multitude de gens. Aussi suis-je fier de pouvoir dire : voici ma maison, usez-en !

La surprise de Charles de Cassagnac était grande. Il obéit volontiers à l'invitation, sans se préoccuper davantage des pêcheurs qui l'attendaient sur la plage de Wissant, et de l'inquiétude possible de Dame Elisabeth à ne le point voir rentrer. Maître Taillebos alluma les chandelles et ferma sa porte ; et bientôt les deux hommes furent la proie d'une cohue de souvenirs. Quand soudain Charles se souvint de l'heure et se leva précipitamment, fort inquiet, son compagnon lui dit tout simplement :

— Mon ami, il y a belle lurette que vos pêcheurs sont repartis. Vous allez passer la nuit ici, et nous aviserons demain à vous remettre sur le chemin de Calais.

— Je suis fâché vraiment d'avoir à m'imposer à votre obligeance, mais je ne vois, en effet, aucun moyen de faire autrement.

— Et vous dormirez ici aussi bien qu'à Calais, croyez-m'en !

Et nous pourrons encore causer, ce qui est pour moi divin. Surtout que j'en ai été privé aujourd'hui. Je n'ai eu la visite que j'attendais. Il est vrai que j'en ai eu une autre, et que je ne me plains pas !

— Ah, vous attendiez une autre visite ? Mais ne vous en êtes pas entendu dire tout à l'heure que cet endroit était le plus solitaire de la création ?

— Sans doute, mais il y a, et heureusement, la Marie-Claire.

— Marie-Claire ? Mais je la connais.

— Vous la connaissez ? Ah bah !

— J'ai tout à l'heure causé longuement à une jeune fille sur la plage, près d'ici, et quelqu'un l'a, en effet, appelée de ce nom !

— Ah, c'est donc pour cela qu'elle n'est pas montée qu'ici ! Vous êtes le coupable ! Mais elle a bien fait, elle, d'être jeune, je suis vieux !

Maitre Taillebos éclata de rire.

— Et qui est Marie-Claire ?

— Un ange du Bon Dieu dans ce pays déshérité. J'ai un jour pensé que le Créateur donnait une compensation à ceux que la vie a parqués dans un pays de misère. Marie-Claire a-t-elle dit qu'elle est fille de huguenots ?

— Fille de huguenots ? Que dites-vous là, maître Taillebos ?

Le jeune homme avait parlé d'une voix frémissante. Maitre Taillebos avait saisi le bras de son compagnon. Celui-ci le regarda avec étonnement.

— Qu'y a-t-il donc, mon ami. Je vous vois pâle comme un linge. Je vous avais révélé quelque chose d'affreux.

— Vous dites qu'elle est fille de huguenots ? Et comment cela ?

— C'est une histoire assez dramatique. Ses parents ont péri dans un naufrage, à la pointe qui est là, tout près de la barque s'est écrasée sur les rocs que vous avez découverts, puisque vous arrivez du bas de la falaise. Par un hasard extraordinaire, l'enfant qui avait cinq ou six mois seulement avait encore, attachée dans une sorte de panier qui lui servait de berceau.

Mais qu'avez-vous donc ?

Charles s'était levé, ayant peine à contenir l'émotion qui le bouleversait.

— Ce naufrage, dit-il enfin, a bien eu lieu il y a cinquante ans ?

— Il semble que ce soit à peu près la date.

— Et celui qui a sauvé l'enfant n'est-il pas un nomme Prat, forgeron à Audresselles ?

Ce fut au tour de Maitre Taillebos d'être étonné.

— Comment savez-vous tous ces détails ? Marie-Claire a-t-elle raconté son histoire. Elle a été élevée par Maitre Taillebos qui est un ami à moi, je dois le dire, un rude ouvrier.

un brave homme, et qui considère Marie-Claire comme sa fille.

Charles exultait d'une joie rayonnante. Un instant, son compagnon le crut devenu fou. Il dansait presque dans la petite chambre de Maître Taillebos, étroite comme une cabine.

— Marie-Claire, comme vous l'appellez, maître Taillebos, n'est autre que ma cousine Idelette de Cassagnac, fille unique de mon oncle Robert de Cassagnac, le frère de mon père. Dieu soit loué, ajouta-t-il gravement, ce voyage n'aura pas été fait en vain !

Ce fut au tour de Maître Taillebos d'être agité. Une étrange émotion le pinça au cœur. Il eut sur-le-champ le pressentiment aigu qu'il allait perdre celle qu'il appelait sa nièce et dont la visite presque journalière était maintenant une irremplaçable joie.

— Etes-vous sûr, mon ami, qu'il n'y a pas confusion ? Qui vous fait croire que Marie-Claire est bien votre cousine ?

Charles de Cassagnac s'assit en face du vieux médecin, et rapidement lui expliqua le but de son voyage, sa visite à Maître Chabanut, le drapier de Calais, sa rencontre avec Merlu, puis enfin, les heures passées en compagnie de Marie-Claire.

— Je comprends maintenant, dit-il enfin, son extraordinaire intelligence pour les choses spirituelles ! Et d'ailleurs, depuis que mes yeux sont ouverts, il n'y a plus de doute pour moi : elle ressemble à son père, à mon père. Elle ne peut être que la fille de mes pauvres oncle et tante !

Un long moment, les deux hommes demeurèrent silencieux, chacun suivant le fil de ses préoccupations. Enfin, Maître Taillebos demanda au jeune homme :

— Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

— Je vais aller sur-le-champ chez ce forgeron. Je veux me faire connaître à Marie-Claire.

— Ce soir ?

— Oui, ce soir ! Je n'aurai jamais la patience d'attendre jusqu'à demain.

— Etes-vous sûr d'être bien accueilli ?

— Par ma cousine, oui, certainement !

— Par elle, peut-être, mais les autres ? Mauprat, son fils ?

— A vrai dire, maître Taillebos, cela a-t-il grande importance ?

— Et vous comptez emmener avec vous Marie-Claire ?

— Mais, comment pourrais-je la laisser ici dans ce milieu qui n'est pas le sien ?

Elle doit retrouver sa famille, son rang, retrouver la considération à laquelle elle a droit ! Ma mère sera une mère pour elle !

— Et croyez-vous sincèrement que ce départ se fera sans difficulté ?

— Nous paierons ce qu'il faudra.

— Ne parlez pas d'argent dans cette affaire-ci, monsieur Cassagnac. Je pense à Mauprat dont le cœur sera brisé par Michel que Marie-Claire aime comme un frère, à ce petit peuple de pêcheurs à qui elle appartient aussi, à ce trésor commun. Je pense aussi que Marie-Claire ne peut pas partir aussi facilement que vous croyez.

— Vous pensez ?

— Quelle que soit la voie que vous choisissiez de prendre, dites-vous qu'il y a ici un profond drame humain. Ne laissez pas les événements, mon ami.

Le jeune homme ne répondit pas. Un long moment demeura plongé dans sa rêverie, puis il s'en tira brusquement par une résolution soudaine.

— Je vais à Audresselles.

— Bon. Puisque vous tenez absolument à y aller aujourd'hui, vous allez d'abord manger. Ensuite, je vous accompagnerai sur le chemin.

— Vous venez avec moi, chez Mauprat ?

— Non, je n'y tiens pas. Mon âge n'a pas besoin d'émotions-là.

Lorsque Charles de Cassagnac eut entendu l'accusation et déconcertant de Mauprat, il se raidit instinctivement dans une sorte de défensive et d'abord ne souffla mot. Était pris par surprise. L'homme qu'il avait devant lui, un vieillard, mais un colosse cependant, et qui tenait fermement en main son lourd marteau et sa forte pince, était à voir. Les traits convulsés par une incompréhensible colère, les yeux exorbités, il tremblait devant lui. L'instant Charles eut le sentiment qu'il allait se jeter à terre.

Mais Mauprat ne bougea pas davantage. L'angoisse vaine de la surprise se dissipait. Non, l'homme n'était pas un revenant. Ce n'était pas le naufragé du *Cran-aux-Éclipses*. Il se mit à respirer plus librement. Le visage un peu effrayé de son visiteur inattendu s'était lui aussi détendu. Et pourtant, il demeurait obstinément silencieux ; ce silence pesant ramena l'angoisse dans l'âme du vieillard.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il enfin, d'un ton rauque.

— Si vous êtes le forgeron Mauprat, je désire vous parler.

— Pour se comprendre, il faut se connaître, qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Charles de Cassagnac et je suis en train de rentrer dans cette partie du pays.

— Ah ! et puis ?

— J'ai rencontré cet après-midi sur la grève, à une

lieue d'ici, une jeune fille qu'on m'a dit être votre fille et qui s'appelle, je pense, Marie-Claire.

— En effet, ma fille s'appelle Marie-Claire. Et puis ?

— M'est-il permis de lui parler de nouveau ?

— Et pourquoi voulez-vous lui parler ? Elle ne vous a que trop parlé. Allez-vous en ! Ma fille n'a rien à dire aux étrangers. C'est une fille rangée. C'est ma fille, entendez-vous, c'est ma fille, et si je dis que vous ne lui adresserez plus la parole, eh bien, aussi vrai que je suis son père et que je m'appelle Mauprat, ce sera comme j'ai dit ! Allez-vous en !

— Ce que j'ai à dire à celle que vous appelez votre fille, je ne le dirai que devant vous. Je n'ai aucun dessein malhonnête. Et c'est d'ailleurs, croyez-le bien, pour son unique bonheur, que je désire l'entretenir.

— Ah, vraiment ! son bonheur, je m'en charge, messire.

— Mauprat, j'insiste pour la voir.

— Vous insistez ! Vous insistez trop, il pourrait vous en cuire.

— Je vous en prie.

— Ah, vraiment, vous m'en priez, fit le forgeron narquois. Vous mettez les formes, à ce que je vois. Et qui dois-je annoncer à ma fille ?

Le forgeron eut un gros rire. Son inquiétude se dissipait. Une fâcheuse ressemblance avec l'homme de jadis l'avait un instant bouleversé. Ce n'était que hasard ! Mauprat riait pour se rassurer davantage. Hélas ! la réponse de son étrange visiteur allait le repousser dans le gouffre d'angoisse dont il pensait être sorti.

— Dites que son cousin Charles de Cassagnac vient lui apporter des nouvelles de la famille de son père et de sa mère, naufragés sur cette côte il y a dix-huit ans.

Mauprat s'était redressé de toute sa hauteur, comme pour faire face une dernière fois à l'impitoyable destin contre lequel, avec un sûr instinct, il luttait désespérément, depuis si longtemps. Blême, il regarda longuement Charles de Cassagnac. Il était jeune et beau : il était de l'autre race. Déjà, il le sentait, Marie-Claire ne lui appartenait plus ; pourtant, il lui fallait lutter encore. Sa destinée, à lui, était de se battre pour chaque parcelle de bonheur. Non, il ne laisserait pas voler son trésor sans le défendre.

Mais déjà il avait entendu la porte s'ouvrir derrière lui ; déjà il devinait le pas de Marie-Claire. Alors, il s'assit sur son enclume, brisé, pour la première fois. Et pour la première fois de sa vie d'homme fort, il se mit à pleurer.

Marie-Claire était entrée dans la forge, suivie de Michel. Les éclats de voix de Mauprat avaient intrigué les deux jeunes gens. Puis les voix avaient baissé de ton ; mais le marteau n'avait pas repris sa danse sur l'enclume ni le

soufflet sa chanson. Marie-Claire s'était alors décidée à voir ce qui se passait dans la forge. Vis-à-vis de son père qui lui tournait le dos, elle avait alors vu le huguenot dont le visage pâle était éclairé par la lumière dansant sur la chandelle.

Abasourdie, elle contempla son père affalé sur le sol, se tordant nerveusement les mains, et le visage baigné de larmes. Effrayée mais calme, elle s'approcha de lui et se prit par son cou de ses bras. Devant elle, le huguenot se redressa droit, la tête découverte. Il venait de s'incliner longuement devant elle. De son regard, il fouillait maintenant les traits du visage de Marie-Claire. S'il avait pu avoir des doutes, il n'en avait plus maintenant.

De plus en plus intriguée et incapable de percer le mystère qui l'enveloppait et dont, obscurément, elle sentait qu'elle était le centre, elle demanda enfin :

— Mais qu'y a-t-il donc ?

Mauprat s'était doucement emparé des mains de Marie-Claire, et les caressait. Il tourna vers elle son visage étonné.

— Je te l'avais bien dit, ma fille. Il vient te chercher.

— Il vient me chercher ! Que signifie tout ce mystère ?

— Il est très simple, mon enfant. La famille de tes parents t'a envoyée ici. Il t'a découverte. Il te réclame. Sans doute qu'il te forcera à le suivre !

— Pardon, interrompit doucement Charles, je n'ai rien su de tout cela, encore. Je n'ai fait que me présenter à vous. Nous n'avons pas eu le temps de causer. Il n'a pas été question de départ.

— Et même s'il en avait été question, croyez-vous, que cela suffirait pour qu'elle s'en aille — pour qu'elle ne puisse pas laisser partir. Elle est à moi, entendez-vous, à moi !

— A Dieu d'abord, à elle-même ensuite...

Mauprat demeura tout interdit. Il ne s'attendait pas à cette réponse.

— Madame, reprit Charles en s'adressant à Marie-Claire, et je crois pouvoir dire ma cousine, je ne suis venu ici que pour m'assurer que vous êtes bien, comme on m'en avait donné l'assurance, la fille de feu mon oncle Robert de Casseville, frère de mon père, que la mer a rejeté sur le rivage de la pauvre tante, il y a dix-huit ans, mais dont j'en ai la certitude, a recueilli l'âme en ses demeures solitaires. Je n'ai pas en ce moment d'autre dessein que de m'assurer de la vérité du fait. Pour le reste, ainsi que vous le voyez, viens de le dire, vous appartenez à Dieu, et à vous-même.

— Et à moi !

— Ce n'est pas, continua-t-il sans prêter attention à l'objection violente de Mauprat, à moi de vous dire ce que vous avez à faire.

Il fallut un long moment à Marie-Claire pour revenir de l'émotion qui un instant l'avait submergée entièrement. Les larmes inondaient son visage, et des sentiments contradictoires s'enchevêtraient dans son esprit. Tout cela était-il possible ? Un rêve secrètement caressé se réalisait-il ainsi, subitement ? Mais en même temps quel effrayant bouleversement ! Elle se serra frileusement contre Mauprat qui ne lui avait pas lâché les mains.

— Je vous en prie, dit-elle, enfin, ne restons pas ici dans cette forge glaciale.

Elle se dégagea de l'étreinte silencieuse de son père et tendit la main au jeune homme.

— Entrez, messire, dit-elle, alors que le jeune homme s'inclinait pour lui baiser la main ; vous êtes le bienvenu dans cette maison.

Les trois hommes tressaillirent au mot « bienvenu ». Mais déjà Marie-Claire souriante les avait devancés et un instant après se tenait sur le seuil de la porte, élevant au-dessus de sa tête le chandelier en fer forgé.

— Vous êtes le bienvenu chez mon père, monsieur de Cassagnac, reprit-elle lentement. Veuillez je vous prie, vous débarrasser de votre lourd manteau. Il fait chaud dans cette pièce. Michel, mon bon frère, une bûche dans le foyer. Mon père, asseyez-vous près de moi.

Voyez-vous, monsieur de Cassagnac, mon frère et moi nous étions en train de lire la Bible. Car nous, huguenots, nous lisons la Bible le soir, avant le repos de la nuit. N'est-ce pas messire ?

Elle était de nouveau très calme et merveilleusement maîtresse d'elle-même. Elle s'assit en face de sa Bible qui était largement ouverte au milieu de la table. La lumière des cinq chandeliers versait tout son éclat sur les pages que les deux jeunes gens étaient sans doute occupés à lire, mot à mot, lentement, comme ils faisaient chaque soir, Marie-Claire déchiffrant les mots les plus longs et les plus difficiles.

Charles de Cassagnac était profondément remué par cette scène à la fois si imprévue et pourtant si familière pour lui : la Bible, maîtresse du foyer. Il observait de son regard aigu mais chargé d'une vraie sympathie, le visage de Mauprat, devenu dur et fermé ; il avait pitié du vieillard. Il se rappelait les paroles d'avertissement de Maître Taillebos. Il fut surpris de l'expression hagarde et douloureuse qui se lisait sur le visage de Michel. Il avait été frappé tout de suite par la force physique du fils de Mauprat et par l'intelligence de son regard. Ici encore, il devinait un drame profond, obscur — mais il ne savait pas que Michel lui-même l'ignorait, ce drame, ou que plutôt, il commençait seulement à émerger du fond de son être, si bien que le

jeune forgeron se demandait, inquiet, qu'elle eût souffrance nouvelle qui le tenait en ses invisibles

Marie-Claire tourna son visage vers le visiteur qui avait fait asseoir devant elle.

— Et maintenant, messire, veuillez je vous prie me dire ce que vous avez à nous apprendre. Parlez librement, nous vous écoutons.

Charles de Cassagnac redit lentement le récit qu'il avait déjà fait à Maître Chabanut, le drapier de la rue des Tonneliers, et à Maître Taillebos, le vieux médecin. Il raconta la vie de leurs parents à La Rochelle, puis l'exode de la famille. Son propre père était parti pour la Hollande de Cassagnac pour l'Angleterre. Puis le long et pénible effort pour retrouver la trace des disparus ; enfin la venue à Calais, sa visite à Merlu, sa rencontre avec Marie-Claire et Maître Taillebos. Il parlait lentement, calmement. Au fur et à mesure qu'il expliquait les événements, que ses auditeurs donnaient en esprit, leur assentiment à son récit. Le visage de Marie-Claire vibrait intensément. Mais celui de Mauprat demeurait fermé, celui de Charles angoissé.

Lorsqu'il eut fini de parler, Mauprat frappa sur la table.

— Ce n'est pas des preuves, tout cela !

— Chut, mon père, interrompit Marie-Claire. Mais que c'est vrai. Je le sens là !

Et elle plaça les deux mains sur son cœur.

Lentement, Charles de Cassagnac attira à lui son livre de la Bible. Il rechercha la première page. Il fut étonné de ne rien trouver d'écrit sur la feuille liminaire. Dans le haut de son père la première page portait inscrits les noms des membres de la famille, sous le verset de l'Écriture qui, comme devise et comme loi. Ici, point. Mais il fut étonné de remarquer que la page de garde qui d'ordinaire précède la page du titre, était collée par ses bords, contre la couverture. Il tira un couteau de sa ceinture et, avec un soin minutieux, se mit à détacher la feuille. Il s'efforçait de ne pas regarder de chacun peser sur tous ses mouvements.

Enfin la page délivrée s'étala sous sa main et il se vit qu'il ne s'était pas trompé. Les noms s'y trouvaient.

— Lisez, fit-il simplement.

Lentement Marie-Claire épela les mots écrits d'une main ferme au haut de la page :

« Moi et ma maison nous servirons l'Éternel »

Puis les noms : Robert de Cassagnac, Mathilde de Cassagnac.

Puis une phrase :

« Ce jourd'hui, vingt-septième de juin 1710, j'ai donné une fille, Idelette. »

— Idelette ? fit Marie-Claire.

— C'est vous, ma cousine, fit-il gravement.

Elle sourit, mais son regard brillait à travers ses larmes.

— Idelette ! J'aime ce nom-là, fit-elle, coquette. Mais j'aime aussi Marie-Claire. C'est le nom que papa Louis m'a donné. Il a bien choisi. N'est-ce pas mon père ? Il faudra continuer à m'appeler Marie-Claire. Mais pour vous, mon cousin, je serai Idelette, si vous voulez. Marie-Claire est un nom de nos côtes.

— Idelette est fréquent dans nos Charentes.

— Mais comme je suis malgré tout une fille des côtes, je pense que c'est Marie-Claire qui restera ! Quand je penserai à moi-même, cependant, et que je me parlerai comme je fais souvent, je m'appellerai Idelette, puisque c'est le nom choisi par ma mère.

Vous me permettez cela, n'est-ce pas papa Louis ?

Elle sourit à Mauprat, mais celui-ci ne répondit pas. Il tournait en rond dans son idée fixe : « Ils vont reprendre ma Marie-Claire ». Et il demeurait le visage de pierre, les regards obstinément fixes tournés vers le foyer.

— Où allez-vous passer la nuit, mon cousin ? demanda-t-elle à Charles de Cassagnac.

— Chez votre ami et mon ami Taillebos. Il doit m'attendre.

Aucun d'eux ne s'était trouvé surpris que Maître Taillebos fût connu du jeune huguenot. Plus rien ne pouvait les surprendre, semblait-il. « Dieu dirige toutes choses, » disait Marie-Claire. Et Mauprat disait : « C'est la fatalité : elle me sera enlevée ! »

Charles s'était levé. Marie-Claire le retint.

— Mon cousin, pour nous, huguenots, la journée peut-elle s'achever sans que nous ayons lu dans la Parole et adressé à Dieu notre prière ? Je vais lire, vous prierez. Trouvez-moi l'endroit où se trouve écrit le verset de mon père, mon cousin.

Lorsqu'il eut ouvert la page de la Bible à l'endroit où se trouve l'histoire de Josué et de sa résolution de servir Dieu seul et sa vérité, elle lut lentement. Elle fut heureuse d'avoir lu sans trébucher.

Puis, à l'exemple de Charles, elle se mit à genoux, les coudes sur son banc. Michel, gêné, s'était levé, ne sachant quelle contenance prendre. Mauprat n'avait point bougé.

Et la voix de Charles s'éleva, grave et frémissante. Il rendit grâce à Dieu pour ses bontés, pour la façon dont il comblait l'attente de ses enfants. Il implora la miséricorde divine sur les pécheurs qu'ils étaient tous ; puis il recommanda leur vie à la sollicitude paternelle de Dieu, pour cette nuit.

Marie-Claire se joignit avec ferveur à l'*amen* final. Quand ils se relevèrent elle avait le visage rayonnant.

— Michel, mon grand, ne vas-tu pas me faire un grand

plaisir et accompagner mon cousin ? La nuit est r
se perdrait sûrement. Tu es un bon frère, je te r
ajouta-t-elle lorsqu'elle vit Michel se mettre en q
sa grosse lanterne. Car personne ne pouvait re
Marie-Claire ce qu'elle demandait.

— Mon cousin, dit-elle en se tournant vers Charle
tendant la main en souriant, faites-nous la grâce d
demain. La visite de ce soir ne compte guère. Vou
gerez avec nous le repas de midi. Nous serons tous
de vous avoir à notre table.

Le jeune huguenot accepta avec joie et baisa la
sa cousine. Puis ayant salué Mauprat qui était debout
bile dans un coin, et qui ne bougea pas plus qu'une
il quitta la chambre à la suite de Michel.

Dehors, le vent soufflait en violentes bourrasqu
mer grondait sur les rochers. Charles, frissonnant,
le manteau jusqu'au menton.

CHAPITRE V

MICHEL RENCONTRE SON AME, CHARLES DE CASSAGNAC UNE DECEPTIO

Michel ne s'endormit qu'à la fin de la nuit, et
fut-il assoupi que le bruit de la forge le réveilla. I
s'était levé plus tôt que d'ordinaire. Il n'avait pas

Michel avait, la vieille, conduit Charles de Ca
jusqu'au seuil de la maison de Maître Taillebos. Ni
l'autre des jeunes gens n'avait soufflé mot penda
course nocturne. Ils avaient l'esprit et le cœur trop
de tumulte, et ils étaient trop étrangers l'un pour
pour échanger d'autres paroles que de simples b
Et ils n'étaient ni l'un ni l'autre enclins aux banali

Puis Michel était revenu, lentement. Le temps ét
tempête, et son âme peinait à l'unisson du vent qu
hurlait et tantôt gémissait. Michel n'était plus le
homme que quelques heures auparavant. Il venait
une découverte, ou plutôt s'était trouvé tout d'un co
le déchirement brusque d'une nuée, en présence d'u
lité inattendue. Les premiers lancinements d'une
jalousie lui avaient révélé que l'amour qu'il portait à
Claire était plus, était autre chose que l'amour fr
Il avait suffi qu'apparût Charles de Cassagnac, jeune
lui, et ayant ce qu'il n'avait pas, le prestige de la
la foi et de l'éducation, pour que surgît en même te

lui, la panique soudaine de perdre Marie-Claire. La flamme éveillée lui brûlait maintenant toute l'âme.

La naissance de l'amour est toujours une gloire neuve qui se lève sur l'âme. La vie en est transfigurée. Une fraîche lueur d'aurore pose un reflet inusité sur toute chose. Un jour nouveau est éclos. La vie recommence.

Pour Michel, l'amour prenait vie en lui sous sa vraie figure, dans un creuset de souffrance. Il reconnut que depuis longtemps il aimait sans le savoir. L'autorité souveraine que Marie-Claire avait prise sur lui, et à laquelle il s'était plu à se soumettre, il l'avait revêtue du nom d'amour fraternel. Il voyait clair maintenant. Et en même temps que cette découverte, s'imposait brutalement cette certitude que cet amour était sans espoir. Marie-Claire allait s'échapper. Il ne pouvait en être autrement.

C'est l'âme douloureusement tendue et bouleversée qu'il s'était couché le soir. Et pendant des heures, il avait retourné en son esprit le problème qu'il jugeait sans solution.

Qu'était-il ? Un gars de la côte, sans éducation. Un forgeron. Il était fort comme peu d'hommes l'étaient dans tout le pays. Et les filles se retournaient sur son passage, car il était beau de visage. Mais il savait que ce que recherchait Marie-Claire, c'était l'esprit et cela seul. Et qu'avait-il en lui qui pût apporter à la jeune fille la joie fine de cet unisson supérieur ?

Pourtant ! lui avait-elle jamais fait sentir qu'elle le tenait pour inférieur ? Avait-elle jamais marqué la distance qui les séparait l'un de l'autre ? Il évoquait ces trois derniers mois de camaraderie fraternelle : il ne pouvait imaginer Marie-Claire autrement que souriante, confiante, partageant avec lui ses pensées, ses désirs, ses joies, ses préoccupations ? Ce n'était pas du mépris cela.

Michel n'était pas homme à se laisser effrayer par les premières vagues adverses. Les heures lentes de la nuit le virent se débattre, se laisser aller et se reprendre. Avec la découverte de son amour vint aussi la volonté naissante de lutter et de conquérir. L'amour est une volonté de puissance en même temps qu'il est un besoin de don. Michel, d'abord désorienté et bouleversé, se retrouvait soudain un autre homme. Il avait docilement suivi Marie-Claire, de loin, dans la voie magnifique de l'esprit. Il prenait maintenant conscience des énergies qu'elle avait éveillées, des besoins profonds qu'elle avait amenés au jour. Elle n'était plus sa sœur, elle ne pouvait plus l'être. Quelque chose venait de le détacher d'elle. Il lui avait fallu cette subite révélation de l'amour pour l'amener à se découvrir lui-même.

A plusieurs reprises, il se leva pendant la nuit, ne pouvant dormir. Il écoutait gronder la mer, il écoutait gronder son cœur. Peu à peu il voyait quelque chose de son cœur

qu'il ne connaissait pas émerger de cette vie int
vague et indéterminée qu'il avait connue jusqu'ici.
Une décision formidable, un sens nouveau donné à t
vie. L'homme que Marie-Claire avait lentement et p
nément préparé, qu'elle avait guidé dans son obscur
la main, sortait enfin de la nuit de son néant. Ses
dérisoires, ses timidités d'enfant, ses hésitations et s
butissements, tout s'abîmait dans le passé ou achev
s'engloutir dans l'oubli. A un choc l'homme s'était
Il serait le compagnon de Marie-Claire. Il lui falla
digne d'elle pour la réclamer pour femme.

Michel s'était endormi vers le matin, alors que la
montait avec son tumulte toujours grandissant. Pu
réveilla deux heures plus tard. La forge l'appelait. E
une lutte nouvelle, une vie nouvelle.

Il étira son grand corps et courut à la cour se p
la tête dans le baquet qui recueillait l'eau du toit
frotta avec énergie, pour chasser toute trace d'ins
Puis il rentra sans bruit.

Il faisait encore nuit noire. Le jour se lève t
novembre. Il avait une heure encore à lui, avant d
la forge. Il alluma une chandelle. Et comme la Bib
sur la table, là où Marie-Claire l'avait laissée, la v
se pencha sur elle, et se mit à épeler les premiers r
la page.

L'amour est une impérieuse exigence de l'âme
d'être une obscure et instinctive nécessité physique. L
est une création de Dieu et non une extravagante
enveloppant et camouflant la simple animalité de l'h
Michel sentait merveilleusement que c'était uniq
sous le regard de Dieu et en sa présence qu'il pourr
à Marie-Claire, avec la parfaite autorité de l'amour
rieux : ma femme ! Car c'était là qu'il la voyait v
savait qu'il lui fallait être d'abord un compagnon sp
Il lui fallait pouvoir donner quelque chose de lui-mê
son âme en même temps que de son cœur. Il n'est p
communion réelle dans l'amour sans cette rencontre
union de la foi, au-dessus de toute autre association

Michel le sentait. Il avait vécu assez longtemp
Marie-Claire pour comprendre cette nécessité. Alors,
par un irrésistible instinct, il se jeta sur la Bible.

Ce n'était point calcul. Pas un instant ne lui
l'esprit la pensée qu'il pût gagner Marie-Claire p
dehors de piété, par une sorte d'hypocrisie. Il y avait
cœur de l'amour pour Dieu, bien qu'il ne fût point é
pour exprimer ses sentiments. Il n'éprouvait pas n
le besoin de faire comme ce Charles de Cassagnac, e
capable de dire une belle prière, comme lui, afin d'
celle qu'il aimait !

Michel était simple et vrai, et ici sans doute une des leçons discrètes de Marie-Claire portait ses fruits. Cette irruption soudaine de l'amour en lui était à ses yeux une action de Dieu. Les mains divines pétrissaient en lui un cœur pour aimer, comme il avait éveillé en lui, par le contact de la piété de Marie-Claire, une foi qui déjà essayait ses ailes, et les balbutiements gauches encore et timides de la prière. Ce pur amour qui battait en lui à un rythme puissant, et cette foi qui était prête aux affirmations joyeuses et aux sacrifices, tout cela était œuvre de Dieu. Michel n'en doutait pas. Il ne se posait aucune question. C'était ainsi.

Et puisqu'il en était ainsi, que pouvait-il, pour assurer à son amour la joie parfaite de son épanouissement dans la conquête et le don, sinon se jeter vers Dieu ! Son amour était de Dieu — Dieu lui assurerait sa victoire !

Michel était un homme simple. Aucun calcul n'entrait en son esprit. Il avait été au surplus, à l'école de la foi de Marie-Claire, si étonnante de simplicité, de clairvoyance et de pénétration. Il sentait confusément tous les dangers qui menaçaient de lui enlever la jeune fille. Son père lui avait communiqué quelque chose de son angoisse et de son presentiment obscur. La venue soudaine de Charles de Cassagnac avait fait plus proches ces périls. L'avenir lui semblait enveloppé de brumes impénétrables. Il lui fallait tout confier à Dieu, Marie-Claire le lui avait appris.

Michel était penché sur le livre et de son gros doigt suivait lentement la ligne jusqu'au bord de la page, mais lui qui était si plein de Marie-Claire ne savait pas que depuis un long moment Marie-Claire l'observait. Attirée par le bruit et par la lumière, elle s'était levée et rapidement habillée, et avait tiré la porte, sans bruit. Il ne le savait pas.

Le doigt s'était arrêté de courir, et les lèvres de remuer. Michel ne lisait plus : il rêvait. Le calme était rentré en son cœur. Comme un enfant, il avait tout confié à Dieu.

Il se disait : elle a été la fille d'un forgeron, pourquoi n'accepterait-elle pas ensuite d'être la femme d'un forgeron ? Il n'y a pas de métier méprisable. Elle lui a appris : Dieu sanctifie les foyers les plus humbles, et les travaux les plus grossiers, pourvu que ces travaux soient faits pour être de service pour les autres hommes, et que dans le foyer le plus humble demeurent des cœurs pieux.

Leur foyer serait un foyer comme elle le désire, chrétien par la Bible, la prière et le culte. Pourquoi irait-elle ailleurs ? En Hollande chez l'étranger, alors qu'ici on ne pourrait vivre sans elle ? Il lui expliquerait tout cela.

Son doigt se remit à suivre la ligne pendant qu'il épelait lentement les mots. Il arriva aux mots lus la veille car il n'avait pas tourné la page.

« Pour moi et ma maison nous servirons l'Eternel » lui fallut s'arrêter car les pensées s'étaient faites écrites au début du livre de la main de celui dont confuses en son esprit. N'était-ce pas la parole qui suivait : Robert de Cassagnac ! Devise de famille huguenote et qui réclamait Marie-Claire pour la rendre à son monde. Lui, Michel, était à son tour l'étranger. Il n'était pas huguenot. Il était de ce pays catholique. Pour tous, encore de l'Eglise romaine.

Oui, il était étranger à la famille huguenote. Il ne pouvait rien. Mais il pouvait entrer dans la famille de son père. Cela, il le savait. Il reprit la ligne : « Moi et ma maison nous servirons l'Eternel ». Puis son doigt retourna au premier mot et il lut tout haut, tressaillant au son de sa propre devise : « Moi et ma maison nous servirons l'Eternel ».

Marie-Claire était toujours immobile, dans l'entre-deux de la porte. Elle souriait, mais des larmes lui coulaient sur les joues et les lèvres qui souriaient, tremblaient.

Le doigt s'était reposé sur le livre et avait recommencé sa course lente. Saurait-il jamais lire aussi vite qu'il le faisait ? Sûrement, pensait-il, s'il mettait à l'étude le doigt pendant quelques temps. Il se lèverait désormais une heure plus tôt.

Michel était obstiné. Il avait résolu de lire jusqu'à la fin de la page. Le doigt avançait lentement ; le jour passait à la fenêtre, le marteau de Mauprat était infatigable. Marie-Claire, sur le pas de la porte, souriait toujours comme tout effort entêté obtient toujours sa récompense. Le doigt arriva enfin au bas de la page. Michel alors se leva sans bruit, et s'agenouilla les coudes sur le banc, de la main gauche sur le Livre. Et sa grosse voix d'homme s'éleva dans le silence de la chambre, lente dans son premier essai de parler à Dieu : « Mon Père, je te donne cette journée, pardonne mes péchés, fais-moi tel que je dois être, et rends-moi digne de Marie-Claire et de la réclamer pour femme. Amen. »

Puis il se leva. La porte de la chambre de Marie-Claire était fermée. Michel sortit et alla rejoindre son père à la forge.

Dehors, il avait commencé à pleuvoir.

Charles de Cassagnac arriva à la forge à la fin de la matinée. Son ami Maître Taillebos l'accompagnait. Michel avait déclaré que le premier choc avait eu lieu, le vieux médecin avait déclaré que sa crainte avait disparu, sur le coup de ces émotions violentes, et qu'il était prêt à faire son devoir de guérisseur de plaies et bosses. Le jeune homme savait qu'en effet la présence du vieux médecin ferait beaucoup pour apaiser les esprits et les cœurs. Il ne voulait rien dire de plus. Il s'était rendu compte la veille du danger de la

tion. Marie-Claire était profondément enracinée à Audresseselles, sur sa falaise, et on veillait sur elle, jalousement. Puis il avait vu le foyer que Marie-Claire avait bâti, lumineux avec la Bible au centre ! Il y avait Michel, aussi. Charles avait percé le secret de Michel avant que celui-ci l'eût connu lui-même !

Mais il était absolument incapable de savoir ce que Marie-Claire pouvait penser et ce qu'elle allait décider. La jeune fille le déroutait. Les quelques heures passées en sa compagnie la veille, et l'heure dramatique qui s'était déroulée dans la forge et dans la chambre commune, autour du chandelier à cinq branches et de la Bible, avaient laissé en lui des souvenirs inoubliables. Il avait découvert une âme unique par sa beauté, sa grâce, sa puissance. Mais elle ne lui avait pas livré les décisions profondes. Quelque chose d'elle lui échappait. Et ce mystère s'ajoutant au charme irrésistible de sa cousine ne pouvait que troubler profondément le jeune homme.

Charles de Cassagnac n'avait pas fréquenté le monde. Ses études et sa collaboration naissante avec son père l'avaient tenu dans une demi-réclusion ; et le puritanisme biblique, qui avait fait le fond de son éducation l'avait maintenu strictement à une distance respectueuse de toute personne de l'autre sexe. Il n'avait pas de sœur et n'avait d'amie que sa mère. Marie-Claire avait fait irruption dans sa vie avec un torrent de lumière. Il ne pouvait songer à elle sous le nom d'Idelette. Si elle voulait être toujours Marie-Claire pour Mauprat, elle ne pouvait être autrement pour lui. Son nom était lumineux comme son caractère.

Il était venu vers ce lieu comme en pèlerinage sans aucun espoir d'y trouver autre chose que quelques souvenirs du désastre épars en quelques mémoires. Il pensait retourner vers ses parents avec quelques visions de rochers à leur décrire, et quelques propos d'hommes rudes et simples à leur répéter.

Mais maintenant il ne savait quelle décision prendre. Il ne pouvait pas savoir ce que Marie-Claire allait faire. Il ne pouvait pas savoir non plus ce que lui-même allait faire : car avec de plus en plus de force la pensée prenait empire sur lui, qu'il ne pouvait pas repartir sans la jeune fille.

Il n'avait rien dit de ses préoccupations à Maître Taillebos ; mais son silence intrigua vivement le digne médecin qui n'ayant aucun mystère à percer, pas même celui de son propre cœur, bavardait comme une vieille femme et s'esclaffait à quelque détail amusant de sa vie sur la falaise qu'il essayait de peindre à son compagnon taciturne.

— Monsieur de Cassagnac, j'espère pour l'amour du ciel que vous n'allez pas enlever à ce pays perdu, celle qui fait notre bonheur à tous ! Ce pays sans Marie-Claire !

Mais Monsieur de Cassagnac étant demeuré muet Taillebos jugea préférable de ne point insister et de la chair succulente des crabes qu'on pêchait par les rochers du *Cran-aux-Eufs*.

Marie-Claire accueillit ses visiteurs à la porte de Tous les hommes du village qui n'étaient pas en femmes et les enfants assistèrent de loin à l'arrivée de la femme de pêcheur qui la veille avait interpellé Marie-Claire alors qu'elle était en conversation animée avec l'arrivé. Il avait annoncé qu'un *marieux* pour Marie-Claire était venu elle ne savait d'où. Et comme les yeux de Marie-Claire perçants, l'arrivée de Charles de Cassagnac et de son pagnon qui venaient par la grève, avait été signalée par Mauprat et Michel semblaient être indifférents à tout.

Michel salua cordialement le huguenot. Mauprat se contenta de son travail que devant le regard muet de Marie-Claire n'eut qu'un mot bref à l'adresse de l'intrus.

— Mon pauvre vieux, fit Taillebos compatissant.

Le forgeron haussa les épaules.

— Elle n'est pas encore partie !

Les deux hommes s'étaient compris. Mais Taillebos demandait intrigué comment tout cela allait se terminer. Mauprat ne se le demandait pas. Il savait une chose que Marie-Claire n'était pas encore partie et qu'elle ne le tirait pas. C'était décidé. Il n'avait pas à se demander comment ; il emploierait si cela devenait nécessaire à l'heure où cela serait nécessaire, les moyens qu'il lui fallait. En attendant, il n'y avait rien à faire. Il laissait tout au grain.

Il ne s'était pas couché la nuit précédente. Il était retourné sa grande perplexité dans son esprit. Lui-même se butait au mystère de Marie-Claire. Il avait bien sa promesse de sa fille, retenue dans sa mémoire comme un joyau de grand prix, que jamais, quoi qu'il pût arriver, ne le quitterait ! Mais elle lui avait fait cette promesse avant de savoir ! Maintenant qu'elle connaissait son père, sa famille, et que l'appel était venu, inattendu et pressenti, inexplicablement pressenti par lui, sa promesse pouvait-elle tenir encore ?

Mauprat avait un amour idolâtre pour Marie-Claire. Il avait donné à cette enfant dix-huit ans de sa vie, en échange de son âme de rachat ; et cela avait été une rédemption en échange. Il n'était pas chair de sa chair ; mais, lui seul était le Dieu de dire pourquoi il était, lui, à l'inverse de la loi naturelle, l'âme de l'âme de sa fille. Il obéissait à Marie-Claire, et elle était devenue la loi de sa vie.

Et si elle voulait partir ?

Cette question avait roulé toute la nuit dans son



Depuis le matin, son lourd marteau rythmait cette certitude sur l'enclume.

Il avait conclu le débat intérieur comme il l'avait conclu : elle ne partirait pas. Le huguenot pouvait faire ce qu'il voudrait, elle ne partirait pas.

Depuis le matin, son lourd marteau rythmait cette attitude sur l'enclume.

Charles de Cassagnac, accompagné de Maître Taillebos, avait suivi Marie-Claire dans la maison. Mais bien jeune fille, dont le visage rayonnait de joie et d'enthousiasme, reparut dans la forge.

— Papa Louis, vous allez me faire grand plaisir, laissez-moi vos tenailles et marteau, et s'il vous plaît, venir avec nous. Nous devons honorer notre hôte, mon cousin, n'est-ce pas ? Michel, mon grand, dépêche-toi ! Quel travail est donc si pressant qui vous empêche de venir à ma réception ? vite, ajouta-t-elle en riant. Je vous attends !

Elle frappa des mains.

— Bon, fit Mauprat, ne t'impatiente pas, la Marie-Claire. On y va !

Il se mit à rire.

— Ne va pas te mettre des idées dans la tête, petite Marie-Claire. Nous voulons bien l'accueillir, ton invité, pour l'amour de Dieu. L'important c'est, quand il s'en ira, qu'il parte seul !

Marie-Claire regarda son père, mais ne répondit rien. Lorsqu'elle vit les deux hommes ranger leurs outils, elle s'en alla comme elle était venue dansant et chantonnant.

Les quatre hommes se trouvèrent ensemble une heure durant, tandis que Marie-Claire préparait le dîner. Mauprat était silencieux, Charles de Cassagnac aussi. Le Hollandais se montra causeur étincelant et fut magnifiquement à la hauteur de la circonstance. Ce fut Michel qui donna la réplique, gai comme jamais on n'eût pu en attendre qu'il se montrât en présence d'un étranger. Maître Taillebos et lui firent échange de souvenirs de leurs voyages, et ce fut à celui qui raconterait les plus cocasses. Naturellement le vieux médecin avait la collection la plus riche et il en parla d'une façon de raconter qui eût arraché des larmes de joie à la plus morose. Marie-Claire accourut à plusieurs reprises dans sa cuisine, en entendant Mauprat rire aux éclats. Le forgeron comme sa voix, ébranlait toute la maison. Marie-Claire riait d'entendre son père rire.

Le repas fut gai. Ce fut cette fois Marie-Claire qui parla. Par une sorte d'accord tacite, le sujet qui leur était tombé lourdement sur l'esprit à tous ne fut même pas effleuré. Il viendrait assez tôt. Charles de Cassagnac parla peu, mais il ne sortait pas de son attitude ordinaire. Il sourit le plus souvent. Maître Taillebos raconta à sa façon qui était toujours intéressante, quelques incidents de sa captivité en Hollande. Marie-Claire protesta lorsque Marie-Claire affirma qu'elle était et demeurerait toujours en retard de deux siècles sur les

manières des dames et des demoiselles de la grande ville.

Puis vint le moment où tous rassasiés laissèrent à Marie-Claire le soin de nettoyer la table et de la recouvrir du merveilleux tapis qu'elle avait brodé de ses mains, pendant les longues soirées d'hiver.

Chacun savait que le moment était venu où la question, d'une façon ou d'une autre, allait se poser : qu'allait faire Marie-Claire ? Et chacun attendait avec anxiété que la jeune fille revînt se joindre à eux. On l'entendait dans la pièce voisine qui lavait et rangeait sa vaisselle dans le grand bahut. Michel avait mis une grosse bûche dans l'âtre.

Seul Mauprat n'était pas nerveux. Il observait successivement chacun de ses compagnons, essayant surtout de sonder le visage impassible du jeune huguenot. Il devinait dans ses mouvements une agitation à peine cachée. Il en éprouvait une satisfaction rude. C'était l'ennemi, que ce jeune homme. Mauprat contemplant ses grosses mains. Il savait qu'elles seraient inutiles en cette affaire. C'était avec sa tête qu'il fallait lutter. Il sentait confusément qu'il n'était pas homme à lutter avec sa tête, contre un homme de la ville, éduqué, jeune, et merveilleusement maître de lui-même, de sa langue et de ses passions, comme lui apparaissait Charles de Cassagnac. Mais il était sûr de son affaire, il n'y aurait pas de lutte.

Sur ces entrefaites, Marie-Claire était revenue dans la chambre et avait pris place entre Mauprat et Michel, sur son petit banc. Souriante elle regarda l'un après l'autre les quatre hommes.

— Votre conversation, dit-elle, me paraît prodigieusement intéressante. Peut-on y prendre part ? Voyons, mon cousin, que nous dites-vous ? Vous semblez préoccupé.

— Je le suis en effet, ma cousine ; car je me demande ce que je vais rapporter à ma mère. Elle se réjouira de ce que je vais lui dire de vous. Elle en bénira Dieu. Puis elle me demandera : « Où est-elle, que je la voie ? Car je suis sa mère, maintenant, puisqu'elle n'a plus la sienne ».

Charles de Cassagnac avait d'abord parlé d'une voix ferme, mais qui s'était altérée brusquement, aux derniers mots. Il regardait maintenant sa cousine, le corps ployé en avant, les yeux cherchant ses yeux, attendant, de tout l'appel de son âme, la réponse de Marie-Claire.

Mauprat avait posé sa lourde main sur le bras de la jeune fille.

— Messire, dit-il d'une voix pesante, je ne sais ce que va répondre Marie-Claire. Une chose est certaine : elle restera ici. Elle est ma fille plus qu'elle ne peut l'être de votre mère ou de votre père, que je respecte et que je veux honorer en vous accueillant dans ma demeure. Je n'ai jamais donné d'ordre à ma fille depuis qu'elle n'est plus enfant. Je lui ai

obéi et avec joie, parce que je vis pour son bonheur. A d'hui, dit-il en se levant de toute sa hauteur, et s'enflant de grondements profonds, je commande. Qu'il ne parle pas de ce départ. Marie-Claire ne partira pas. Marie-Claire ne peut pas partir. J'ai droit sur elle. Qu'on m'interdise tout ce qu'il veut, mais que je n'ai pas ce droit, elle s'en ira, si elle veut. Sinon, alors, je serai mort.

— Mais...

— Silence !

Le mot éclata comme un coup de tonnerre. Puis il se rassit.

— Michel, dit-il, le petit tonneau de vin que nous avons sauvé de la *Belle Liégoise* quand elle a été à la côte, le dernier est encore à moitié plein. Va le chercher, moi-même. Et nous boirons à la santé de notre gracieux hôte, M. de Cassagnac, et à son heureux retour.

Marie-Claire n'avait dit mot. Elle sanglotait.

T R O I S I E M E P A R T I E

CHAPITRE PREMIER

LE PASSE RESSUSCITE, ET C'EST TERREUR, JUGEMENT ET ESPOIRS NOUVEAUX

Maître Chabanut et sa digne épouse se réjouirent avec grandes démonstrations lorsque Charles de Cassagnac leur eut déclaré qu'il leur serait reconnaissant au-delà de toute expression s'il pouvait demeurer chez eux quelques jours encore.

Dame Elisabeth avait encore les yeux rouges de larmes. Monsieur de Cassagnac venait de raconter son voyage extraordinaire, si court et pourtant si dramatique.

— Quel homme horrible que ce Mauprat, ainsi que vous l'appellez ! C'est un ogre !

— Non, chère madame, je le comprends, dit-il en souriant. Mais je ne désespère pas de le voir venir à d'autres sentiments. Ma cousine n'a rien dit lorsque celui qu'elle appelle encore son père eut déclaré formellement qu'elle ne partirait pas d'Audresselles. Mais j'ai vu à son visage et à ses larmes que la façon de faire du vieillard l'a profondément et cruellement blessée. Elle n'a pas pu le cacher. Marie-Claire, puisque c'est ainsi qu'on l'appelle, et pour ma part j'aime ce nom dans lequel rayonne toute sa personnalité, est une âme d'élite, une âme libre. Je l'ai senti, je l'ai vu. Je pense qu'elle serait venue avec moi pour rendre visite à mes parents, et qu'elle serait retournée ensuite à Audresselles. Elle est libre, parce qu'elle est extraordinairement spirituelle et volontaire. Elle suit la vérité, sa vérité, comme elle dit. Sa vérité, c'est qu'elle se doit à son père.

— Son père ! Comment peut-elle l'appeler son père ! Que lui doit-elle ?

— Elle reconnaît volontiers et spontanément qu'il a droit sur elle. Dieu lui commande de lui obéir, dit-elle. Elle se soumet à lui, même si elle doit en souffrir cruellement.

— A-t-il vraiment droit sur elle ?

— En toute conscience, devant Dieu, je dis non. D'abord il n'est pas son père, et ensuite elle lui est par l'esprit, la foi, le cœur, infiniment supérieure, et même étrangère.

— Mais que vous a-t-elle dit ?

— Lorsque je l'ai quittée, en présence de son père, a de cet après-midi, elle m'a dit : « Messire, n'est-il dans la Parole que nous devons honneur et obéissance parents ? J'irai embrasser votre mère quand mon p le permettra ! »

— Mais pourquoi cet ogre lui refuse-t-il de la laisser

— Il s'est persuadé que si elle part elle ne lui ret pas.

— Ce serait une bonne chose ! Et qu'allez-vous fair

— Eh bien, dame Elisabeth, si je ne dois pas, ai vous l'affirmez si obligeamment, vous gêner par u chez vous de quelques jours, je compte retourner à selles bientôt, et je verrai si Mauprat n'aura pas ado humeur farouche. Je ne l'ai pas heurté dans sa dét tion, pour éviter qu'il ne s'y bute plus encore. J encore pouvoir emmener avec moi ma cousine !

— Dieu vous entende, monsieur de Cassagnac, repri Elisabeth avec ferveur. Je brûle, moi aussi, de faire naissance de cette chère enfant !

Charles de Cassagnac était arrivé tard dans la s la boutique de la rue des Poissonniers. Ayant qu demeuré de Mauprat après le repas de midi, il avait ment regagné Wissant par le Gris-Nez et avait eu la fortune de trouver là une barque de pêcheurs se ren Calais. Il eut cette autre fortune qu'il ne jugea p pas aussi bonne, de rencontrer Merlu et d'avoir à su pendant une heure le bavardage du vieux pêcheur. Il de service qu'il ne se déclarât prêt à rendre à l'é Fallait-il l'aider davantage dans ses recherches ? - le jeune étranger n'avait plus besoin de ses services. trouvé ce qu'il cherchait. — Ah, le bon gentilhomme donc découvert la trace du bébé ? — Oui, aussi é que cela parût, c'était la fille de Mauprat. — C'est bi Merlu l'avait toujours dit, ce Mauprat était une can Non, l'étranger ne trouvait pas que le forgeron fût u honnête homme, au contraire. Il avait son caractè simplement, mais c'était un fort brave homme. — U homme ? On voyait bien que mon gentilhomme ne c sait pas l'homme. Lui, Merlu, se chargerait bien de lu ver qu'il n'en était rien. Le forgeron était un des l les plus riches d'Audresselles. Un homme ne s'enric comme cela, à taper sur une enclume. Non, mais p bateaux jetés à la côte lui avaient été de fameuses au Ça on le savait dans le pays. Un drôle d'homme, ce M un homme sinistre, de triste renom. Si l'étranger s'occuper sérieusement à fouiller dans le passé de M il découvrirait de fameuses histoires. Sûrement, il

qu'à s'en donner la peine.

Une heure durant, en attendant sur la plage le départ de la barque, il supporta les propos du pêcheur vindicatif jusqu'au moment où il lui donna une pièce d'argent pour avoir la paix, ce qui rendit Merlu assez perplexe. Il jugea que s'il avait reçu cette récompense c'était pour avoir fourni des renseignements utiles sur Mauprat. C'était bon à savoir. S'ils étaient payés à bon prix, on lui en apporterait d'autres. Merlu était un homme de ressources, et pas bête. Il y avait un mystère dans toute cette affaire de la fille de Mauprat. Il saurait bien le percer.

Maître Chabanut avait depuis un long moment fermé ses volets et barré sa porte, quand son jeune ami était rentré. Il l'avait accueilli avec joie et un grand soulagement ; son épouse et lui n'avaient pas manqué d'être fort inquiets la soirée précédente de ne le point voir revenir. Enfin, Dieu soit loué, il était sain et sauf !

Et la soirée s'était passée à redire dans le détail tous les événements des deux journées.

Monsieur de Cassagnac était assez indécis sur les démarches nouvelles qu'il aurait à faire à Audresselles pour obtenir ce que sa première visite n'avait pu obtenir, que Marie-Claire se décidât à le suivre en Hollande, quitte à en revenir au bout de quelque temps. Il avait donné à Maître Taillebos l'adresse du drapier de la rue des Poissonniers, le priant de la faire connaître à sa cousine. Il espérait, vaguement il est vrai, que Marie-Claire lui enverrait un message d'une façon ou d'une autre. Si rien ne devait venir d'elle ou du vieux médecin, il aviserait sur la meilleure marche à suivre. Il attendrait donc cinq jours, laisserait passer le dimanche et retournerait alors résolument chez Mauprat, argumenter de nouveau avec le forgeron, et Marie-Claire.

Il n'eut pas à attendre cinq jours.

Le surlendemain de son retour, il se trouvait dans la chambre que ses hôtes avaient mise à sa disposition, occupé à lire et à rêver, lorsque Dame Elisabeth vint elle-même le prier de descendre tout de suite : on avait quelque chose de nouveau à lui apprendre. Très intrigué, le jeune homme suivit son hôtesse, s'attendant à se trouver devant quelqu'un venu d'Audresselles, Maître Taillebos, peut-être, ou même Michel, le fils de Mauprat, de qui Charles de Cassagnac aimait la figure intelligente et sympathique. Son étonnement fut grand lorsqu'il fut en présence de Merlu et d'un autre pêcheur aussi misérablement vêtu que lui, et empestant le whisky autant que lui. Ils étaient demeurés au fond du magasin, Dame Elisabeth n'ayant pas jugé bon de faire

entrer dans la salle lambrissée de chêne, et de pr
impeccable, ces deux hommes qui chiquaient et dont
lui était insupportable.

Maître Chabanut avait entendu ce qu'ils avaient
et s'en trouvait extraordinairement agité. Le brave h
en avait sa calote de travers sur le crâne qu'il avait c
et se frottait les mains fébrilement.

— Qu'y a-t-il ? demanda Charles en répondant par un
de tête au salut des deux hommes.

— Voilà, fit Merlu d'un ton posé. Le Rouquin qui
chez nous et qui a été autrefois mon matelot, au ten
j'avais une barque à moi, m'a dit des choses. Je lui
comme ça : l'Rouquin, t'as pas le droit de garder ça po
vu que ce gentilhomme étranger a fait un long voya
que sûrement il sera bien content de savoir ce que
raconteras. Et même s'il ne te donne rien, que j'lui
t'as pas à cacher ce qui doit être connu, vu qu'il s'a
bonheur d'une pauvre jeune fille qu'a plus de père ni
et de sa très honorable famille, riche en même temps,
n'épargne aucun effort pour retrouver l'enfant perdu.
me je lui disais, messire, un enfant, c'est plus qu'un
surtout quand c'est une belle fille comme la Marie-

— Vous la connaissez ?

— Oui, je l'ai vue hier, comme je me promenais sur la
de Boulogne.

— Qu'est-ce qu'il sait donc ? Parlez, mon ami, repri
se tournant vers l'homme dont le visage ne lui in
qu'une confiance très limitée.

— L'Rouquin ne sait pas bien s'expliquer en société,
Merlu. Si vous le voulez bien, mon gentilhomme, j
vous répéter ce qu'il m'a raconté. Après vous lui p
des questions. Il saura sûrement vous répondre.

Voilà. L'Rouquin se souvient comme moi de la n
nauffrage où une bonne barque a été réduite en miet
où ces pauvres gens ont été noyés. Pas tous, puisque l
bébé a été sauvé par Mauprat. Drôle de chance, mon
homme, que Mauprat se soit trouvé là, justement, c
une nourrice appelée exprès à l'avance, pour recevoir
fant dans ses bras ! Remarquez que je n'insinue rien
on a une tête, c'est pour s'en servir, s'pas ?

Moi, j'avais dit au pauvre gentilhomme que c'étais
de partir. Il a fait ce qu'il a voulu. Que le Bon Dieu
son âme.

Et Merlu se signa fort pieusement.

— Donc, je disais hier au Rouquin mes souvenirs de
nuit d'angoisse, quand il me dit comme ça : je m'so
bien quand ta barque est venue à la côte, au *Cran-aux*.
J'aurais pu assister moi aussi au naufrage, et sauver l'e
vu que je n'étais pas loin de là.



Le brave homme en avait sa calotte de travers sur le crâne qu'il avait chauve, et se frottait les mains fébrilement...

— Ah, fit Charles subitement intéressé.

— C'était à marée haute, qu'il dit. Il n'a pas vu la barque. Il n'a vu personne non plus. Ça, il le dit bien. Mais sur les rochers, juste là où la barque a donné, s'est écrasée, un feu qui dansait.

— Un feu qui dansait !

— Un feu qui dansait, n'est-ce pas l'Rouquin ?

— Oui, grogna l'homme.

— Moi, j'connais l'Rouquin, continua Merlu, vu que c'est mon matelot au temps que j'avais une barque. C'est un feu qui dansait. Il m'a dit comme ça : « Un feu qui danse, une flamme de l'enfer. Alors j'ai mis le cap vers la terre, laissant derrière moi la mer qui hurlait comme les diables ». J'connais l'Rouquin, mon gentilhomme. Alors que je m'appelle Merlu, il devait courir aussi vite que le vent de Noroit !

Mais moi je sais, et vous le savez aussi bien que moi, qu'un feu qui danse, c'est moins une flamme venue du ciel qu'une lanterne au bout d'un bras d'homme !

Charles de Cassagnac était devenu subitement sérieux.

— Un naufrageur !

— Je ne sais pas, moi, fit Merlu avec toutes sortes de précautions dans le geste et dans le ton de la voix. Je ne peux pas dire ! Mais c'est comme qui dirait quelque chose de possible : un feu qui danse, une barque qui vient à terre, lui ! Ça s'est déjà vu, des choses comme ça. Mais on ne peut pas dire, vu que l'Rouquin avait peur du diable !

— Alors, à votre avis, Mauprat ?...

— Je ne dis rien ! On n'accuse pas les gens comme ça, comprenez ! Mais j'dis que c'est tout de même étrange. Mauprat a dit qu'il était allé là juste pour cueillir l'engrais, mais m'tracasse ! Mais dire que Mauprat a attiré la barque sur le rocher pour la naufrager, non, j'peux pas dire ça comme ça pas là !

Charles de Cassagnac avait écouté Merlu sans rien dire, rompre à peine. Il était la proie d'une intense agitation. Il marchait de long en large à grandes enjambées dans la boutique arrière-boutique du drapier.

— Etes-vous bien sûr que tout cela soit vrai ? demanda-t-il à plusieurs reprises à Merlu, puis à son compagnon. C'est grave, ce que vous me racontez-là, terriblement grave. Mauprat me semble un honnête homme, rude peut-être, mais a dû être violent, jadis, qui l'est encore peut-être, mais c'est un honnête homme ! Marie-Claire n'aurait pas pu se laisser tendresse qu'elle lui témoigne si cela n'était pas. Si elle n'est pas comme elle l'est, depuis dix-huit ans qu'elle vit avec lui, elle aurait bien appris à le connaître !

Et enfin, ce que vous me dites-là, les pêcheurs de la côte, ils s'elles auraient bien pu le découvrir depuis longtemps.

— Oh, ceux d'Audresselles ! Tous du même bord !

Et Merlu eut un geste de souverain mépris.

Pouvait-il croire, devait-il croire ces deux hommes ? Charles était embarrassé. Dès l'abord, il était prêt à mettre leur récit en doute. Ils avaient l'un et l'autre l'air de canailles. Pour rien au monde il ne leur aurait confié sa vie la nuit, sur une lande déserte. Quelque chose cependant était inexplicable : la présence du forgeron sur le lieu du naufrage, à cette heure extraordinaire de la nuit, exactement au moment du désastre.

— Bon, fit-il brusquement en se tournant vers les deux hommes. Voici pour vous, dit-il en leur tendant une poignée de pièces d'argent ; je sais où vous trouver si j'ai encore besoin de vous. Si vous n'avez plus rien à me dire de nouveau, vous pouvez aller.

Il se détourna brusquement et rentra dans la grande salle, suivi de Dame Elisabeth.

Merlu et son compagnon le Rouquin furent rapidement dans la rue et en quelques instants sur le port. Ils connaissaient une fameuse taverne où pouvait se boire une partie de l'argent qu'ils venaient de gagner, et qui dansait au creux de leur main avec un bruit agréable.

— L'Rouquin, mon gars, comme tu vois, c'était pas difficile ; le tout, c'était de le dire. Et aussi de trouver la combine.

— Oh, t'as toujours été fort pour ces choses-là.

— Mauprat va recevoir une de ces visites ! Je les connais, ces étrangers. Ils ne parlent pas beaucoup, mais ils agissent. Ah, ah ! Et ce n'est pas encore fini. Il aura encore besoin de nous, le jeune gentilhomme, et des services comme ceux-là, ça se paie. M'est avis qu'il l'épouserait bien, la Marie-Claire. Un beau morceau de fille, si tu la connaissais !

— Je la connais bien mieux que toi, vu que j'suis de sa paroisse, et qu'elle a plusieurs fois accompagné notre curé quand mon Augustine a fait sa grande fièvre.

— Alors, tu connais le père aussi ! D'ailleurs c'est bien simple, entre moi et lui, c'est la guerre depuis toujours !

Tu comprends, quand j'tai dit : tu diras que t'as vu un feu qui danse, du côté du *Cran-aux-Œufs*, j'sais bien qu'tu ne l'as pas vu, puisque tu étais dans ton lit. Mais tu aurais pu le voir, et c'est ça l'essentiel. Car il y a des chances que si Mauprat a été au *Cran-aux-Œufs* cette nuit-là, et il ne le cache pas, il n'y a pas été sans lanterne. Evidemment, personne ne sait, que Mauprat lui-même, s'il a naufragé la barque. L'important c'est qu'il aurait pu le faire... puisque toi et moi nous l'avons déjà fait, ajouta-t-il d'une voix creuse.

— Dis pas ça, Merlu, fit l'autre en claquant de L'Bon Dieu nous mettra ça à notre compte. On se fait tous les deux !

— Et tout ce qu'on a fait brûler de cierges à la Vierge, ça ne sert donc à rien ? Et tous les *ave*, et les *rinages* ! C'est remboursé depuis longtemps, cette mon gars ; ne t'en fais plus souci !

Alors, tu comprends : Mauprat a pu avoir une il a pu la faire danser sur les rochers, à bout comme on fait les signaux ; il a pu naufrager la T'en sais pas plus, n'en dis pas plus. Si maintenant l'homme va se brûler les doigts à la forge de Mauprat son affaire. Surtout que je suis sûr que si Mauprat naufrager ma barque, il l'a sûrement fait. La seule que je ne comprends pas, c'est qu'il ait su que la était en mer. Elle n'avait pas de falot. Il a dû la voir et l'a suivie depuis le Noirdah jusqu'au *Cran*.

— Et maintenant ?

— Maintenant quoi ?

— Il va aller trouver Mauprat et dire son histoire.

— Et nous ?

— Nous ? On fait le mort. Et si on doit parler, on dit simplement : Mauprat ? Connais pas. On n'a rien à voir avec Mauprat. On a tout simplement vu une lumière qui brillait sur les rochers du *Cran-aux-Œufs* à l'heure que la lune était haute, sur les minuit.

— Pas plus que ça ?

— Pas plus que ça. Pour le reste, qu'il se débrouille. Et chacun but son gobelet plein de whisky, ce qui servit de lui donner une vue éblouissante de l'avenir.

Tel n'était pas le cas pour Charles de Cassagnac qui, sans doute, n'avait pas la ressource du whisky pour se débarrasser des esprits en place ; tout au moins n'en usait-il pas. Pendant un long moment, son agitation avait été terrible. Il s'était senti dans l'impossibilité de raisonner sainement. Une profonde indignation et une juste colère le suffoquaient. Ses amis, Dame Elisabeth et son digne mari, ne cachèrent pas leurs sentiments qui étaient violents, et les étalèrent avec une grande volubilité. Puis le jeune homme se calma et essaya de tempérer la colère de ses hôtes.

— Rien ne prouve, en fin de compte, que les soupçons de Merlu soient fondés. Mauprat ne m'a pas donné l'impression d'être un malhonnête homme. Il est vrai que Tante Marie m'a raconté toute l'œuvre que Marie-Claire a accomplie pour le changer. Elle en a fait, à bien des égards, un homme nouveau. Et ce Merlu ne me semble pas un homme dont la moralité en impose. Il faut être prudent avant de sauter aux conclusions.

— Merlu a toujours été fidèle aux contrats que j'ai

avec lui pour transporter des émigrés en Angleterre.

— Il y trouvait son avantage. Ici qui me dit qu'il ne sert pas une haine personnelle ? Dès que je l'ai rencontré la première fois, cet homme m'a inspiré de la répugnance. Que Dieu me pardonne pour ce sentiment.

— Alors, qu'allez-vous faire, messire ?

— Eh bien, je vais faire une enquête moi-même. Je vais dès aujourd'hui me rendre chez Taillebos. Il m'hébergera volontiers, j'en suis sûr. Et c'est un homme de jugement droit. Il est ami de Mauprat, mais c'est un honnête homme. D'ailleurs, je ne demande pas mieux qu'il me convainque que l'histoire de Merlu et de son Rouquin est de l'imagination. Il me répugnerait d'apprendre que Mauprat est un criminel.

— Et moi je ne vous comprends pas très bien, monsieur de Cassagnac, interrompit Dame Elisabeth. Car si vraiment cet ogre — je ne le vois que comme cela ! — a naufragé la barque de votre oncle et que votre cousine l'apprenne, je me demande quels droits cet homme horrible pourra continuer à invoquer sur celle qu'il appelle sa fille. Elle aura de lui une telle horreur qu'elle n'aura de cesse qu'elle ne se soit enfuie d'Andresselles ! Voilà ce qui saute aux yeux, messire, aux miens tout au moins. Je ne saurais vous encourager trop à fouiller cette affaire jusqu'en son fond. Le salut de cette enfant est en jeu !

Charles de Cassagnac se plongea dans un silence profond. Puis il s'excusa auprès de son hôtesse et se retira dans sa chambre, après avoir prié Maître Chabanut de s'enquérir si une barque ne pourrait pas le conduire jusqu'au Gris-Nez. Il paierait l'homme qui l'y conduirait.

Un étrange tumulte emplissait l'âme du jeune homme, le troublait et l'inquiétait. Il n'osait pas accuser Mauprat, mais n'osait non plus l'excuser. S'il était coupable vraiment, son crime ne se prolongeait-il pas maintenant dans ce refus intransigeant de donner sa liberté à Marie-Claire ? Pauvre Marie-Claire !

L'image de la jeune fille s'imposait à son esprit avec une vigueur et une insistance de plus en plus contraignantes. Et tout ce qui jusque là avait fait son charme, sa grâce et la puissance secrète de sa personnalité, était rehaussé encore par le mystérieux prestige de la souffrance et du martyr. Elle était peut-être, tout semblait le prouver en tout cas, la victime d'un homme qui sans doute l'aimait, mais comme une brute sait aimer, et qui avait bâti son bonheur égoïste et jaloux sur le crime ! C'était intolérable !

Et qu'il connût, lui, le secret, cela ne lui imposait-il pas des obligations ? Quelles raisons pouvait-il opposer à cette nécessité pressante de se placer aux côtés de la jeune fille comme son chevalier, et opposer aux faux droits de ce père

qui n'était qu'un vulgaire criminel, les droits sacrés de la liberté humaine, liberté de l'âme, du cœur, de la conscience.

Ainsi, qu'il le voulût ou non, Marie-Claire et lui furent placés côte à côte au cœur de ce drame douloureux qui pouvait faillir à son devoir. Il la devinait tournée vers le bien que ne connaissant rien encore de l'horrible dans laquelle elle se trouvait.

Charles de Cassagnac cédaït insensiblement à l'impulsion du besoin de protéger de sa force la faiblesse, ce qui était une des premières nécessités de l'amour. En lui, la foi précédait la vie et la guidait. Sa foi virile et forte lui ouvrait la voie ; il n'avait pas connu ces défaites qu'on appelle jamais de ce nom, et qui font de l'homme l'esclave de la chair ou de son milieu. L'amour prenait naissance à l'abri de ce besoin de don et de dévouement qui est propre de l'esprit. Et il semblait inévitable qu'il en fût ainsi, et que rien ne pût empêcher le jeune homme d'abandonner avec impétuosité !

Les heures se succédèrent sans que Charles bougeât de son fauteuil profond où il s'était jeté. Le livre ouvert sur la table ne fut pas déplacé d'une ligne, et la bûche qui brûlait au moment avait joyeusement chanté dans l'âtre, s'était éteinte longtemps éteinte sans que le jeune homme s'en fût aperçu. Il rêvait. Il ne savait pas comment se dénouerait le drame douloureux ; mais son cœur se remplissait d'une confiance certaine, et qui le faisait sourire, c'est que sa vie était au service de Marie-Claire et qu'il était prêt à la donner jusqu'à la dernière. Et pour le moment cela suffisait à son bonheur.

CHAPITRE II

LE VIEUX MAUPRAT SE REVEILLE. LE VIEUX PRETRE DEFEND SON BIEN.

— Michel, dit Marie-Claire à son grand frère, vois-tu ces matins de suite que tu te lèves une heure plus tôt que moi, tu lis la Bible et pour prier ; pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? Tu me serais jointe à toi et nous aurions lu et prié ensemble comme nous le faisons le soir.

Le jeune homme sembla gêné d'avoir été surpris par sa jeune fille. Il avait de ces timidités étranges. Il se défendait à gauche, comme un enfant pris sur le fait, dans une attitude bénin.

— C'est que tu vois, Marie-Claire, tu m'es tellement plus sérieuse que lorsque tu es avec moi, tu dois te mettre à l'écart, pas, comme lorsque je veux donner mon gros d'argent.

menotte d'un petit enfant, pour marcher à ses côtés ; je me courbe, je marche à petits pas.

Elle le regarda longtemps sans répondre et se mit à sourire.

— De quelle faute veux-tu me punir, dit-elle enfin, que tu décides ainsi de me priver de ma joie la meilleure ?

— Ta joie la meilleure !

— Oui, Michel.

— La mienne aussi, Marie-Claire, d'être un petit enfant conduit par toi.

— Voyez ce petit enfant, fit-elle en riant, à peu près trois fois gros comme moi ! Et voyez sa menotte qui va me prendre mon gros doigt !

Ils se mirent à rire tous deux.

— Marie-Claire, fit Michel soudain sérieux, je t'ai vue pleurer hier. Dis-moi pourquoi.

— Michel, il y a des fardeaux qu'il faut porter tout seul.

— Je ne veux pas être indiscret, Marie-Claire. Mais je voudrais pouvoir t'aider dans ton chagrin, puisque tu as de la peine. Dis, c'est à cause de la visite de ton cousin ?

— La visite de mon cousin m'a mis l'âme en joie, mon grand. Que de choses je ne savais pas que je sais maintenant. Il m'a appris même à connaître mon propre cœur !

— Moi aussi, fit Michel d'une voix grave en regardant Marie-Claire.

Mais celle-ci s'occupait à ranger quelques bibelots sur l'étagère, elle ne vit pas le regard qui cherchait son regard.

— Tu aurais voulu partir avec lui, Marie-Claire ? Le refus du père t'a fait de la peine ?

— Oui, son refus m'a fait de la peine, et il me fait encore de la peine. Je comprends papa Louis, mais c'est sans doute mon mauvais cœur qui se révolte ! Il aurait dû me laisser décider moi-même.

— Il a eu peur que tu ne reviennes pas, Marie-Claire.

— Et pourquoi n'a-t-il pas confiance en moi ? Ne lui ai-je pas promis que je ne le quitterais jamais ? A-t-il à se plaindre de sa fille ?

— Non, Marie-Claire, assurément non !

Ecoute, Marie-Claire, demande-lui toi-même. Je pense qu'il a été irrité que Monsieur de Cassagnac fasse cette demande. Ça semblait vouloir dire qu'au nom de sa famille, il te réclamait, et qu'il désirait te reprendre pour toujours.

— Mais ma promesse, Michel !

— Peut-être a-t-il cru que Monsieur de Cassagnac voulait t'épouser ?

— Je dois obéissance à mon père, Michel, mais le mariage est quelque chose qui est fait par Dieu. J'épouserai celui qui me semblera désigné par Dieu. Mon cœur ne se trompera pas quand le moment sera venu d'accepter ou de refu-

ser les offres d'un jeune homme, car j'ai remis ton affaire entre les mains du Père céleste. Et mon père pourra pas dire non, quand j'aurai le sentiment que Dieu a dit oui : car alors, pour la première fois, je désobéirai à mon père.

Ce fut au tour de Michel de demeurer un long moment silencieux : il était désorienté. Marie-Claire lui apprit tout en pleine de mystère, et il se sentait incapable de dire le fond de ce cœur et de cette âme. Aimait-elle Cassagnac ? La question tournoyait en sa tête et lui ajoutait à son trouble.

A ce moment, la voix de Mauprat appelant Michel vint jusqu'à eux. Le jeune homme répondit immédiatement et sortit de la salle, laissant Marie-Claire seule avec elle-même. Elle s'assit sur le banc qu'occupait Michel quelques instants auparavant devant la Bible, et, à son tour, se mit à lire.

— Michel, fit Mauprat, il y a notre curé qui veut te parler.

— Bien le bonjour, notre curé.

— Michel, est-ce que tu ne pourrais pas me donner un peu de temps, une heure et venir avec moi jusqu'à Audinghen ? J'ai un paquet à porter jusque là, et je n'ai plus ton âge. Tu es comme deux hommes, ce sera pour toi jeu d'enfant.

— Bien volontiers, notre curé.

— Tu es un brave gars. Au revoir, Mauprat, je ne compte pas votre fils trop longtemps. Je sais qu'il vous est très utile.

— On se fait vieux, notre curé.

— Et vous êtes encore bien valide, mon ami ! Bonne nuit, la Marie-Claire !

— On le lui donnera, messire. Bonne journée pour vous aussi.

Messire Bocquillon et Michel prirent le sentier qui mène à la falaise, bien que l'herbe fût humide et que le recteur eût souvent de douleurs aiguës dans les membres.

— Et quoi de neuf, Michel ?

— Beaucoup de neuf, notre curé, même que je suis content de vous voir pour vous en causer.

— Ah, qu'y a-t-il, mon garçon ?

— Notre curé, j'ai idée que je vais vous faire de la peine, mais en droiture je dois vous dire tout. Voilà, en quelques mots, je lis tous les jours dans la Bible qui est, vous savez, le Livre de Dieu, et cela me fait beaucoup de bien, comme vous devez le savoir mieux que moi.

Messire Bocquillon s'était arrêté net, les jambes écartées.

— Veux-tu dire, Michel, que malgré mes ordres...

— Avez-vous vraiment, messire, donné des ordres pour que je demeure les yeux dans l'obscurité, quand j'avais la main à portée de la main ? Je l'ignorais. En tout cas, j'

que le mal qui est fait ne se répare pas. Quand on a vu la lumière du soleil, il est difficile ensuite de se contenter d'un clair de lune.

— Michel, est-ce que toi aussi, tu te rebelles contre mon autorité ? D'abord, où est-elle cette Bible ? C'est ce Taillebos d'Audinghen qui l'a amenée avec lui !

— Que nenni, notre curé. Elle est chez nous, et elle est à nous. Mais n'est-ce pas la Parole de Dieu que la Bible, messire, et ne nous lisez-vous pas l'Évangile tous les dimanches à la messe ? Pourquoi ne pourrait-on pas la lire chez soi, et tous les jours ?

— Et pourquoi, malheureux, ne pas me demander conseil ? Quand tu es malade, tu vas chez l'apothicaire ⁽¹⁾ ou chez le médecin. Pour tout ce qui concerne la religion, ne suis-je pas là, mon fils ? Et qui donc que le prêtre peut célébrer la messe et offrir le corps de notre Seigneur Jésus-Christ aux âmes qui veulent communier ? Et quand tu as commis péché, qui donc peut t'absoudre ? Et quand tu seras sur ton lit de mort, qui donc te donnera le viatique ? Et quand tu seras mort, qui donc priera et dira des messes pour faire sortir ton âme du purgatoire ? Pourquoi méprises-tu le prêtre ?

— Je ne vous méprise point, notre curé, et je vous ai, croyez-le bien, en grande vénération. Je ne vois pas en quoi je vous ai manqué, vu que je n'ai fait que lire dans le livre qu'on appelle la Parole de Dieu. Et la preuve que je vous tiens en respect, messire, c'est que je n'ai pas voulu tricher avec vous et que je vous dis honnêtement ce que j'ai fait. J'en fais l'aveu par respect pour vous, et par respect pour moi-même. Un homme qui n'a pas le courage de la vérité n'est pas un homme.

— Mais ne vois-tu pas, malheureux, qu'à lire ce livre sans mon autorisation, tu passes au-dessus de ma tête ! Tu ne pourras en lire que lorsque je te le dirai, et avec moi, pour que je t'explique tout.

— Puisque vous voulez m'expliquer tout, notre curé, voudriez-vous me dire ce que c'est que la grâce ? Nous en cautions encore hier, la Marie-Claire et moi.

— La Marie-Claire ? Elle lit sans doute dans ce livre avec toi ?

— Oui, notre curé. Elle doit d'ailleurs vous le dire, la prochaine fois qu'elle vous verra. Nous avons décidé de ne rien vous cacher.

— Mais vous voulez donc tuer votre vieux pasteur ? s'écria le vieux curé en levant les deux bras au ciel.

— Je ne vois pas en quoi, messire, fit Michel, respectueusement.

(1) Se disait autrefois pour pharmacien.

— Et cet étranger qui est venu il y a trois jours ? dans le village que c'est un huguenot, un de ces r qui crachent sur la Sainte Vierge, et qu'il est ven épouser la Marie-Claire ! C'est vrai ça ? Il en est Bible, lui aussi ! Il a dû vous en mettre plein la t ses mensonges. Et ce Taillebos ?

— Notre curé, pour tout ce qui regarde la Marie-Claire vous répondra pour elle-même. Elle vous dira qu sur cet étranger qui est venu à la maison. Ce sont se res, pas les miennes. Mais je vous ai demandé, mess m'expliquer ce que c'est que la grâce. Car si c'est vr le don gratuit de Dieu, et suffisant, naturellement, p ça vient de Dieu, de Jésus-Christ, de la croix, le d pardon, à quiconque le demande et l'accepte par la quoi peut donc servir tout ce qui s'ajoute ? Par exem la Parole de Dieu est un don de sa grâce, pourquoi votre autorisation pour la lire ? Et si votre autor vient à manquer, comme cela peut arriver, à ce qu'il faudra-t-il, notre curé, laisser là le don de la grâce le mépriser quasi, faute d'un mot de votre part qui r pas venir ?

— Dieu commande par moi. Par moi, parce que prêtre, car en dehors du sacerdoce, je ne suis qu'un homme ! Par moi il dit oui ou il dit non !

— Eh bien, sauf votre respect, messire, je ne pu comprendre cela ni non plus l'accepter.

— Il faut accepter sans comprendre, mon garçon. représente l'Eglise.

— La Parole nous a été donnée pour que les mysté Dieu s'ouvrent à notre intelligence ; et l'Esprit no donné pour que la Parole divine s'explique elle-m notre entendement, et nous tienne hors de l'erreur.

— Qui t'a dit cela, malheureux ?

— La Bible elle-même, notre curé. Et d'ailleurs il su l'ouvrir pour voir clair tout de suite. Et si on ne con pas tout de suite, c'est parce que le regard de l'âm pas encore bien habitué. Tenez, voyez-vous, notre quand on regarde la mer, souvent, à l'horizon, on r rien. Puis tout aussitôt après, on voit une voile. Elle depuis longtemps déjà, mais on ne l'avait pas vue !

— Michel, mon garçon, tu vas me promettre de n lire dans ce livre !

— Et pourquoi donc, messire ?

— Parce que je te le défends tout simplement. Je n pas te donner d'autres raisons, puisque celles que donne ne te font ni chaud ni froid. Il faudra m'apporte Bible au presbytère le plus tôt possible.

— Elle ne m'appartient pas, notre curé. Elle est à

Claire. Mais si elle était à moi, messire, je ne la porterais pas chez vous.

— Comment ? Tu oserais...

— Voyez-vous, notre curé, on n'a pas le droit, à mon avis, de fermer la porte que Dieu a ouverte, de rejeter le don qu'il a offert, de mettre l'éteignoir sur la chandelle qu'il a allumée.

— C'est la Marie-Claire qui t'a mis tout cela en tête, Michel ?

— Oui, fit-il avec un grand orgueil ; Dieu parle par sa bouche. C'est une sainte.

Le vieillard ne répondit pas. Blanc et tout tremblant, il était évident qu'il souffrait. L'abbé Bocquillon était une âme simple, qui servait fidèlement, sincèrement et avec humilité et amour la vérité telle qu'il l'avait connue depuis son enfance et telle qu'il l'avait reçue du curé de Boulogne qui l'avait éduqué. Il ne comprenait pas, il ne pouvait comprendre ces deux jeunes gens qui s'évadaient de la maison toute faite, bâtie sur le roc et sur les siècles, pour s'édifier, croyait-il, de fragiles abris sur le sable, à la merci du premier vent ! Il en était tellement affecté, que les larmes lui coulaient sur ses vieilles joues tannées. Michel l'ayant vu, eut pitié du pauvre homme et résolut de se taire.

Et c'est ainsi que les deux hommes, tout pleins chacun de convictions qu'ils auraient voulu se communiquer l'un à l'autre, achevèrent silencieusement leur course et se séparèrent au calvaire d'Audinghen. Le vieux curé remercia son compagnon qui lui avait rendu le service de porter son fardeau, et se rendit à la maison où il avait affaire. Quant à Michel, il alla dire bonjour à son ami Maître Taillebos.

Messire Bocquillon, curé d'Audresselles et d'autres hameaux du voisinage, n'était pas homme à laisser aller à la dérive des âmes précieuses qui lui avaient été confiées. Il ne demeura qu'un instant dans la maison où il avait déposé son paquet. Il en sortit tout aussitôt, et si vite qu'il eut le temps de voir le fils de Mauprat entrer dans la petite maison blanche plantée à la lisière du hameau, presque au bord de la falaise.

« Il n'en sortira pas tout de suite, se dit-il. Hâtons-nous de rentrer. »

Le zèle de sa mission donnait au digne vieillard les jambes d'un jeune homme. Mauprat fut bientôt étonné de le voir rentrer dans sa forge.

— Eh bien, dit-il au vieillard essoufflé, vous n'êtes donc pas allé jusqu'à Audinghen ?

— Si fait, Mauprat, si fait. Dites donc, la Marie-Claire est là ? Je voudrais lui dire deux mots.

— Malchance, notre curé. Elle est partie d'un bon moment

déjà, et ne rentrera guère avant une bonne heure d'est allée à Ambleteuse. Une amie malade, qu'elle m

— Mauprat, vous aimez votre fille ?

— Pourquoi que vous me demandez ça, notre curé, cet air-là encore ! Vous savez bien que je l'aime p moi-même, notre Marie-Claire !

— Mauprat, vous allez la perdre. Elle va vous quitter clair comme le jour. C'est un huguenot que ce jeune homme qui est venu ici il y a quelques jours. Eh bien, n'y prenons garde, elle va l'épouser et partir avec lui. Ils leurs, ça se dit dans le village. Mathilde les a vus ensemble, a entendu quelques-unes de leurs paroles. Et toi, Mauprat, fit-il de sa voix éclatante, et en se levant, tu es descendu du banc sur lequel il s'était assis, c'est voyez de la faute du Livre, vous entendez : la Bible !

Le forgeron était aussi pâle que son curé. Ainsi Bocquillon qui était un homme sage, de longue expérience, pensait comme lui !

— Oui, dit-il d'une voix rauque, vous avez sûrement raison. C'est de la faute du livre. Ah, si je l'avais su, je l'aurais détruit il y a bien longtemps !

— Ou l'avez-vous eu ?

— Il vient du naufrage qui m'a donné Marie-Claire. C'est tellement vrai que c'est de la faute à ce livre-là. Marie-Claire me quitte petit à petit, messire, que je ne tarderai pas à la perdre. C'est tard qu'il y a trois jours, quand ce huguenot était venu, je suis allé chercher à su trouver sur une page le nom des parents de Marie-Claire, et même aussi le vrai nom de Marie-Claire. Ça c'est de la faute, c'est le livre qui m'ôte ma Marie-Claire.

— Qu'est-ce que vous feriez, Mauprat, pour conserver votre fille ? Vous voyez bien qu'elle vous glisse entre les doigts.

— Ce que je ferais ? Tout, notre curé, tout, sauf un peu de patience.

— Eh bien, je vais vous dire. Montrez-moi cette Bible, et nous nous en occuperons. Ils lisent vos deux enfants.

— Entrez chez nous, notre curé, pendant que je suis seul. Ne touchez pas les mains.

Lorsque Mauprat, ses mains lavées, entra dans la chambre, l'abbé Bocquillon avait découvert la Bible que Marie-Claire avait négligé de remettre dans le coffre, et la feuillettait avec un air nerveusement.

Le forgeron le regarda un long moment, d'un air triste. Enfin, le curé se leva.

— Mauprat, dit-il, vous avez la responsabilité de ces deux jeunes gens, vous ne pouvez surtout pas souffrir qu'ils se perdent. Votre fille s'en aille d'ici ; et moi, je n'ai pas le droit de vous laisser se perdre ces deux âmes précieuses à l'Eglise. Il nous faut vous faire une raison, Mauprat, et accepter les sacrifices nécessaires.

— Que faut-il faire, notre curé. Je suis prêt à tout, je vous l'ai dit.

— Eh bien, c'est simple, j'emporte cette Bible.

— Mais...

— Préférez-vous que le diable et ce huguenot emportent votre Marie-Claire ?

— C'est que, reprit le forgeron fort embarrassé, j'aurais préféré que vous fassiez cela devant elle. Vous comprenez, le livre est à elle...

— Et son âme est à Dieu, et j'en ai la garde, Mauprat. Vous ne me le donnez pas, je le prends. M'en empêcherez-vous ?

— Non point ; mais attendez une heure encore.

— Non, Mauprat. Faute de décision, le malheur arrive vite. Soyons énergiques, vous et moi. Nous ne pouvons nous permettre de perdre la Marie-Claire, ni vous, ni l'Eglise ; vous direz à votre fille de venir la chercher chez moi, sa Bible.

Au revoir, Mauprat, la bonne Vierge nous aidera l'un et l'autre. Tiens, elle n'a plus sa vierge de bois taillé, la Marie-Claire ?

— Non, notre curé.

— Et pourquoi donc ?

— Rapport au livre, notre curé...

— Et vous voudriez m'empêcher de l'emporter, ce livre. Mais c'est Satan qui l'a apporté !

— Le naufrage, notre curé...

— Et c'est Satan qui a jeté la barque justement, sur les rocs du *Cran-aux-Œufs*.

— Vous croyez, notre curé ?

Le vieux prêtre sourit en réponse au regard fixe que faisait peser sur lui le forgeron.

— Oui, je le crois, répondit-il lentement. Tout ce qui travaille à ôter la vie à des créatures humaines fait le travail du diable. Adieu, Mauprat !

Le forgeron n'avait pas bougé d'un pouce, pour retenir le vieux prêtre. Et celui-ci était déjà loin lorsque, lentement, il regagna la forge.

Il travailla mal. Pourquoi Michel ne rentrait-il donc pas ? Pourquoi la Marie-Claire tardait-elle donc à ce point ? Il jeta son marteau dans un coin.

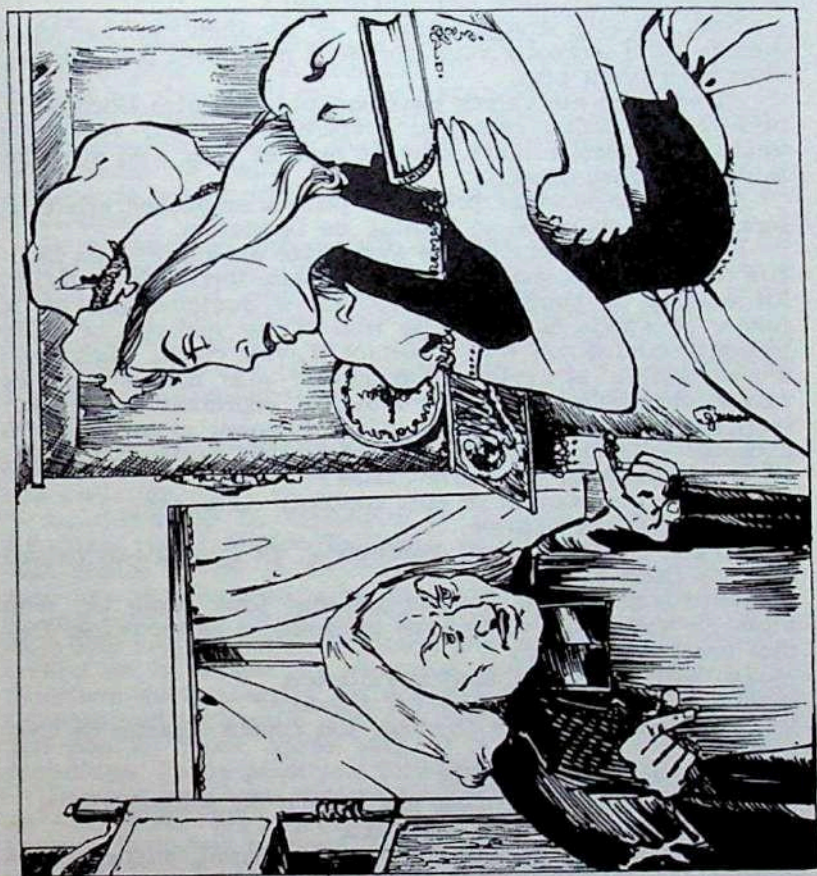
— Je n'aurais pas dû, dit-il tout haut, le laisser partir avec le livre. Mais perdre la Marie-Claire ! Il l'a bien dit : elle serait partie !

A ce moment, une tête hirsute, coiffée d'un vieux tri-corne, posée sur un long corps maigre, parut dans l'encadrement de la porte.

— Hé, Mauprat, vieux marsouin ! On travaille dur !

— Tiens, ce vieux requin de Fauxbois ! Et alors ?

- Alors ? rien. T'as pas soif ? Un vieux whisky c'est bon.
Tiens, j'en ai encore un demi-flacon. T'en veux un peu ?
- Passe toujours, ça fera passer l'ennui.
- Et Mauprat avala deux lampées de la liqueur.
Il y avait trois ans que, pour plaire à Marie-Claire, Mauprat n'avait plus bu de whisky.
- Il reprit son marteau et se mit au travail comme d'habitude.
Lorsque Marie-Claire rentra, une heure après, elle vit que son mari n'était pas encore revenu.
- Tu n'as pas vu ton frère ?
- Non, fit-elle étonnée. Où est-il donc parti ?
- A Audinghen, avec le curé.
- Tiens !
- A propos, il est revenu ici ensuite le curé, et il a apporté sa Bible.
- Qu'est-ce que vous dites, mon père ?
- La jeune fille était devant lui, pâle et frémissante.
— Bravait-elle ?
- Oui, dit-il brutalement, je la lui ai donnée. Et tu vois qu'il a eu le temps de la brûler, ajouta-t-il sauvagement.
Elle ne répondit pas, mais se raidit. Elle était nerveuse, d'elle-même, la Marie-Claire. Elle lui dit, d'une voix basse :
- Mon père, vous sentez le whisky. Vous en avez bu ?
- Il ne répondit pas, retourna à son enclume, et reprit son travail. Mais déjà Marie-Claire n'était plus là. Elle s'était dirigée vers la cure.
- Non, Messire Bocquillon n'avait pas eu le temps de brûler la Bible. Sa pensée sans contredit, était de brûler la Bible. Mais il avait le temps. Il pensait bien qu'on viendrait un jour de la lui reprendre ; mais il n'avait point imaginé qu'un jour on osât la reprendre de force ! Il saurait bien se défendre de la rendre ! Messire Bocquillon était un homme dur, dur et inflexible, tout le monde le savait. Non seulement il ne la rendrait pas, mais il songeait même à la brûler, à la brûler, grande solennité, ainsi qu'il avait lu qu'on avait fait autrefois pour frapper de terreur et de repentance les coupables.
Certainement il eût agi autrement s'il avait connu Marie-Claire. Il était en train d'examiner le livre dans sa chambre et à en comparer un passage avec son propre livre lorsqu'il entendit un léger bruit derrière lui.
- Est-ce vous, Honorine ? fit-il.
- Honorine était sa vieille gouvernante. Ce n'était pas elle, Honorine. Le pas était trop rapide pour que ce fût elle. C'était la femme. Quand il s'en aperçut, il était trop tard. Marie-Claire avait déjà sa Bible dans ses bras, contre son cœur.
- Je reprends mon bien, notre curé, fit-elle haletante.
- Et comme elle était jeune, et que son angoisse était soudain évanouie, elle ajouta, malicieuse :



« Rends-moi ce livre chatement. »



« Rends-moi ce livre immédiatement. »

— Je ne puis pas vous le laisser ; il mettrait sûre-
âme en péril !

Messire Bocquillon s'était levé, frémissant de

— Comment oses-tu ?

— Comment avez-vous osé, messire ? Ce livre
deux fois ; il l'est même trois fois. C'est le Livre
c'est la Bible de mon père, c'est le livre de mon

— Rends-moi ce livre immédiatement !

— Non, fit-elle énergiquement et reculant au
mesure qu'il avançait vers elle, vous ne l'aurez pas
vous ne l'aurez plus.

Et vous ne me verrez plus non plus, messire
ni à votre confessionnal, ni à votre messe. Car
voulu vous mettre entre Dieu et moi, et vous n'êtes
le droit. Adieu, messire.

Avant que le vieux prêtre ait pu l'en empêcher
sortie de la chambre et bientôt, de la maison.

Elle se mit à courir. Elle avait hâte de se sentir
rité chez elle. En sécurité ? Une angoisse terrible
lui coupait le souffle. Elle s'arrêta à quelques
forge, et s'appuya contre le mur d'une maison
toujours contre son sein, haletant d'avoir couru,
d'une crainte nouvelle, irraisonnée : elle n'était
sûreté chez elle ! Le vieux Mauprat reprenait
le nouveau qu'elle avait cru définitivement victo-
cacherait-elle sa Bible s'il était l'allié du prêtre

— Que fais-tu là, la Marie-Claire ?

— Michel, oh, comme je suis contente de te voir

Elle se mit à pleurer.

— Qu'y a-t-il donc, fit-il bouleversé. Et que fais-tu
avec ta Bible ?

— Rentrons, dit-elle, je t'expliquerai tout. Mais
viens-tu ainsi ? On dirait que toi aussi tu es en
moi tout, mon grand.

— Je rentre de chez Maître Taillebos.

— Quoi de neuf chez l'oncle *l'Hollandais* ?

— Il a chez lui depuis hier soir ton cousin Char-
sagnac.

Elle était devenue pâle.

— Pourquoi donc ? Il n'est pas reparti en Hollan-

— Non, il sera ici tout à l'heure.

Ils se regardèrent l'un l'autre un instant, silencieu-
lentement rentrèrent dans la forge. Mauprat n'y

CHAPITRE III

UNE QUESTION SERA POSEE, UNE AUTRE NE LE SERA PAS

Lorsque Michel, après avoir quitté Messire Bocquillon, le recteur, était entré chez son ami Maître Taillebos, il s'était trouvé inopinément en présence de Charles de Cassagnac. Celui-ci ne s'attendait pas non plus à rencontrer le fils de Mauprat, et marqua son étonnement par un recul instinctif. La surprise toutefois ne dura pas, et les deux jeunes gens se donnèrent la main.

— Déjà de retour, monsieur de Cassagnac ? Je vous croyais en Hollande.

— Je ne suis pas allé si loin, messire. J'ai voulu faire un séjour chez Maître Chabanut, mon ami, qui demeure à Calais, et je suis venu revoir encore cette côte sauvage où mon pauvre oncle et ma tante ont trouvé la mort.

— Assieds-toi, Michel, mon gars, fit Maître Taillebos qui fumait son éternelle pipe. Heureux de te voir. Précisément Monsieur de Cassagnac désirait beaucoup te revoir.

— Moi ?

Michel était étonné. Charles semblait l'être tout autant. Il était évident qu'en ce moment le vieux médecin prenait une initiative.

— La démarche de Monsieur de Cassagnac ne peut pas t'étonner, reprit Maître Taillebos. Je lui ai dit que tu étais tout gamin quand le naufrage a eu lieu, et que tu étais avec ton père lorsque la barque s'est brisée sur les rochers et que vous avez sauvé le bébé. J'ai dit ce que tu m'avais toi-même raconté, et je ne pense pas avoir commis d'indiscrétion en le faisant. Tu ne peux pas trouver étrange que Monsieur de Cassagnac désire entendre tous tes souvenirs de cette nuit-là, jusque dans les petits détails. Car il ne sait que peu de chose, après tout, et il voudrait en connaître davantage. Tu ne peux pas trouver cela drôle.

— Je veux bien vous dire ce dont je me souviens, monsieur de Cassagnac, dit Michel en se tournant vers le jeune homme. Toutefois, ne vous étonnez pas si je puis avoir oublié certains détails. Il y a presque dix-neuf ans de cela, et j'avais six ans !

— Dis tout ce que tu sais, mon gars, fit le vieux médecin avec bonhomie.

Charles de Cassagnac laissait son ami mener cette enquête délicate. Arrivé depuis la veille dans la soirée, il lui avait exposé les révélations apportées par Merlu, et

toutes les suppositions et les conclusions qui s'étaient fau­dées dans son esprit. Maître Taillebos n'avait pas voulu le croire. « Tout ça, c'est des inventions de ce bonhomme de Merlu, avait-il déclaré ; mais pour vous mettre à l'aise, nous allons faire une petite enquête, et j'y aiderai ».

Il tenait parole. Il prenait l'affaire en mains. — Si je me souviens bien, commença Michel, nous étions en pleine nuit, mon père et moi, pour relever les cadavres à homards.

— A marée montante, Michel ?

— C'est vrai, c'était marée montante. Alors, je ne sais pas vraiment pourquoi nous sommes partis. En tout cas, mon père m'a emmené avec lui pour porter les lanternes. Je me souviens très bien de la lune qui ne brillait qu'à peine à travers les nuages qui filaient sous les lanternes, au travers des nuages qui filaient sous les lanternes, s'est-il passé ensuite ? Je me souviens que j'avais une peur que je suis demeuré caché presque tout entier derrière un rocher énorme. Je l'ai revu bien en face du rocher, et je suis persuadé que je pourrais vous le retrouver d'ici, si nous étions au bord de la falaise. J'avais une peur folle. Cela, je n'ai pas pu l'oublier. Ça ne s'oublie pas ces choses-là. J'étais dans une obscurité complète.

— Mais les lanternes ?

— Ah oui, les lanternes. Mon père les avait sagement gardées. Oui, il les avait. Je le revois encore debout sur la falaise, face à la mer.

— Et après ?

— Après ? J'entendis un grand cri. C'est mon père qui l'avait poussé. Je suis sorti de mon trou. Et c'est à ce moment-là que je vis la barque.

— Ah ! Vers où se dirigeait-elle, la barque ?

— Elle ne se dirigeait pas. Elle était portée par le vent et venait droit sur nous.

— Et tu as vu les naufragés ?

— Oui. Ils étaient l'un et l'autre à l'arrière, l'un à gauche, l'autre à droite.

— Ils étaient à la barre, alors ?

— Probablement.

— Ils étaient à la barre, et avaient mis le cap sur les rocs du *Cran-aux-Œufs*, sur les feux que tenait le feu de nuit. Il interrompit brutalement Charles de Cassagnac.

Michel était devenu blanc comme un linge.

— Que voulez-vous dire, messire ? fit-il la voix basse, comprenant soudain la pensée qui se cachait dans le regard de Charles. Oseriez-vous soupçonner...

— Michel, interrompit Maître Taillebos, ne t'en fais rien et écoute-moi.

Michel s'était levé, le visage ravagé par une

intense. Le vieux médecin s'était levé, lui aussi. Quant à Charles de Cassagnac, il était demeuré sans bouger, les deux coudes sur la table, et regardait fixement le fils du forgeron. Lui aussi était affreusement angoissé ; car pour lui, il n'y avait plus de doute. Son oncle avait été naufragé par Mauprat.

— Michel, dit Maître Taillebos, il faut que tu comprennes que quelqu'un est venu trouver Monsieur de Cassagnac, et lui a laissé entendre, sans accuser formellement, cependant, que la barque des parents de Marie-Claire avait été attirée sur les brisants par ton père, à l'aide d'un feu qu'il agissait en manière d'appel.

Instantanément, Michel revit, avec une impitoyable netteté, son père debout dans la tempête, une lanterne dans chaque main, pendant que lui, épouvanté, tremblait de tous ses membres à l'abri de son rocher. Et d'autres détails surgirent rendant évident le dessein du forgeron. Pourquoi la course au *Cran-aux-Œufs* avec comme tout bagage deux lanternes et une gaffe, et à marée haute ?

Pourtant, devant l'amoncellement croissant des témoignages, il ne voulut pas se rendre. Mauprat était son père ! Il devina sur-le-champ l'usage que Charles de Cassagnac pouvait faire de cette accusation, même imparfaitement étayée de preuves. Il se raidit.

— Ecoutez, je connais mon père. A moins que de sa bouche il ne déclare qu'il a fait ce qu'on l'accuse d'avoir fait, je ne le croirai pas. C'est trop horrible ! Qui vous a mis en tête ce soupçon, monsieur de Cassagnac ?

— Un nommé Merlu, de Wissant, qui avait vendu sa barque à mon oncle.

— Mais, messire, qui donc savait que votre oncle était en mer, sinon Merlu lui-même, et lui seul ?

— Mais Merlu ne se trouvait point sur les rochers, et votre père s'y trouvait, avec ses feux.

— Mais c'est l'existence même des hommes de cette côte que d'être dehors jour et nuit. Mon père était forgeron, mais comme les autres plaçait des filets et possédait des casiers à homards. La forge ne travaille pas tout le temps.

— Mais le Rouquin, un carade de Merlu, a vu un feu se balançant à la pointe du promontoire.

— Le Rouquin ? Je connais le Rouquin. Il vendrait père et mère pour un gobelet de whisky. C'est sur des propos du Rouquin et de Merlu que vous accusez mon père ?

— Mon ami, fit Charles doucement, il n'y a pas d'accusation de ma part contre votre père. Il y a un concours de circonstances troublantes dans lesquelles j'essaie de voir clair.

— Vous voulez détacher Marie-Claire de son père et de moi !

— Ma cousine fera ce qu'elle voudra, mon ami. Mais ma

mission, celle que mon père m'a confiée, est de dire à mon oncle a péri, et, s'il est mort, comment il est mort. Vous agiriez comme je fais si vous étiez à ma place. Je ne sais pas encore s'il est mort d'accident ou mort de maladie.

Le mot frappa Michel comme un soufflet. Maître Taillebos s'interposait.

— Michel, dit-il, il n'y a pas de plus grand amour que celui d'un père pour son fils. Tu es sûr que ton père ait fait cela. Je l'ai affirmé à Cassagnac avant que tu n'arrives, dès qu'il y avait au courant des soupçons qui se dressaient contre Merlu et l'autre ne peuvent donner de preuves que ton père est coupable, comme ton père ne pourra donner de preuves qu'il ne l'est pas. S'il nie, le mystère est entre Dieu, la mer et l'éternité. Nous n'avons pas le droit de dire notre jugement, Michel, nous ne sommes que des hommes et les autres que des hommes, ayant notre part de responsabilité universel et aussi de la grâce de Dieu.

Mais, mon gars, tu ne peux empêcher Monsieur Cassagnac de rechercher la vérité, et tu ne peux pas traire à ton devoir qui est, pour toi aussi, de dire la vérité. Nous ne sommes pas des juges, nous sommes des hommes, des chrétiens, qui sauront regarder la vérité en face et courageusement leurs responsabilités, et, s'il le faut, il le faudra, sauront pardonner chrétiennement à Marie-Claire, elle a la tête bien plantée sur son cou et le cœur bien placé, elle saura ce qu'elle aura fait.

Michel baissa la tête. Quelque chose se déchirait en lui. Il se levait pour défendre son père avec acharnement, mais il ne pouvait faire autrement ! Mais en même temps, une conviction montait en lui, irrésistible, que les accusations étaient vraies. Il mentaient pas. Une intolérable souffrance l'étreignait au cœur. Il essuya lentement la sueur qui lui perlait sur le front et s'assit avec lourdeur...

— Et après, insista Maître Taillebos, que s'est-il passé ?

— Après, répondit docilement le jeune homme, j'ai été écrasé, s'est écrasée à nos pieds. L'avant s'est fiché dans le mur, le bloc, l'arrière s'est disloqué. Il faut vous dire que j'étais devant avant l'écrasement, les deux passagers avaient été projetés par une lame ou avaient basculé par-dessus bord. Les débris de l'arrière qui tourbillonnaient dans l'écume, il y avait une petite caisse, le coffre-fort de Marie-Claire a dû vous montrer, et dans lequel se trouvait la Bible que vous connaissez.

— Rien que cela ?

— Je pense. Je n'ai jamais interrogé mon père.

— Et l'enfant ?

— C'est son cri qui a attiré notre attention.

Le panier d'osier où elle était couchée, env

couvertures, était arrimé sur un banc de l'avant. Heureusement, sans cela nous ne l'aurions jamais sauvée. Nous l'aurions découverte le lendemain parmi les rochers, comme son père et sa mère, que mon père trouva, à l'aube.

Un long silence suivit ce récit. Les trois hommes se trouvaient entraînés dans un tourbillon tragique, et chacun se sentait l'âme et le corps endoloris et comme rompus de coups.

Michel se leva.

— C'est tout ce que vous voulez de moi ? demanda-t-il sourdement.

— Je vous demande pardon de vous avoir fait de la peine, mon ami, répondit Charles de Cassagnac parlant lentement pour cacher son émotion : non je n'ai plus rien à vous demander. Il ne reste qu'un point à élucider. C'est à votre père que je poserai la question.

— Vous allez la lui poser ? reprit Michel d'une voix blanche.

— Oui, dit Charles, bien que ce me soit atrocement pénible.

— Devant la Marie-Claire ?

— Sera-t-il possible de la lui cacher ? Elle a le droit de savoir, elle aussi.

— Et pourquoi faut-il qu'elle sache ? Ne voyez-vous pas que vous allez lui briser le cœur, par votre question seule, et par les soupçons que vous allez jeter dans les esprits ? A quoi voulez-vous arriver, monsieur de Cassagnac ? A la détacher de chez nous, à l'emmener dans votre pays ? A ruiner notre foyer, et pour toujours ?

Quelle satisfaction allez-vous trouver à troubler ainsi notre vie, à détruire pour toujours notre bonheur ? Vous n'aurez aucune preuve à apporter, mais vous allez peut-être introduire entre Marie-Claire et mon père une rupture irréparable. Est-ce là ce que vous voulez ? Vous l'enlevez à mon père, vous me l'enlevez à moi !

— A vous, mon ami ? Mais quel droit avez-vous de plus que moi, par exemple, sur Marie-Claire ? Elle n'est pas votre sœur, elle est ma cousine !

— C'est vrai ; elle n'est pas ma sœur, pas même ma cousine. Mais, messire, aussi vrai que Dieu m'entend, je vous déclare ce que je n'ai dit à aucune créature humaine, pas même à Marie-Claire qui n'en sait rien : je l'aime, monsieur de Cassagnac, de toute la puissance de mon âme, et n'ai qu'une prière, c'est qu'un jour celle que jusqu'ici j'ai appelée ma sœur accepte que je l'appelle ma femme ! Voilà le seul droit que j'ai sur elle. Mais à vos yeux, en est-ce un ?

— Mon ami, dit Charles de Cassagnac avec une profonde émotion, Marie-Claire vous a-t-elle laissé entendre qu'elle avait pour vous le même sentiment ? Ne m'en voulez pas de mon indiscretion. Avez-vous quelque raison de penser

qu'elle puisse avoir pour vous un amour semblable.
— Non, messire, dit Michel. Je ne sais ce qu'il y a dans le cœur de Marie-Claire pour moi, hormis une affection fraternelle qu'elle m'a toujours témoigné ment.

— Je vous remercie pour votre franchise et votre franchise, mon ami, répondit Charles de plus en plus ému. Je ne montrerais indigne, si je n'étais pas aussi franc et ouvert à votre égard. Je veux vous dire ce que je n'ai pu vous avouer à âme qui vive, si proche soit-elle de moi : j'aime Marie-Claire. Elle n'en sait rien. Vous êtes libre à l'apprendre. Je l'aime d'un amour vrai, puisque j'en n'ai en ce moment qu'une seule pensée, moi aussi, qu'elle m'accepte pour son mari, devant Dieu et devant les hommes !

Lentement, Michel courba la tête comme sous un poids.
— Alors, dit-il, et ses lèvres tremblaient, elle n'est pas pour moi, messire, car que suis-je, auprès de vous, pour vous la disputer ? Et moi qui rêvais que peut-être elle accepterait le simple gars de la côte que je suis, comment demander, messire. Vous la rendrez heureuse ! C'est qu'une chose, me semble-t-il, qui la retienne chez son père. Ce lien si puissant soit-il, vous avez tout le droit pour le trancher.

Est-il peu viril, pour un homme, de pleurer ? Non, mais c'était une âme simple. Il n'avait pas connu sa mère, et elle était dans sa vie une nouveauté radieuse devant laquelle il se sentait timide et gauche, comme au seuil d'une porte neuve, éblouissant de clartés et de beautés. Tout cela venait subitement disparaître et le laisser en présence de son père. Et comme un enfant qui voit tout à coup son rêve éclater comme une bulle de savon, il se mit à pleurer silencieusement, ne faisant aucun effort pour retenir ses larmes.

Maître Taillebos tirait furieusement sur sa bride, ne rendant pas compte qu'elle était éteinte. Le brave homme en avait vu de toute espèce au long de sa vie militaire, mais jamais il ne s'était trouvé dans une telle situation.

Charles de Cassagnac seul avait conservé son sang-froid et paraissait absolument maître de lui-même.

— Michel Mauprat, dit-il enfin, je vous promets de ne rien faire qui puisse troubler Marie-Claire. Je n'influerai en quoi que ce soit sur le choix qu'elle fera. Je ne prétends pas vous être supérieur ni avoir davantage de droits que vous. Ma cousine fera ce qu'elle voudra. Je lui dirai rien, que mon amour, si je puis le faire. Je n'irai pas à Mauprat la question terrible. La justice est entre les mains de Dieu. Mais je dirai à Marie-Claire que je l'aime et que vous lui direz que vous l'aimez, et elle décidera seule.

— Si vous la demandez, pourrai-je tenter de briser l'avenir brillant que vous lui promettez ?

— Si vous ne lui dites pas votre amour, je le lui dirai pour vous. Il est essentiel qu'elle sache. Nous sommes chrétiens l'un et l'autre, mon ami, et la Bible est pour nous la clarté que Dieu jette sur nos devoirs. Laissons Dieu agir. Pour ma part, quoi qu'il arrive, j'accepte à l'avance le verdict que Marie-Claire prononcera et serai loyal et obéissant, comme s'il venait de Dieu. Je suis persuadé que vous n'agirez pas autrement. Et si vous pensez agir comme moi, Michel, serons-nous la main.

— Monsieur de Cassagnac...

— Appelez-moi Charles, voulez-vous, et disons-nous que, quoi que décide Marie-Claire, nous sommes et demeurerons amis.

Maître Taillebos, dit *l'Hollandais*, ralluma sa pipe tandis que les deux jeunes gens scellaient par une loyale étreinte leur pacte d'amitié et de loyauté. Il était plus ému qu'il ne voulait le paraître. Il serra à son tour les mains des deux jeunes gens, affirmant qu'il n'y avait pas sur la terre d'hommes meilleurs qu'eux, et qu'il était fier d'être l'ami de l'un et de l'autre. Que chacun d'eux était digne au plus haut degré de sa chère nièce, mais qu'il voulait être pendu s'il pouvait deviner vers qui irait son choix.

Michel partit. Il s'était souvenu soudain que son père devait l'attendre. Le vieux médecin se tourna vers Charles de Cassagnac.

— Laissez-moi vous dire, mon cher ami, dit-il, toute mon admiration pour votre générosité. Mais, dites-moi, vous abandonnez définitivement votre intention de connaître le fond de l'énigme ? Mauprat...

— Pourquoi aller plus loin dans l'enquête, Taillebos ? Je n'en saurai pas plus que ce que je sais maintenant.

— Et votre opinion ?

— Mon opinion est que Mauprat a attiré la barque de mon oncle sur les rocs du *Cran-aux-Œufs*, pour s'emparer des pauvres bagages que ma tante et lui pouvaient avoir emportés avec eux. Il n'a eu pour tout butin que deux trésors, une enfant de six mois et une vieille Bible !

— J'ai peur, en effet, répondit Maître Taillebos tristement, que mon pauvre camarade ait fait cela, et voilà qui me fait mal ici, ajouta-t-il en se frappant la poitrine. Et pourtant, voyez-vous, quelle que soit l'infinie tristesse qui me remplit l'âme, je ne veux pas lâcher Mauprat. Je me suis laissé conter ce qu'a été sa vie depuis qu'il a eu en sa garde la petite Marie-Claire. Si crime il y a eu, monsieur de Cassagnac, il y a eu réparation. La justice des hommes tue. Celle de Dieu est peut-être intervenue ici pour donner à Mauprat une fin de vie qui soit une sorte de régénération. Je ne

veux pas aller plus loin que je ne dois sur ce
mais je dis que, depuis qu'il a eu à charge la M
Mauprat n'est plus le même homme. Je puis en
bonne petite fée a accompli une partie de cette œ
ce qu'a fait la grâce de Dieu, nous ne savons pa

Et puis, j'ai peur que le châtiment qui vie
tout, ne soit pour lui, en définitive, cruel et ins
Depuis des mois, Mauprat ne dort plus. Il s'imag
fille se détacher de lui et se disposer à le qu
sorte d'émancipation spirituelle par laquelle est pa
Claire, et qui marque, en effet, une sorte de
d'évasion de la vie qu'elle avait vécue jusque-là
pas comprise. Pour lui, Marie-Claire n'est plus
Claire et le sera de moins en moins. Et c'est un
terrible. Et si maintenant vous l'emmenez...

Enfin, comme vous l'avez dit vous-même tout
laissons Dieu agir, par ses voies mystérieuses, et
nous à l'avance devant ses décrets !

Charles de Cassagnac ne répondit pas. Sa pe
devançait l'heure, et il tenait dans son regard,
contemplation, Marie-Claire en fichu rouge et
telle qu'elle lui était apparue pour la première fo

Dehors, l'air était plein du chant monotone d
montante. Il soufflait une forte brise d'ouest, qui
la poussée des vagues contre les rocs de la côte
galets de la grève. Maître Taillebos ouvrit la
bouffée d'air vif pénétra dans la chambre et fit s
les de Cassagnac de l'immobilité dans laquelle il
depuis le départ de Michel. Il se leva et s'étira.
— Maître Taillebos, dit-il en prenant sur un r
lourd manteau de voyage, vous allez venir avec m
pas ? Je pense que vous serez utile. Ne serait-ce
me donner ce sentiment que je ne suis pas tout s
vous, mon ami, dit-il en souriant, j'étais prêt à
cet homme terrible, et je tremble d'aller poser un
à Marie-Claire.

Mais avant d'aller là-bas, au village, je voudra
la marée haute sur les rocs, ici tout près, je sa
où la barque s'est écrasée. Merlu me l'a montré.
irons au cimetière, à l'emplacement de cette hor
commune où ont été ensevelis ceux que l'Eglise,
de Christ, permet qu'on relègue, sans honneurs e
pensée d'amour, ceux qui ont voulu adorer Dieu
et en dehors d'elle. Alors, nous irons à la forge

Le double pèlerinage se fit silencieusement. L
dans leur lourd manteau, car le froid était pér
escaladèrent les plus hauts rochers du *Cran*, et se
un instant éclabousser par l'écume des énormes
d'eau. Le ciel était plein et lourd sur la mer. Aucu

en vue. Charles de Cassagnac se sentit aussi seul et autant en détresse que s'il se fut trouvé en plein océan, sur une barque livrée au caprice de la vague. Il frissonna. Il regarda son compagnon avec un regard chargé d'épouvante, celle de tous les souvenirs qu'il n'osait plus évoquer de la voix.

— Partons ! dit-il. Je ne veux plus venir ici, car je ne saurais plus contenir le grondement qui est en moi.

Ils regravirent la falaise par le petit raidillon escarpé qu'ils avaient pris quelques instants auparavant pour descendre sur la grève. Ils s'engagèrent dans le chemin qui traverse le hameau avant de rejoindre la route qui va d'Ambleteuse au Gris-Nez et à Wissant. Charles s'arrêta en face du calvaire de pierre, situé entre le hameau et le rebord de la falaise. Poussé par une sorte d'impulsion d'enfant, irréfléchi, il gravit d'un bond le socle formé de pierres brutes prises à la falaise, et étreignit la croix grossière, faite d'une pierre mal taillée. De là, il put de nouveau contempler l'immense mer en mouvement, et l'horizon vide et noir.

— S'il était ici, sur sa croix, à la place où je suis, dit-il le visage collé à la pierre et le regard tendu vers le large, il verrait ce qui ressemble au cœur immense et vide de l'humanité, agité uniquement de passions aussi tumultueuses que vaines et tel qu'il le vit déjà du haut de Golgotha. Que sommes-nous encore, nous qui avons été appelés par lui, et avons compris quelque chose de sa détresse, pour apaiser un peu de la soif terrible de son âme et calmer si peu que ce soit la torture que lui a imposée son amour ? Nous ajoutons encore à son fardeau, c'est tout ce que nous savons faire !

Il demeura un long moment, le visage livré au souffle violent du large comme pour lui demander d'apaiser la fièvre de son âme par sa caresse glacée. Puis ils repartirent.

Maitre Taillebos le conduisit jusqu'au cimetière qui s'étendait autour de l'église, enclos par une haie.

— La fosse commune est hors du cimetière proprement dit, expliqua le vieux médecin, derrière l'église, au sud.

— Ah ! répondit Charles avec amertume. Et s'il mourait, lui, que nous ne nommerons pas, où l'enterrerait-on ? Ici, sans doute, en terre bénite ! N'est-ce pas ainsi qu'on l'appelle ? Mais peu importe. Regardez, mon ami, dit-il, en montrant du doigt, à son compagnon, le Christ en croix érigé parmi les pierres tombales et dominant de son geste éternel le petit champ du repos, ses bras sont assez largement ouverts pour étreindre et les morts qui sont ici, dont il semble avoir la garde, les vivants qui sont au village, et ces morts de la fosse commune chassés de la communion des vivants et de ces morts privilégiés. Après tout, c'est là ce qui importe. Les hommes tuent, jettent l'anathème,

mais Dieu aime, et son immense amour répare incessamment la vie que nous nous acharnons à mutiler ! Ses bras cordieux ne se baissent jamais. Et, malgré toutes nos défaites journalières, nous serons vainqueurs à la fin, par l'insistance et de l'opiniâtreté de cet amour de Dieu que nous ne sommes pas dignes !

Allons, maintenant.

Ils s'arrêtèrent un instant devant l'espace réservé aux morts qu'on veut oublier.

— Pendant les mois des fleurs, dit Maître Taillebois, la tombe immense et informe est fleurie, Marie-Claire

Des femmes qui venaient dans le cimetière pour se regarder, interloquées, les deux hommes au visage et qui, courbés devant la sépulture des bannis du ciel et de la terre, semblaient perdus dans une contemplation sans bornes. Elles les virent bientôt se redresser et parler un mot dire, vers le village.

Ils s'en allaient chez Mauprat, le forgeron.

CHAPITRE IV

PECHE POINT AVOUE, PECHE POINT PARDONNE, NOUS RETROUVE TOUJOURS.

Mauprat ne se trouvait ni dans la forge, ni dans la maison lorsque Michel et Marie-Claire étaient rentrés. Les deux jeunes gens ne s'en préoccupèrent pas. La jeune fille, profondément secouée et tout essoufflée encore de sa lutte, s'assit à sa place favorite, dans l'encoignure, près de la fenêtre, tenant toujours sa Bible contre son cœur. Elle pleurait toujours. Ses larmes la soulageaient ; devant elle, la Bible était debout, perplexe, la regardant sans mot dire. Elle attendait une explication, mais déjà ce que Marie-Claire avait dit, que Mauprat avait donné la Bible à Messire Boissier, l'avait mis au clair sur toute la situation. Son père se demandait donc, par ses violences aveugles et ses imprudences, rendre détestable à sa fille, définitivement ? Tout cela, Charles de Cassagnac venait de lui dire le faisait frémir encore d'angoisse affreuse. Et si Marie-Claire, pour la mesure, allait encore apprendre le crime du père pour Michel, il n'y avait plus de doute. Il savait que Michel était coupable.

Un grand accablement lui enlevait en ce moment toute l'énergie de lutte. Tout se liguait pour lui enlever Marie-Claire ! Déjà, il lui semblait entendre les pas de Charles de Cassagnac venant réclamer sa fiancée. Il se t

évidemment. Il ne pouvait être là encore. Mais les heures prochaines, il le sentait, allaient creuser un abîme dans sa vie. Il en était persuadé. Il contemplait maintenant Marie-Claire avec un regard avide, un regard d'affamé, réprimant le désir impétueux de la prendre dans ses bras puissants pour la consoler, pour la protéger contre ce qui la faisait souffrir, et pour lui dire enfin cet amour tumultueux dont son cœur était plein. Il voulait être loyal envers Charles de Cassagnac, loyal surtout envers Marie-Claire. Ce n'était pas en cette heure d'inquiétude et de souffrance, où la jeune fille apparaissait désarmée et faible, qu'il pourrait lui arracher ces décisions dont la vie dépend, et qui doivent se prendre dans le calme, le sang-froid, la prière. D'ailleurs, l'eût-il voulu qu'il n'aurait pu lui présenter sa requête. Marie-Claire n'avait de pensée pour l'instant que pour l'angoissante situation dans laquelle elle se trouvait.

— Michel, qu'ai-je donc fait à mon père pour qu'il ait agi ainsi ? Ma Bible le gênait-elle ? Il savait bien pourtant qu'elle fait partie de ma vie, de notre vie !

— C'est messire Bocquillon qui est venu la lui demander ?
— Sans doute.

— Alors, Marie-Claire, peut-être en suis-je en partie responsable. J'ai accompagné le recteur jusqu'à Audinghen, et j'ai cru bien faire de lui dire que je lisais la Bible. Il fallait bien lui dire un jour !

— Tu as fait cela, Michel ? Je suis contente que tu l'aies fait. Tu as été plus courageux que moi.

— Ne dis pas cela ; tu m'avais dit toi-même que tu allais, un de ces jours, le prévenir de tout cela, j'ai pensé que, l'occasion se présentant de lui parler, il me fallait le faire.

— Et sais-tu ce que je lui ai dit, tout à l'heure ? D'abord, il faut que tu saches que j'ai été la lui voler, ma Bible. Tu penses bien qu'il ne me l'aurait pas rendue, je la lui ai prise de force, par surprise, et je me suis enfuie, mais j'ai pris le temps de lui déclarer, et c'est grave cela, cependant je ne regrette pas de l'avoir dit, qu'il ne me verrait plus !

— Tu vas partir, Marie-Claire ?

— Où es-tu allé chercher cela, mon grand ? Il ne me verra plus à la messe, tout simplement.

Tiens, j'entends du bruit dans la forge. Le père a dû rentrer. Oh ! sais-tu, Michel, que j'ai découvert qu'il a bu du whisky ! Quelle horreur ! lui qui m'avait promis de n'en plus jamais boire ! Ça lui a certainement monté à la tête, il n'en avait plus l'habitude. C'est pour cela qu'il a été si violent et presque grossier quand il m'a parlé !

Oh ! Michel, que va devenir la vie ici si le père se tourne contre moi ! C'est à ne plus savoir de quel côté tourner la tête ! Comment nous viendra la délivrance ? Faudra-t-il donc s'enfuir d'ici pour prier Dieu selon son cœur ?

Les larmes avaient recommencé à couler. Mais il ne savait, ne sachant que dire, exaspéré de son impuissance. A ce moment, la porte s'ouvrit. Ce n'était pas Marie-Claire, mais un vieux prêtre pénétra dans la chambre.

— Ah ! vous voilà tous les deux ? fit-il en entrant.

Ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens ne se leva de sa place. Le prêtre, évidemment la proie d'une violente colère, s'était avancé jusqu'au milieu de la pièce et même fermer la porte derrière lui.

— Où est cette Bible ? Comment as-tu pu me parler de respect au point de venir me l'arracher des mains ?

— Messire, intervint Michel...

— Tais-toi, mon garçon, c'est à Marie-Claire que tu dois répondre, c'est à elle de me répondre.

Marie-Claire se leva, mit la Bible derrière elle, et se dirigea vers la banquette qui lui avait servi de siège. A ce moment, elle se sentit si lourd les fit tressaillir tous. Mauprat venait d'entrer et regardait d'un air hébété qui ne lui était pas habituel.

— Bonjour, notre curé, dit-il d'une voix traînante, la Marie-Claire, je t'annonce de la visite !

Il s'écarta pour laisser paraître, dans l'encadrement de la porte, Maître Taillebos et Charles de Cassagnac. L'air de ces deux derniers sembla accroître subitement la colère du vieux prêtre, comme aussi donner un plus grand flegme à la jeune fille qui se tourna vers les deux hommes avec un regard de reconnaissance.

— Notre curé, dit Michel, c'est à la Marie-Claire que vous voulez parler, mais, vous aurez beau dire, c'est elle qui a aussi que se tourne votre colère, et je puis tout à fait répondre à votre question que ma sœur qui est une bonne fille.

— Michel, reprit Messire Bocquillon, tu n'es qu'un lâche. Elle te mène par le bout du nez et tu ne t'en aperçois pas.

— Où donc l'ai-je mené, messire, répondit Marie-Claire avec fougue ; je vais vous le dire. Mais est-ce que vous savez moi qui l'ai mené ? Comptez-vous pour rien l'Évangile, la Vérité qui, lorsqu'il touche une âme droite comme celle de Michel, ne peut que la convaincre de l'erreur dont elle s'est détournée, et du chemin qu'il faut prendre.

— Tais-toi...

— Je ne me tairai point. Que venez-vous faire ici ? Pourquoi cachez-vous cette Bible que vous avez tout à l'heure obtenue de mon père par je ne sais quel moyen ? Vous ne l'avez pas voulu Me contraindre à m'incliner devant vous et devant moi seul, sous prétexte que vous représentez l'Eglise, que vous êtes découvert, dans la Parole, l'autorité qui est au-dessus de vous et au-dessus de l'Eglise ? Vous n'y réussirez pas, que Dieu m'a donné, vous ne le reprendrez pas, ce que je vous ai fait connaître, vous ne l'effacerez pas !

Messire Bocquillon était abasourdi, la présence de Charles de Cassagnac et de Maître Taillebos l'énervait. Il comprit pourtant qu'il avait fait fausse route en essayant d'intimider Marie-Claire. Il avait déchainé une âme passionnée qu'il ne connaissait pas.

— Voyons, mon enfant, que me reproches-tu ?

Sa voix était devenue soudain douce et même tendre. Le vieux prêtre avait toujours eu une prédilection marquée pour la fille de Mauprat et c'était avec une souffrance réelle qu'il la voyait sortir de ce qu'il croyait être la seule voie droite. Il lui avait parlé avec sévérité, parce que, il en était convaincu, il avait le devoir de le faire, étant le maître après Dieu, de ces âmes simples. Il était le capitaine de sa paroisse, maître aussi absolu qu'un commandant de frégate sur son bateau !

— C'est à vous, messire Bocquillon, de nous dire, à Michel et à moi, ce que vous nous reprochez. Qu'avons-nous fait de répréhensible ? Qu'avons-nous fait qui ne nous ait été commandé par Dieu lui-même par la bouche de ses prophètes, de notre Seigneur et de ses apôtres ? Est-ce péché de se laisser guider par lui, le pasteur des brebis ? Est-ce crime contre Dieu que de chercher la vérité ?

— Mais je suis là !

— Oui, notre curé, vous êtes là, et je suis la première à proclamer que vous aimez les âmes de notre troupeau, que vous vous dévoueriez pour la plus humble d'entre elles ! Mais il faut bien dire aussi qu'il arrive un moment où l'homme qui conduit une âme à Dieu doit s'écarter pour la laisser seul à seul avec Dieu ; car, s'il s'obstine, il lui cache Dieu. Il prend la place de Dieu. Il trompe alors l'âme en lui faisant croire qu'elle n'a pas besoin de plus que ce qu'il lui a apporté. Au-dessus de vous, au-delà de vous, mon père, il y a Dieu, il y a la Parole de Dieu, celle qui est mystérieuse et secrète, mais que la Parole de Dieu qui est écrite dans ce livre fait entendre à l'âme. Ne barrez pas la route à l'âme qui cherche Dieu là où il se révèle, mon père, autrement Dieu vous en demandera compte.

— Qui t'a mis toutes ces folies en tête, mon enfant ?

— Folies ! C'est Dieu qui m'a mis tout cela en tête, reprit Marie-Claire en s'exaltant. Il sait parler à l'âme de telle sorte qu'on ne peut s'y méprendre. C'est l'Évangile que vous nous lisez chaque dimanche, qu'on ne peut comprendre parce que ce n'est pas notre langue, mais que le Livre de Dieu venu jusqu'à nous fait entendre. Qui a parcouru l'immense étendue des mers ne se contente plus des petites flaques de la plage ou des creux de rochers ! Messire, laissez-nous notre Bible où notre âme à Michel et à moi, s'est plongée avec ravissement ! Laissez-nous être chrétiens selon la Parole divine. Laissez-nous prier comme notre Seigneur

nous a appris à prier, non pas en esclaves timides
reux, mais comme fils du Père céleste, en pleine
— Liberté, liberté ! Voilà bien le mot, liberté !
maître, qui ouvre la porte à tous les caprices et au
insensés et criminels de la chair. Eh bien ! non, ma
suis plus sage que toi, et cette liberté de te perdre
me demandes, je ne te la donne pas. Je t'ai écou
patience, mais le plus sage maintenant est de
D'ailleurs, ton père est de mon avis, n'est-ce pas, Mau

Mauprat avait assisté à toute la scène, sans
comprendre ce qui se passait. Il s'était affalé sur
Marie-Claire et Michel avaient remarqué son visage
tourmenté de tics. Mauprat avait de nouveau bu du

Marie-Claire, écoeuvée, eut pourtant pour le
un regard de pitié.

— Papa Louis ne se porte pas bien ; et d'ailleurs
que cela ne le concerne pas. Il n'a aucun droit :
âme, pas plus que vous, messire Bocquillon, fit-elle
ment. Vous voulez ma réponse ; elle est respectueu
elle est nette. Cette Bible est le don que Dieu
car elle m'est parvenue par miracle. Au surplus,
le seul héritage qui me soit parvenu de mes pau
rents. Me séparer de ce livre serait péché contre
irrévérence pour ceux que je pleure et qui sont mor
faute de l'Eglise dont vous êtes le prêtre. Vous
pas cette Bible, maître Bocquillon, dussé-je, pour l
de vos mains, la porter sur mon cœur jusqu'au
monde !

— Eh bien ! oui, c'est cela, s'écria le prêtre, va-t-en
livre, fille rebelle ! Va-t-en ! J'aime mieux te voir
le pays que de savoir que tu continues à l'empoison
tes folles doctrines ! Va-t-en, je te chasse de la p

La voix du vieux prêtre s'était soudain faite
sifflante, et ses phrases cinglaient l'air comme des
de cuir. Le doigt tremblant tendu vers Marie-C
touchait presque le visage. Mais la jeune fille, p
doute et frémissante, avait conservé son sang-froid.
à ne pas envenimer davantage ses rapports avec
Bocquillon, elle était décidée à ne rien ajouter à c
avait dit. D'ailleurs, n'avait-elle pas tout dit ? Et cor
était brave et qu'elle se sentait forte d'un secours d'l
elle opposa son visage lumineux et son sourire à l
véhémence et passionnée du recteur.

Les quatre hommes, témoins de la scène, ne
mot. Mauprat respirait à grand bruit, comme son
de forge. Il semblait peiner sous une lourde charg
perdre haleine, mais personne ne s'intéressait à
prêtre parlait, mais c'est sur Marie-Claire que les
se concentraient.

Quant à Messire Bocquillon, plus rien maintenant ne le retenait. Il sentait que Marie-Claire lui échappait définitivement. A son dépit s'ajoutait la crainte angoissée que la jeune fille n'entraînât d'autres âmes avec elle, Michel d'abord, et d'autres ensuite. Il lui fallait agir sans tarder, trancher impitoyablement dans la chair vive, sauver le corps en l'amputant du membre malade.

— Prends ton livre et va-t-en ! Tu n'es parmi nous qu'une étrangère. Ton sang n'est pas le sang des fils de la côte ; tu es d'ailleurs, par la race, et par le démon de l'hérésie, Va-t-en vers les tiens. Le bateau t'a amenée, que le bateau te remmène, fille rebelle ! La malédiction du ciel a frappé ta famille ; va-t-en, qu'elle ne frappe pas maintenant ce pays où tu t'obstines à vivre. Nous n'avons plus besoin de toi puisque tu as retrouvé le poison de l'hérésie et que tu t'en es abreuvée ! Je te chasse ! Tout le pays te chasse !

Tiens, celui qui t'emmène t'attend. Il est à la porte, il est entré ! Qu'il s'en aille avec toi, nous ne voulons plus de toi !

Le pauvre vieillard ne se possédait plus ; il parlait à phrases hachées, et comme un refrain revenait, à coups redoublés, ce « va-t-en » sauvage qui heurtait Marie-Claire maintenant affreusement pâle, comme une massue frappant sans relâche.

— Qu'est-ce que vous dites, qu'il faut qu'elle s'en aille ?

La voix lente et pâteuse de Mauprat s'était soudain élevée dans le silence qui avait suivi la violente diatribe du prêtre. Celui-ci fit brusquement face au forgeron.

— Je dis qu'il faut qu'elle quitte le pays, qu'elle s'en aille où elle veut ! Voilà ce que j'ai dit. Et ce n'est pas vous, Mauprat, qui allez y faire obstacle, vous un fils obéissant de l'Eglise. De toute façon, n'allait-elle pas se marier hors du pays ? Il vous aurait fallu consentir au mariage, n'est-ce pas ?

— Vous dites, notre curé, qu'il faut qu'elle s'en aille ?

— Il vous faut accepter ce sacrifice, Mauprat, je sais que c'est dur...

— Vous dites qu'il faut qu'elle s'en aille ?

La voix du forgeron semblait s'affermir et se faire plus claire. Ses yeux étaient encore hagards et troubles comme s'il sortait d'un somme et contemplait encore quelque rêve tenace hantant sa pensée. Sa respiration était encore oppressée, mais il faisait évidemment effort pour dominer le malaise qui le tenait.

— Oui, lui répondit le prêtre impatienté, c'est ce que j'ai dit.

— Et pourquoi faut-il qu'elle s'en aille ?

Mauprat s'était levé, et avait redressé sa haute taille. Il chancela un instant, mais se raffermir par un effort

d'énergie. Il fit deux pas vers le prêtre, la tête tendue en avant. Ses énormes veines saillaient à éclater sur son front, et ses yeux étaient injectés de sang. Messire Bocquillon eut peur et recula, le dos au mur.

Michel fit mine de s'interposer. Mauprat le retint par le bras.

— Répondez, notre curé, reprit-il en faisant un effort pour demeurer droit, pourquoi faut-il qu'elle s'en aille ? Pourquoi, si c'est elle qui a fauté, pauvre enfant, par sa faute, faut-il que ce soit moi qui en sois châtié ! C'est moi qui ai fait pour que je sois frappé, moi qui ait été son père presque sa naissance. Répondez, notre curé !

Ces derniers mots avaient éclaté comme le tonnerre.

Mauprat parlait comme il marchait, à pas pesants.

— Voyons, qu'ai-je fait, moi ?

Messire Bocquillon connaissait-il ou avait-il soupçonné quelque secret du vieux forgeron ? Quelque chose avait-il tenu caché jusqu'à lui, de quelques propos de veillée, en quelque circonstance particulière ? Probablement pas. Mais le vieux curé, connaissant d'hommes, savait que, dans le passé de ces âmes fortes et rudes de la côte, il y a toujours ensevelies, des fautes qui n'ont jamais été avouées. Il voyait aussi que le forgeron n'était pas d'allié qu'il avait été un instant, était devenu son adversaire.

Il fit face à l'attaque.

— Ce que vous avez fait jadis, le sais-je, moi ? Vous savez, et Dieu aussi. Pour moi, ce que je puis dire, c'est que, quoi qu'on puisse faire, péché point avoué est point pardonné nous retrouvons toujours !

Ces mots avaient été prononcés avec force et à haute voix. D'entre eux on avait pu voir Mauprat tressaillir et rougir.

— Mon péché ! articula-t-il enfin. Vous dites que c'est la cause de mon péché que ma Marie-Claire s'en va ?

— Mais qui vous a dit que je m'en allais, mon père ? C'est la jeune fille bouleversée.

Mais Mauprat semblait ne plus entendre. Il ne pouvait plus qu'une chose, n'entendait plus qu'une chose, c'était de se défendre de son péché.

— Vous dites que Dieu me retrouve ! poursuit-il. Mais comment peut-il ne pas échapper à sa colère ? Il avait dit qu'il ne pouvait pas échapper à sa colère ? Il avait dit qu'il avait donc entendu ? Il était donc là dans la tentée ? Il se tenait donc au fond de la nuit ? Ah ! mon péché !

Le vieillard parlait comme s'il était seul. Tous ceux qui l'écoutaient, haletants, écrasés sous le poids d'un mal fait de terreur et de souffrance, étaient ainsi que paralytiques, incapables de parler. Mauprat continuait son monologue et embarrassé, les mots trouvant difficilement passage, sa langue épaissie. Lentement, à mots lourds et impitoyables.



Il fit deux pas vers le prêtre, la tête tendue en avant.

il poursuivait, et sa main faisait de grands gestes dans le vide, comme pour effacer l'image obsédante — La barque, tu n'as pas vu la barque, dans le... Attends la lune, la voilà encore. Passe la lanterne ! Perdu pour perdu, venez vous perdre ici, pauvre Ah ! le coffret de cèdre aux belles ferrures ! Il a son dedans, il l'a dit ! Tiens regarde ! Ils ont mis le cap sur feux ! Venez, venez ! le coffret de cèdre ! La mer est vaise, la mer est méchante. Ah ! grand Dieu ! la vient sur nous ! Ah ! tiens, les vois-tu tous les deux barre ! Ah ! ils n'y sont plus ! Oh ! ma gaffe, où gaffe ?

Mon péché, mon péché ! Tu as entendu le bruit a fait en s'écrasant ? Eux, nous les retrouverons Ah ! le coffret aux belles ferrures, le trésor !

Je vous dis qu'ils étaient perdus de toute façon

Ah ! tu as entendu ! Le bébé, bien sûr, le bébé mer n'a pas voulu du bébé. Nous garderons le bébé

Je vous dis qu'ils étaient perdus. Mon crime ? mon crime ? J'ai sauvé le coffret de cèdre, j'ai sauvé le

Mon péché me retrouve. On ne peut lui échapper vengeance de Dieu ! Il n'y rien d'autre en lui que vengeance, vous entendez !

Vous entendez !

Il avait poussé ce cri d'une voix rauque. Il haletait, portait sur son visage l'effroyable torture de son âme une seule fois il n'osa tourner ses regards vers Marie. Celle-ci s'était effondrée sur un banc, près de la table, avait caché son visage dans ses deux mains. Son corps secoué de sanglots convulsifs. Quant aux autres témoins échangeaient des regards remplis d'horreur.

Tout à coup, ils poussèrent un cri. Mauprat venait s'écrouter sur le sol, bousculant table et escabeaux.

— Ne vous effrayez pas, et donnez de l'air !

Maître Taillebos, le vieux médecin, avait crié ce Sa voix calme et son sang-froid amenèrent instantanément un grand apaisement dans la salle.

— Marie-Claire, mon enfant, ne vous effrayez pas un coup de sang. C'était à prévoir. Michel, mon gars, monsieur de Cassagnac, aidez-moi à l'étendre par Marie-Claire, allez préparer son lit. Michel, un bas vais le saigner. Par une bénédiction du ciel, j'ai sur ma lancette. Vieille habitude professionnelle.

Ne nous effrayons pas. Bon, tout est prêt. Allez, par ce lit, Marie-Claire, et restez par là, mon enfant, vous pas besoin de voir cela. Bon, ces linges seront utiles. vous, c'est l'âge, l'émotion, et surtout le whisky. A besoin de retourner à son whisky, l'animal ?

Tout en bavardant, Maître Taillebos prenait rapi

toutes ses dispositions et commençait son opération.

— J'en ai vu d'autres dans mon existence, allez, Mauprat en sortira, comme d'autres en sont sortis. Bon, ce bassin, ne tremble pas comme ça, Michel, mon gars, va, je comprends que ça te fasse quelque chose. Hé ! la Marie-Claire, je vous avais dit de ne pas revenir ; j'ai tout ce qu'il me faut ! — Laissez, dit Marie-Claire d'une voix brève, ma place est ici, pas là-bas.

Elle s'était assise sur le sol, et comme la saignée était chose faite et que Maître Taillebos se disposait à faire le pansement, elle prit la tête du malade et la plaça doucement sur ses genoux. Mauprat commençait à s'agiter et à prononcer des mots inintelligibles. Sa respiration devenait plus libre aussi. Son grand corps, cependant, se mit à s'agiter de mouvements convulsifs. Marie-Claire avait beaucoup de peine à l'empêcher de rouler.

Lorsque le pansement fut achevé, il fallut toute la force des quatre hommes et de Marie-Claire pour porter Mauprat sur son lit.

— Je pense, déclara sentencieusement Maître Taillebos lorsqu'enfin le grand corps du forgeron fut étendu sur le lit, que notre malade va être fortement agité pendant quelque temps, et qu'il faudra que Michel se tienne pas loin de la chambre, jusqu'à ce que cette mauvaise agitation ait disparu. Pourquoi donc est-il allé se remplir de whisky ? Voilà plusieurs années qu'il n'en boit plus. Ça l'a chaviré. Il faut trouver une femme, aussi, pour le veiller continuellement.

— Et moi ? dit Marie-Claire. Je ne veux pas que personne autre que moi soigne mon père. Me prenez-vous pour une fillette ?

— Non, mais... d'autres personnes ont peut-être plus d'expérience que vous des malades. M'est avis que Mauprat ne sera pas facile à soigner.

— Maître Taillebos, si j'ai besoin de quelqu'un, j'irai chercher du secours. En attendant, je suis à vos ordres, mon bon oncle, pour exécuter ce que vous ordonnerez.

Déjà, en ménagère diligente, elle mettait de l'ordre dans la chambre. Le prêtre et Charles de Cassagnac étaient retournés dans la chambre commune. Bientôt, Michel les avait rejoints. Silencieux, les trois hommes attendirent que Marie-Claire et Maître Taillebos sortissent de la chambre. Leurs yeux disaient encore l'épouvante et l'angoisse où leur âme s'était trouvée plongée quelques instants auparavant. L'accident inopiné avait été pour eux comme une délivrance. Chacun maintenant suivait le cours de sa pensée ; et, pour les trois hommes réunis dans la salle, leur pensée suivait des cours divergents.

Marie-Claire et Maître Taillebos parurent bien porte.

— Autant que possible, pas d'agitation ni de bruit, la porte ouverte. Nous pourrons voir le lit d'ici.

— Mon bon oncle, dit Marie-Claire, vous êtes not dence ; Dieu vous rendra tout cela à sa façon ! D croyez-vous que mon père se souvienne, lorsqu revenu à lui, des paroles qu'il a pu prononcer avan coup l'ait frappé ?

— Je ne crois pas, mon enfant ; je pense qu'il comme le font les hommes fortement pris de bo était ivre, pour dire le mot, ou presque. En tou malaise le tenait déjà, j'aurais dû me rendre comp qui allait arriver. Mon attention était attirée ailleurs t-il en se tournant vers le prêtre.

— Alors, puis-je vous demander quelque chose, m dit-elle de sa voix calme et forte qui avait retrou sa plénitude. Vous avez entendu comme moi l confession de mon père. C'était affreux, mais nous tous, n'est-ce pas, à la miséricorde divine. Saur être miséricordieux comme notre Père céleste est cordieux ? Puis-je vous demander de conserver l sur tout ce qu'il a pu dire ? Et surtout ne rien lui lui fasse soupçonner que vous savez ?

Les quatre hommes inclinèrent la tête en signe timent.

— Je vous remercie, dit-elle simplement. Un jour p pourrai-je lui dire ce que j'ai à lui dire, ce que je dire, pour que sa vie s'achève en paix pour les années que Dieu peut lui laisser à vivre encore s terre.

CHAPITRE V

L'AMOUR OUBLIE, L'AMOUR REPARE, L'AMOUR SAUVE, ET TOUT RECOMMENCE.

— Mon enfant, reprit Maître Taillebos, je ne dois p laisser espérer que l'accident dont votre père vien victime ne laissera pas de traces. Mauprat est à métier est rude. Il faut vous habituer à la pensée sortir de cette épreuve diminué dans sa santé. J que ce ne soit le commencement d'un déclin, à la f son corps et peut-être aussi pour son esprit. Il fa d'une façon ou d'une autre, Mauprat est maintenant

lard. Il y a quelques heures, on ne s'en apercevait pas trop.
— Mon bon oncle, répondit Marie-Claire, mon père pourra finir sa vie dans la paix et dans le repos.

— Mon enfant...

— Messire Bocquillon, reprit la jeune fille en s'adressant au prêtre qui l'avait interpellée, quel que soit votre désir de me voir partir, je reste. Quel qu'ait été le rôle de celui que j'appelle encore mon père, dans la mort de mon vrai père et de ma mère, je ne puis partir. N'est-ce pas, notre curé, que l'Évangile de la croix est un Évangile de miséricorde et de pitié ?

Je reste à la forge, messire, fidèle à ce devoir que je vois écrit dans la Parole de Dieu et duquel ni prière ni menace ne pourront me détourner. Je reste à la forge et je conserve ma Bible, la Bible de mon père et qui sera celle de mes enfants, si Dieu m'en donne un jour. Croyez en ma parole, messire, et tous nos amis ici présents en sont témoins, huguenote je suis peut-être par mon père et par ma mère, huguenote je suis surtout par le libre choix de mon âme. Vous vous impatientez, je le vois et peut-être allez-vous me redire ce que vous m'avez dit tout à l'heure, que vous me ferez la guerre jusqu'à me chasser d'Audresselles ! Vous ne pouvez défaire ce que Dieu a fait. Ma vie appartient à plus puissant que vous.

Je dis ma vie, je devrais dire notre vie. Nous sommes deux, n'est-ce pas Michel. Deux pour être fidèles à la Parole, quoi qu'il puisse arriver, et pour rendre témoignage à la vérité, quand il le faudra.

Vous partez, messire. Ne nous quittons pas en ennemis. Mon père voudra peut-être vous voir ; vous serez le bienvenu. Je visiterai vos pauvres et les malades comme dans le passé. Ne refusez pas ! Vous faites un geste de dénégation. Les pauvres et les malades appartiennent à Dieu, point à vous.

Marie-Claire avait toujours, en tous cas depuis quelques années, frappé ceux qui vivaient à ses côtés, par l'énergie de son caractère et l'autorité avec laquelle elle parlait. Ses jugements étaient indiscutés, son intelligence reconnue, ses décisions acceptées. Mais, en cette heure de crise où tout, en un instant, avait semblé se liguer pour la faire chavirer et l'emporter dans un irrésistible courant, elle apparut grande encore, rayonnante de beauté accrue et de force, merveilleusement maîtresse d'elle-même, bien que s'exaltant au fur et à mesure qu'elle parlait. Tous en étaient réduits au silence, y compris Messire Bocquillon qui se sentait impuissant à reprendre son énergique admonestation, et qui n'avait plus qu'à partir ; ce qu'il fit sans bruit en annonçant qu'il viendrait prendre des nouvelles de Mauprat.

Le moment vient toujours pour toute âme humaine de

prendre les décisions qui engagent toute la vie, de ces victoires, pleines de toutes les victoires futures, de ces *oui* et de ces *non* qui donnent à la vie son orientation et sa puissance créatrice. Marie-Claire était arrivée à ce moment là. Elle se sentait haussée au-dessus d'elle-même, maîtresse de son destin ; et, dans le secret de l'âme, elle doutait pas que ce fût Dieu qui mettait dans sa bouche des décisions libératrices.

Rayonnante de sa beauté glorieuse, elle s'était levée vers ses compagnons, vers Charles de Cassagnac, sur lequel de qui se lisait une admiration muette mêlée à une confiance secrète que personne sans doute ne sut lire. Maître Taillebos dont les traits rayonnaient d'une pureté toute pure ; vers Michel dont le regard disait ce que sa bouche s'obstinait à taire.

Marie-Claire s'approcha de Michel et passa son bras dans le sien, comme elle avait coutume de le faire avec lui. Ce qui n'était point dans son habitude, elle laissa sa tête sur son épaule, ce qui fit battre le cœur du forgeron aussi fort que son lourd marteau sur l'enclume. C'est sans doute ce qui fit sourire Marie-Claire.

— Mon cher cousin, dit-elle subitement, en se tournant vers Charles de Cassagnac, je crois bien ne pas vous avoir encore présenté mes salutations, ni même vous avoir dit la parole. Cette dernière heure, ajouta-t-elle en se regardant, a été tellement pleine qu'elle n'a point laissé de place pour les devoirs de l'hospitalité.

— Ma chère cousine, dit le jeune huguenot en s'irrigant, j'ai peur qu'il n'y ait eu coupable indiscretion de ma part, mais certes c'est à mon corps défendant que j'ai accepté ce qui s'est déroulé en cette pièce depuis que je suis ici.

— Ce fut une heure terrible, mais aussi une heure de consolation, mon cousin.

— Et maintenant, laissez-moi prendre congé de vous, Marie-Claire. Vous me permettez de vous appeler ainsi, n'est-ce pas, j'espère que vous viendrez plus tard, avec votre mère, rendre visite à mes parents. Ma mère sera heureuse de vous connaître, vous n'en doutez pas ! Elle ne sait pas que vous existez, mais elle le saura bientôt, car je lui en parlerai. Cependant, avant de faire ce long voyage, promettez-moi d'aller, dès que vous pourrez le faire, rendre visite à votre mère, Elisabeth, et à son digne mari, Maître Chabanut, maître drapier de la rue des Poissonniers, à Calais. Ils ont besoin de vous connaître ! En tout cas, si jamais il vous arrive de penser ce qu'à Dieu ne plaise, d'avoir à souffrir pour vous, c'est chez eux qu'il faut courir, sans désespérer !

— Mon cousin Charles, répondit Marie-Claire avec un sourire, embrassez votre mère pour moi ! Un jour, certainement

qui j'espère n'est pas lointain, j'irai l'embrasser moi-même ! Au revoir, dit-elle en lui tendant les deux mains, et merci pour l'aide que vous nous avez apportée pour notre délivrance, ajouta-t-elle en tournant ses regards vers la Bible !

Vous partez aussi, mon bon oncle d'Hollande ?

— Ma nièce, ce n'est pas pour longtemps, je reviendrai ce soir, et même avant, pour voir comment ira votre père. A tout à l'heure, mes enfants. Monsieur de Cassagnac, je suis certain que la matelote (1) que ma voisine devait nous cuire est fin prête.

Marie-Claire et Michel accompagnèrent leurs amis jusqu'à la porte de la forge et les virent s'engager sur le sentier qui descendait au Noirdah. Puis, les ayant perdus de vue, ils rentrèrent.

Etendu sur son lit, Mauprat dormait pesamment. Marie-Claire ferma sans bruit la porte de la chambre, et se tourna vers Michel.

— Michel, dit-elle en s'approchant du jeune homme, ne me dis-tu rien ?

— Marie-Claire, dit-il en l'enveloppant de ses bras puissants, ce que je n'ai pas dit, ne l'as-tu pas entendu ? Et, sans me dire mot, n'y as-tu pas déjà répondu ?

Assurément les mots étaient inutiles et ils n'entreprirent point de se faire des discours. Ils restèrent un bon moment dans les bras l'un de l'autre, écoutant leurs âmes se parler. Lorsque enfin Marie-Claire leva son visage vers celui de Michel, il était baigné de larmes.

— Laisse, mon grand, laisse-les couler, elles m'apportent la paix. Laisse-moi pleurer ici, tout près de ton cœur. Michel, cette heure terrible est passée. Dieu merci, et je suis comme brisée. Chut ! ne parle pas. Laissons-le dormir, et oublions la chose affreuse. Le passé est le passé, mon Michel. Oublions. Regarde, comme Dieu est bon. Nous voici maintenant, par sa grâce, par sa volonté, promis l'un à l'autre et pour l'éternité. Oh ! l'affreux déchirement de tout à l'heure ! Mais déjà il répare. Déjà nos cœurs, heureux d'avoir pardonné, sont assurés de la joie divine qui vient à nos âmes pour aujourd'hui, pour demain et pour toujours !

Michel baisa longuement ces deux yeux profonds et mystérieux tout pleins de son image et d'un infini de tendresse et de lumière, et il baisa ces lèvres qui l'appelaient, irrésistiblement.

— Marie-Claire, comment as-tu su... depuis quand ?

— Depuis quand je sais que tu m'aimes ? C'est mon secret. Depuis quand je sais que je t'aime ? Je ne sais. Est-ce depuis hier, depuis trois mois, depuis toujours ? Je ne sais. Je ne savais pas. Je t'aimais sans le savoir sans doute. Et puis

(1) Mets composé de poisson accommodé aux oignons.

tout à coup, j'ai su, et voilà, Michel ?

— Marie-Claire ?

— Ne crois-tu pas que c'est le Livre qui nous a rapp
Et par lui, Dieu ? Tu te souviens que nous avons
semble mot par mot le récit d'Eden et de la jeun
monde. Et comment, en même temps, un monde n
naissait pour nous, un monde merveilleux fait p
pour nous seuls ? N'est-ce pas à ce moment-là qu
a noué tout d'un coup nos deux âmes, sans que
sachions ? Il savait bien qu'un jour nous le devi
Michel !

— Marie-Claire...

— N'est-ce pas que nous lirons dans notre Bible t
jours de notre vie, le matin et le soir ?

— Oui, Marie-Claire.

— N'est-ce pas que nous conserverons jusqu'à not
le coffret de cèdre qui nous a préservé notre trésor

— Oui, Marie-Claire.

— Michel.

— Marie-Claire ?

— N'est-ce pas que tu m'aimes ?

Mais Michel ne répondit pas, ses lèvres ayan
besogne.

Michel et Marie-Claire furent mariés quelques semaines plus tard. Mauprat était maintenant en convalescence. Maître Taillebos emmena les deux jeunes gens à Calais, chez Maître Chabanut, le drapier de la rue des Poissonniers. Là, un ministre de l'Évangile vint les marier, dans la délicieuse intimité du foyer huguenot. Il écrivit sur la page de garde de la Bible, à la suite des autres, leurs deux noms, Michel Mauprat, et Idelette-Marie-Claire, fille de Robert de Cas-sagnac.

Puis ils s'en retournèrent à la forge.

Mauprat ne reprit plus la lourde masse ou la corde du soufflet. Son temps était fini. Il vécut pourtant trois ans encore, tirant la jambe, s'appuyant sur le bâton, fumant avec son ami Maître Taillebos pipe après pipe à longueur de journées. Il fut soigné avec amour par Marie-Claire, jusqu'à son dernier soupir. Il avait pu déjà tendre son gros doigt à la menotte de Louis, le premier-né à la forge, et l'orgueil de Marie-Claire et de Michel.

Puis les années ont passé. Maître Taillebos, dit *l'Hollandais*, a toujours son tricorne pelé, et parfois encore guette l'Anglais du haut de la falaise, à l'aide de sa longue vue. Il se promet, avant de doubler le dernier cap et de prendre le large vers l'éternité, d'apprendre à lire aux trois garçons et à la fillette de la forge.

Messire Bocquillon ne renouvela pas les hostilités contre Marie-Claire et son mari. Il eut toujours franc accueil et, parfois, couvert mis à ce foyer où pourtant son autorité n'était plus reconnue. Mais il devait précéder Mauprat lui-même dans le petit cimetière d'Audresselles. Son successeur, averti, préféra éviter le foyer hérétique.

Dans le village de pêcheurs que visitait souvent la maladie et où la misère habitait à demeure, ni Michel ni Marie-Claire n'eurent jamais à souffrir pour leur foi. La rupture de Michel et de Marie-Claire avec l'Église catholique créa une profonde sensation et, pendant un temps, isola entièrement les deux jeunes gens qui n'étaient pas compris. Mais Messire Bocquillon ayant décidé de ne pas leur faire la guerre, et Marie-Claire continuant à être la bonne providence des malheureux, tout redevint comme auparavant, sauf que le foyer protestant demeura isolé et comme

un flot au sein d'une population profondément catholique et superstitieuse.

Michel reprit la forge, mais agrandit l'atelier et s'y occupa aussi de charpenterie. Et quand, malgré tout, le travail de la mer lui manqua, il prit la mer lui aussi. Il a une barque, la *Marie*, qui met parfois le cap sur Calais, le dimanche. Car la demeure de Maître Chabanut, se tient souvent un lieu clandestin, présidé par un pasteur de passage.

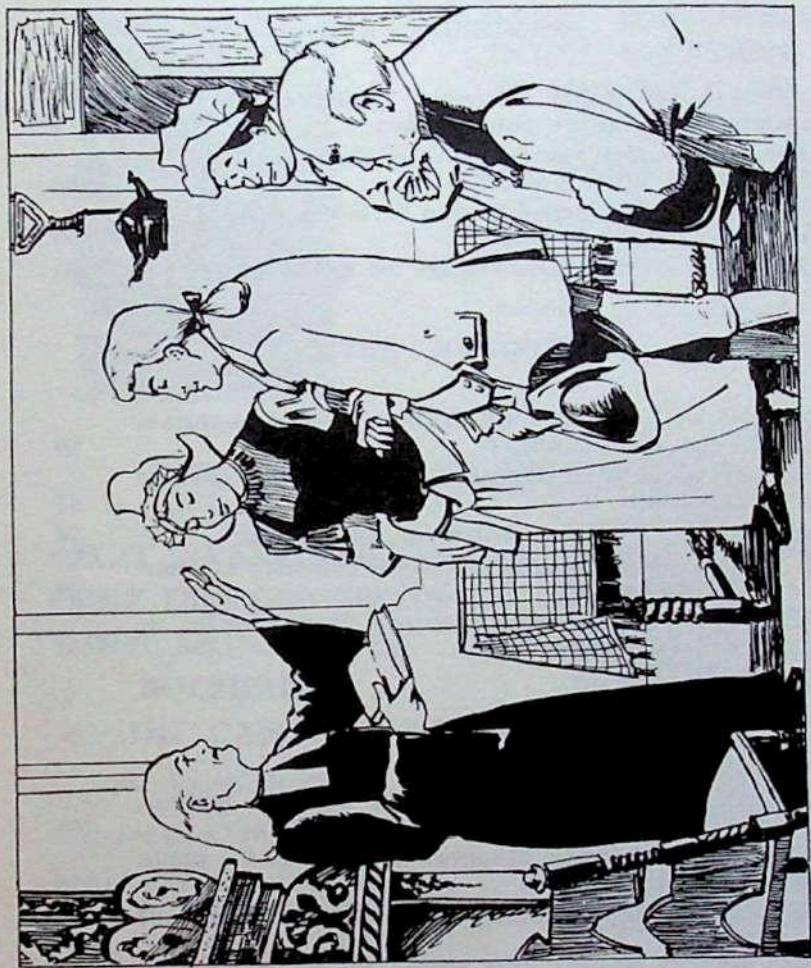
Il arrive même que ce pasteur est Charles de Casse, qui s'est consacré tout entier à un ministère laïque, les frères dispersés. Il n'est pas marié. Il a affirmé à ses parents qu'il ne se marierait jamais. Il aime les âmes perdues, découvre dans les foyers huguenots de l'exil ou de l'étranger. Il aime la mer et vient parfois passer quelques jours chez son vieil ami Taillebos. Le soir, il se fait accompagner par le vieux médecin et va, à la forge, lire la Bible.

Les années ont passé. D'autres viendront et passeront à leur tour. La Bible demeure. Chaque jour, on la salue dans un coffret de cèdre, et tantôt c'est le père, tantôt c'est la mère qui lit dans le Saint Livre. La vie est dure. Dieu n'a épargné la faim, mais la fatigue et le souci sont pour elle une manne quotidienne. Néanmoins, chaque jour, le soleil illumine le foyer de Mauprat le forgeron-charpentier.

Car il luit dans les cœurs, la grâce de Dieu y respire. La prière du matin l'accueille, deuxième aurore, la prière du soir la retient, précieuse paix et repos de la nuit.

Et tant que les champs et les jardins ont leur nombre de fleurs, la fosse commune, hors du cimetière, et la croix de Mauprat dans le cimetière, sont fleuries.

L'amour veille.



Là, un ministre de l'Évangile vint les marier, dans la délicieuse intimité du foyer huguenot.



Là, un ministre de l'Évangile vint les marier, dans la délicieuse intimité du foyer huguenot.

TABLE DES MATIERES

Prologue

PREMIERE PARTIE

CHAP. 1er. — Maître Josephin Taillebos, dit l'Hollandais, jette l'ancre pour de bon

CHAP. II. — Où apparaissent quelques-uns qui se disposent à lever l'ancre

CHAP. III. — Si Marie-Claire a sa tête à elle, Michel risque de perdre la sienne

CHAP. IV. — Premières vagues du grand large

DEUXIEME PARTIE

CHAP. 1^{er}. — Le passé n'est jamais le passé qu'autant qu'on veut bien l'oublier

CHAP. II. — Il n'est nœuds défaits qui tôt ou tard ne se renouent

CHAP. III. — Quelques autres amarres cassent

CHAP. IV. — Marie-Claire découvre son nom et Mauprat son malheur

CHAP. V. — Michel rencontre son âme, Charles de Cassagnac une déception

TROISIEME PARTIE

CHAP. 1^{er}. — Le passé ressuscite et c'est terreur, jugement et espoirs nouveaux

CHAP. II. — Le vieux Mauprat se réveille. Le vieux prêtre défend son bien

CHAP. III. — Une question sera posée, une autre ne le sera pas

CHAP. IV. — Pêché point avoué, pêché point pardonné nous retrouve toujours

CHAP. V. — L'amour oublie, l'amour répare, l'amour sauve, et tout recommence

Epilogue

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR

L'EPAVE



ROMAN HISTORIQUE
DONT L'ACTION
SE DEROULE AU
CANADA

AU XVII^{me} SIECLE,

par Robert FARELLY

160 pages - 10 illustrations.

broché : 24 frs. belges

relié : 39 frs belges.

LE PILOTE DU CIEL

RECIT D'AVENTURES
CHEZ DES COW-BOYS
DES MONTAGNES
ROCHEUSES
DU CANADA

par Ralph CONNOR

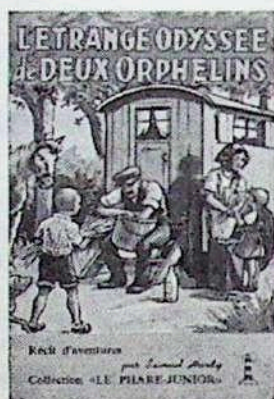
160 pages - 10 illustrations.

broché : 24 frs — relié : 39 frs.



Ces livres sont envoyés franco de port contre paiement anticipatif du montant au C.C.P. 447.78 de la Librairie des Eclaireurs Unionistes, Flavion (Province de Namur) — Belgique.

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR



L'ÉTRANGE ODYSSEE DE DEUX ORPHELINS

par Samuel HARDY

192 pages — 10 illustrations

Broché (couverture plâtrée)

24 frs belges.

Relié : 39 frs belges

LE PRISONNIER DU FORT

par

M^{me} RAUZIER-FONTAINE

LA CAPTIVITÉ

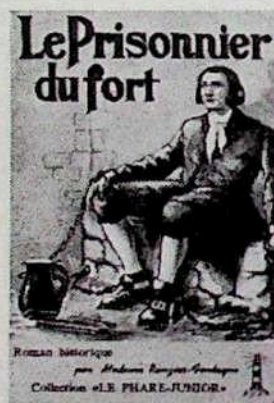
EVASION

DU FORT D'ALBANY

DU PREDICAN

BARTHELEMY CLAUDE

(au temps de la persécution
des Huguenots)



160 pages — 10 illustrations

Broché : 24 frs belges — Relié : 39 frs belges

Ces livres sont envoyés franco de port contre paiement anticipatif du montant au C.C.P. 447.78 de la Librairie des Eclaireurs Unionistes, Flavion (Province de Namur) — Belgique.

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR

La Grande Soif

par Benjamin VALLOTTON

RECIT AUTHENTIQUE DE LA CHUTE
ET DU RELEVEMENT D'UN BUVEUR

Chemin Solitaire

par Benjamin VALLOTTON

ROMAN HISTORIQUE DONT L'ACTION
SE PASSE A BRUGES AU XVI^{me} SIECLE

Promise du Roy

par Robert FARELLY

ROMAN HISTORIQUE DONT L'ACTION
SE PASSE AU CANADA AU XVIII^{me} SIECLE

La Brèche dans le Mur

par Robert FARELLY

ROMAN HISTORIQUE DONT L'ACTION SE
DEROULE A TOURNAI AU XVI^{me} SIECLE

Les Autres s'en fichent

par Mme Hélène HALUSCHKA-GRILLIET

LA CHUTE ET LE RELEVEMENT D'UN
BUVEUR — RECIT AUTHENTIQUE

Chaque ouvrage : 160 pages - 10 illustrations
broché : 24 frs belges - relié : 39 frs belges.

Ces livres sont envoyés franco de port contre paiement
anticipatif du montant au C.C.P. 447.78
de la Librairie des Eclaireurs Unionistes,
Flavion (Province de Namur) - Belgique

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR

LES CAVALIERS DE LA N



UN PALPITANT ROMAN
D'AVENTURES AU TERS
DES CROISADES
CONTRE LES ALBIGEOIS

192 pages - 10 illustrations

Broché : 24 frs belges

Relié : 39 frs belges.

Ce livre est envoyé franco de port contre paiement anticipatif du montant au C.C.P. 447.78 de la Librairie des Eclaireurs Unionistes, Flavion (Province de Namur) — Belgique.

NOUS PUBLIONS...

DES LIVRES DE POCHE (romans-récits)

DES LIVRES HISTORIQUES

DES LIVRES RELIGIEUX

DES LIVRES DE SCOUTISME ET DE GÉOLOGIE

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL

Envoi gratuit sur simple demande

NOTRE ADRESSE :

LIBRAIRIE DES ECLAIREURS UNIONISTES

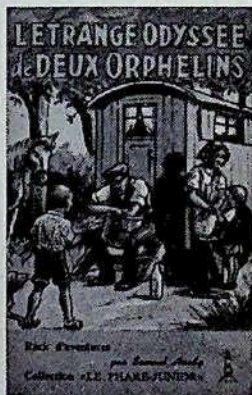
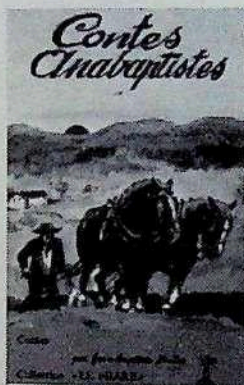
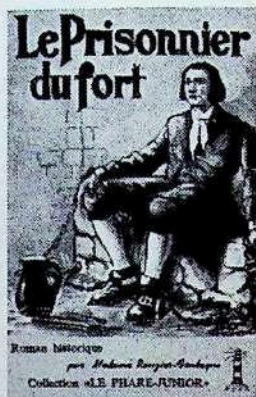
Flavion (Province de Namur) — Belgique

Tél. (082) 683.01

Il a été tiré sur les presses de l'Imprimerie Mercurius à Anvers (Belgique) 20.000 exemplaires de la 2^{me} édition « Le Coffret de Cèdre », portant le tirage total de ce coffret 21.500 exemplaires.

1965

LIVRES DE POCHE EN VENTE CHEZ
LE MEME EDITEUR



Chaque ouvrage : 160 à 192 pages — 10 illustrations.
Broché : 24 frs belges — Relié : 39 frs belges.

Ces livres sont envoyés franco de port contre paiement
anticipatif du montant au C.C.P. 447.78
de la Librairie des Eclaireurs Unionistes,
Flavion (Province de Namur) - Belgique

Editeur responsable : J. Lambotte Jr., Flavion (Province de Namur)
Belgique. — Collection semestrielle.